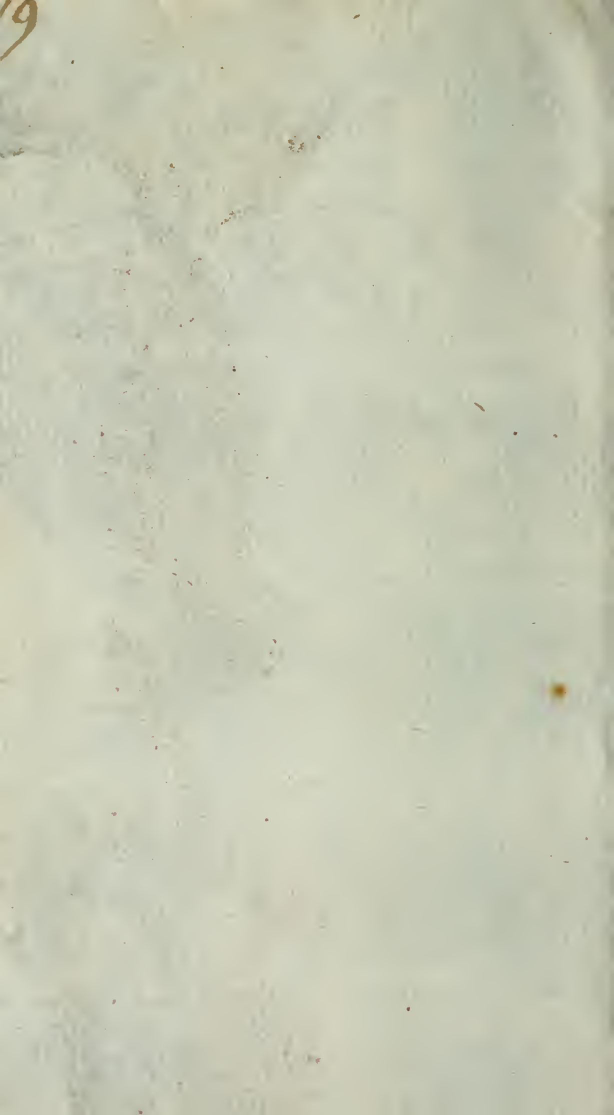








ŒUVRES
DE MONSIEUR
BOINDIN.

TOME PREMIER.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

BOINDIN,

De l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres.

TOME PREMIER.

Contenant ſes piéces de Théâtre, & ſes conjectures ſur le mérite d'Homere.

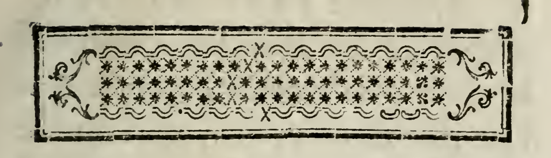


A PARIS;

Chez PRAULT, fils, Quai de Conti, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

EN donnant au Public les *Œuvres mélées de M. Boindin*, qui me les a remis dans cette intention, quelque tems avant ſa mort; je ne me répandrai point en Eloges ſur ces mêmes *Œuvres*, je me contenterai de rendre un compte exact de ce qu'elles renferment.

A la tête du premier volume eſt un *Mémoire ſur la vie & les Ou-*

vrages de M. Boindin, composé & écrit de ſa main, que je n'ai fait que copier, en y ajoûtant la date de ſon décés. Suivent quatre *Comédies*, dont les trois premiéres ont été repreſentées ſur le Théâtre François, & imprimées quelque tems après leur répréſentation ; à l'egard de la quatriéme intitulée *le Petit Maître de Robe*, elle n'a paru ni au Théâtre ni à l'Impreſſion ; l'Auteur n'y avoit pas mis la derniére main, le ſujet de cette Piéce eſt ſimple & peut-être un peu-trop, mais elle eſt dialoguée dans le goût du vray Comique, vif & naturel. Ce premier Volume eſt terminé par un petit manuſcrit qui contient des *Conjectures ſur*

le mérite d'Homére. On reconnoit dans cet ouvrage le penchant de l'Auteur pour les modernes, cependant avec beaucoup de ménagement pour les Anciens.

Le ſecond Volume ouvre par différentes Diſſertations ſur la Langue Françoiſe, qui n'ont point vû le jour de l'Impreſſion: ces diſſertations ont été extrémement approuvées des perſonnes qui connoiſſent les fineſſes de notre Langue, & à qui l'Auteur en avoit fait la lecture, elles ſont au nombre de huit, dont voici les titres.

Remarques ſur les ſons de la Langue.

Obſervations ſur quelques voyelles & quelques conſonnes échapées

à Monsieur l'Abbé de Dangeau.

Réfléxions sur l'usage prosodique des Accens.

Préservatif contre la Grammaire du P. Buffier.

Remarques sur le Livre intitulé, Réfléxions Philosophiques sur l'Origine des Langues & la signification des mots.

*Observations sur la nouvelle Grammaire de M. l'Abbé G**** (Girard.)

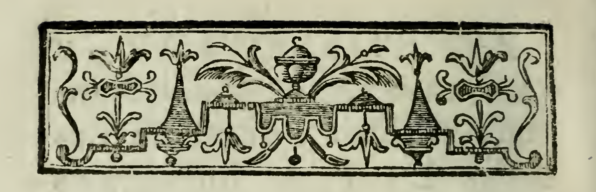
Remarques sur la traduction de l'Appendix du P. Jouvenci, *par M. du Marsais.*

Réflexions Critiques sur les Regles de la Versification.

M. Boindin a crû devoir joindre à ses ouvrages de Grammaire, ses Discours Académi-

ques, mais tels qu'il les a composés & lûs à l'Académie des Belles Lettres & Inscriptions dont il étoit Membre. Ces discours sont inserés dans les Mémoires de cette Academie, mais avec quelque différence dans le texte & dans les citations.

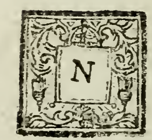




MEMOIRE

SUR
LA VIE ET LES OUVRAGES
DE M. BOINDIN,

Donné par lui-même.



NICOLAS Boindin, Procureur du Roi au Bureau des Finances, fils aîné de Nicolas Boindin, à qui il succéda dans cette Charge, naquit à Paris le 29 Mai 1676. avec tous les signes d'une mort prochaine. Aussi les Médecins avoient-ils jugé d'avance qu'il ne vivroit pas, & peu s'en fallut que la prédiction ne s'accomplît; car à peine fut-il né, qu'il fut mis en-

tre leurs mains, & pour ainſi dire, voué aux remédes. Cependant malgré le pronoſtic & les remédes dont on l'accabla, la nature prit heureuſement le deſſus. Ce ne fut pas à la vérité ſans faire de grands efforts, & le jeune éléve en demeura tellement affoibli, que tous les exercices du corps lui furent interdits pendant ſon enfance : mais il s'en dédommagea du côté de l'eſprit, car faute de pouvoir ſauter & courir comme les autres enfans, pour ſe diſſiper, il s'amuſa à penſer & à réfléchir, & commença ainſi à devenir Philoſophe avant l'âge de raiſon.

Curieux d'apprendre les raiſons de tout ce qu'il voyoit, & peu ſatisfait de la plûpart de celles qu'on lui donnoit, il commença dès-lors à ſe défier des lumiéres & de la bonne foi des hommes, & cette défiance ne fit qu'augmenter dans la ſuite, lorſqu'on voulut lui apprendre à connoître ſes lettres ; la contradiction qu'il trouvoit entre la maniére dont on les prononce ſéparé-

ment, & la prononciation qui réſulte de leur aſſemblage dans les mots qui en ſont compoſés, lui paroiſſoit la choſe du monde la plus abſurde, & le révoltoit à tout moment contre ſon Maître.

Il étoit aiſé de juger qu'avec de telles diſpoſitions les études de Collége ne ſeroient pas de ſon goût. Auſſi n'y donna-t-il que la moitié du tems qu'on a coutume d'y employer; encore ne s'occupa-t-il pendant tout ce tems-là, qu'à lire & étudier les Auteurs Dramatiques, & ſurtout les Comiques, comme Plaute, Térence, Ariſtophane, par préférence aux Tragiques, tels qu'Eſchyle, Sophocle, Euripide; car pour Cicéron, Virgile, Homére, & les autres grands modéles de l'Antiquité, il n'en fut que foiblement touché, & leur préféroit ſans façon, Lucien, Tacite, Horace, & les autres Anciens qui penſent à la moderne.

Parvenu enfin en Philoſophie, on

crut qu'il s'y trouveroit dans ſon élément ; mais étant malheureuſement tombé ſous un Profeſſeur entêté des principes de l'Ecole, il fut ſi indigné de n'y trouver que des mots & des termes barbares, au lieu de choſes & des idées claires, auxquelles il s'attendoit, qu'il le quitta bruſquement, pour faire avec la même rapidité ſon cours de Droit, qui n'étoit guéres de ſon goût, mais qui lui étoit néceſſaire pour être en état de remplir un jour la Charge de ſon pere.

Cependant avant de ſe déterminer ſur le choix d'un état, il voulut eſſayer du métier des armes, & fit une campagne (en 1696). dans les Mouſquetaires ; mais la fatigue du cheval, jointe à la foibleſſe du tempérament, ne lui permit qu'a peine de l'achever; & elle ne fut pas plutôt finie, qu'il quitta le Service, pour venir goûter l'ombre & le repos du Cabinet.

Là, rendu à lui-même, & maître

de ſe choiſir des occupations ſelon ſon goût, il ſe partagea entre les Belles Lettres & la Philoſophie ; & après s'être nourri de ce que nous avons de meilleur en l'un & l'autre genre, & s'être bien rempli de la lecture de Deſcartes, Bayle & Fontenelle, dont il fit toujours ſes délices ; il oſa paroître (en 1698.) dans la fameuſe aſſemblée qui ſe tenoit alors chez la veuve Laurent.

C'étoit en ce tems là, le rendez-vous de tous les jeunes gens qui avoient du talent pour la Poëſie, l'Eloquence, les Sciences exactes, ou les Arts ; en un mot, la pépiniére de toutes les Académies ; & M. Boindin n'y fut pas long-tems ſans donner des marques de la juſteſſe de ſon diſcernement, en diſtinguant entre tous ceux qui y brilloient, deux eſprits différens, tous deux excellens dans leur genre, quoique d'un goût, & d'un caractére fort opposés.

L'un d'eux, gracieux, doux, enjoué, & n'ayant d'autre défaut que d'être quelquefois un peu trop fin & trop délicat, étoit le célébre M. de la Motte, dont le talent pour la Poëſie Lyrique, venoit de ſe déclarer par ſon Ballet de l'*Europe Galante*. L'autre, ſérieux, auſtére, & même un peu dur; mais d'une netteté, d'une force, & d'une étendue admirable, étoit le fameux M. Saurin, ſi connu depuis par ſa diſpute avec M. Rôle, & plus encore par ſon procès contre Rouſſeau.

Comme l'un avoit tout ce qui pouvoit ſervir à orner l'imagination, & l'autre tout ce qui peut contribuer à former le jugement; M. Boindin ſe propoſa de tirer un double avantage de leur commerce: mais un plus grand rapport d'âge, joint à un égal penchant pour le Théâtre, le lia plus étroitement avec M. de la Motte; & le premier fruit de leur liaiſon, fut une petite Comédie qu'ils firent enſemble, (en 1701.) intitulée: *Les trois Gaſcons.*

La queſtion qui s'éleva entre leurs amis, ſur le plus ou le moins de part que l'un ou l'autre y pouvoit avoir, les engagea d'en faire chacun une ſéparément, dont le ſuccès fut fort différent. Celle de M. de la Motte, quoique beaucoup plus délicate, & infiniment mieux écrite, ne réuſſit que médiocrement, parce que le ſujet en étoit triſte & lugubre. C'étoit *la Matrone d'Epheſe*. (en 1702.) Celle de M. Boindin au contraire, quoique beaucoup plus foible, & infiniment moins délicate, eut un plein ſuccès; parce que le ſujet en étoit plus riant, & l'intrigue plus piquante. C'étoit *le Bal d'Auteuil*. Cependant cette piéce eut le malheur de déplaire à la Cour, par l'endroit même qui l'avoit fait réuſſir à Paris, & fut défendue à cauſe d'une ſcene de deux jeunes filles traveſties en hommes, qui trompées toutes deux par leur déguiſement, & ſe croyant mutuellement d'un ſexe différent, ſe faiſoient des avances réciproques &

des agaceries, qui, quoiqu'innocentes dans le fond, parurent ſuſpectes, ou du moins équivoques, à une grande Princeſſe (*a*), qui avoit le goût très-fin, mais qui n'entendoit point raillerie ſur l'article.

Après s'être ainſi eſſayés ſéparément dans ces deux piéces, nos jeunes Auteurs ſe réunirent pour en achever une quatriéme, que M. Boindin avoit déja lûe aux Comédiens ; mais qui reçut encore de nouvelles graces, en paſſant par les mains de M. de la Motte (*b*).

Ces quatre piéces, quoiqu'imprimées d'abord ſéparément, & avec les premiéres lettres du nom de leurs Auteurs, ayant paru depuis dans un même recueil, ſous le titre de *Théâtre de M. B.* M. Boindin ſe fit un devoir d'avertir le Public (*c*), que c'étoit

(*a*) Feue Madame, mere du Régent.

(*b*) Le Port de Mer, en 1703.

(*c*) Dans les Lettres ſur les Spectacles.

non-ſeulement ſans ſon aveu, mais encore à ſon inſçû, que la choſe s'étoit faite, & comme la diſcrétion qu'eut depuis M. de la Motte, malgré la diviſion qui ſurvint entr'eux, de n'inſérer dans ſes ouvrages de Théâtre, que la ſeule piéce de ce recueil à laquelle M. Boindin n'avoit point de part (*la Matrone d'Epheſe*), pouvoit faire croire que les trois autres appartenoient en propre à M. Boindin; M. Boindin eut encore le ſoin de déclarer dans les mêmes *Lettres ſur les Spectacles*, que de ces trois piéces, il n'y en avoit qu'une (le Bal d'Auteuil) qui fût entiérement de lui, que les deux autres étoient de lui & de M. de la Motte en commun, & que bien loin de vouloir s'attribuer la part que M. de la Motte y pouvoit avoir, il ſeroit ravi au contraire que la part qu'il y avoit lui-même, pût être attribuée à M. de la Motte.

Ces Ouvrages au reſte ayant fait connoître les talens de M. Boindin, il eut l'honneur en 1706. d'être reçû

à l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres, & peu de tems après, d'être nommé par M. le Chancelier (Pontchartrain) pour faire les fonctions de Cenſeur Royal. Il ſongea auſſitôt à remplir le devoir de ces deux places ; mais ce fut toujours en ſuivant ſon goût, c'eſt-à-dire, en s'occupant des matiéres du Théâtre.

La premiére Diſſertation qu'il lût à l'Académie (en 1707). fut un *Diſcours Préliminaire*, où après avoir parlé de la paſſion que les Anciens avoient pour ce genre de ſpectacle, & de la magnificence où ils en avoient porté les repréſentations, il remonta à l'origine du Théâtre ; en ſuivit les progrès chèz les Grecs & les Romains, & rendit compte de tous les changemens qu'ils éprouvérent, juſqu'à ce qu'on en eût bâti de ſtables & de permanens.

Il parla enſuite (en 1708). dans une *ſeconde Diſſertation*, qu'il lût dans une aſſemblée publique, de la forme &

de la conſtruction des Théâtres, dans leur état de perfection, & rendit compte non-ſeulement de la ſituation, des proportions, & de l'uſage de toutes leurs parties, mais encore du jeu & du mouvement de leurs décorations & de leurs machines; & pour en rendre la démonſtration plus ſenſible, il accompagna ſa Diſſertation d'un modéle en relief, qui faiſoit toucher les choſes au doigt & à l'œil, & qui eut l'honneur d'être envoyé à la Cour, pour ſatisfaire la curioſité de *M. le Duc de Bourgogne*, & d'en revenir avec une Lettre du Miniſtre, remplie de marques d'eſtime & pour l'Ouvrage & pour l'Auteur.

Ayant enſuite (en 1709). entrepris d'expliquer quelques difficultés où l'on pouvoit tomber ſur les différens noms des Romains, par rapport aux différentes déſignations qu'ils avoient coutume d'ajouter, pour une plus parfaite détermination de leur branche, & de leur perſonne, il en prit occaſion

ſion de parler des *Tribus Romaines*, & d'en donner une hiſtoire complette, dans trois Diſſertations, (en 1710). où il examina, ſuivant l'ordre de leur établiſſement, leur ſituation, leur étendue, leur forme politique, & leurs différens uſages, ſous les Rois, ſous les Conſuls, & ſous les Empereurs.

Après cette hiſtoire des Tribus, M. Boindin donna une Diſſertation ſur les habits de Théâtre des Anciens, (en 1711). & ſur les différens maſques de leurs Acteurs ; & il ſe diſpoſoit à en donner la ſuite, lorſqu'un accident domeſtique l'obligea d'interrompre ſes fonctions Académiques, pour prendre ſoin des affaires de ſa famille, & ſe faire recevoir dans la Charge de ſon pere.

Ne pouvant plus alors être aſſidu aux aſſemblées comme auparavant, il ne voulut point garder une place dont il ne pouvoit plus remplir les devoirs, & demanda lui-même la Vétérance (en 1712). Mais il ne ceſſa

point pour cela d'aimer les Lettres ; & de leur donner tout le tems dont les affaires publiques lui permettoient de diſpoſer. Il étoit même toujours prêt d'écouter les jeunes Auteurs qui venoient le conſulter ; & non content de leur donner de bons avis, il leur aidoit ſouvent à mettre leur Ouvrage en état. D'ailleurs ils étoient sûrs du ſecret, & qui plus eſt, diſpenſés de la reconnoiſſance, liberté dont ils ne manquoient pas de profiter.

Au reſte, s'il ſe montroit un peu difficile ſur les Ouvrages des autres, il l'étoit encore plus ſur les ſiens ; & il en avoit composé un grand nombre ſur des matiéres du reſſort de l'Académie Françoiſe, qu'il ſe contentoit de montrer à quelques amis, & qu'il ne voulut point faire imprimer, de peur de paroître reprocher à cette illuſtre Compagnie, de négliger des choſes, dont elle devroit faire ſon principal objet.

Tels ſont des Mémoires *ſur les ſons*

de la langue ; sur quelques voyelles & quelques consonnes échapées à M. l'Abbé Dangeau ; sur la nature des grandes & des petites voyelles, & sur la conversion qui s'en fait dans les vraies diftongues ; sur une propriété particuliére de nos vraies diftongues, par rapport à cette conversion respective des grandes & des petites voyelles ; sur les différens dégrés de longueur & de briéveté, d'élévation & d'abaissement des grandes & des petites voyelles ; & sur les moyens de remédier à tous les inconvéniens de l'ancienne ortografe, & d'en conserver en même tems tous les avantages. Telles sont encore des *Réflexions critiques sur les régles de la versification, & sur le plaisir qui en peut résulter ; des remarques sur les fautes d'usage, de quantité, & de prononciation de la Grammaire du Pere Buffier,* sans parler d'un grand nombre de Lettres sur différens sujets.

La netteté, l'ordre & la précision qui régnent dans tout ce qu'écrivoit

M. Boindin, ſont des preuves de ce qu'il auroit pû faire, s'il ſe fût livré ſans partage à ſon talent, & auroient même ſuffi pour le faire parvenir à tous les honneurs Littéraires, s'il eût voulu pour cela ſe donner un peu de mouvement; mais une humeur extrêmement particuliére, joint à un grand déſintéreſſement, ne lui permettoit pas de faire les moindres démarches pour ſa fortune & ſon avancement; & ſon goût pour l'indépendance alloit ſi loin, qu'il l'empêchoit de chercher à ſe faire des Protecteurs, ou à ménager ceux que ſon mérite lui avoient faits.

Cependant malgré ſon indifférence & ſon peu d'ambition, il ne laiſſa pas d'avoir des amis puiſſans, qui ſe chargérent d'avoir des vûes pour lui. M. d'Ombreval, ſon couſin, pour le faire connoître de M. le Duc, ne craignit point de l'aſſocier à une partie de ſes fonctions, & le fit commettre par Arrêt du Conſeil, pour travailler conjoin-

tement avec lui dans différentes affaires. D'un autre côté, M. le Comte de Morville dont il avoit l'honneur d'être allié, avoit entrepris de le faire entrer à l'Académie Françoiſe, malgré tous les obſtacles qu'y faiſoit naître M. de la Motte, avec qui il avoit été autrefois ſi étroitement lié, mais qui étoit devenu ſon ennemi mortel depuis l'affaire de Rouſſeau; & il y a bien de l'apparence que M. de Morville y auroit réuſſi, ſi M. le Duc étoit reſté plus long-tems en place; mais le changement qui arriva dans le Miniſtére, la diſgrace de M. de Morville & de M. d'Ombreval, qui en fut une ſuite, & la mort de l'un & de l'autre de ces Protecteurs, qui arriva peu de tems après, renverſérent tous les projets qu'ils avoient formés pour M. Boindin, & le laiſſérent plus expoſé que jamais au reſſentiment de M. de la Motte, qu'il ne s'étoit cependant attiré, que pour avoir paru douter que Rouſſeau fût le véritable Auteur des

couplets qui lui étoient attribués ; doute bien pardonnable à un homme accusé lui-même d'y avoir eu part, & qui avoit un grand intérêt de faire voir qu'il n'en étoit pas complice.

Quoi qu'il en soit, comme M. de Fontenelle, malgré son attachement pour M. de la Motte, s'étoit joint à M. de Morville en faveur de M. Boindin, & avoit même déclaré publiquement à son concurrent, en le recevant à l'Académie Françoise, que ce n'étoit point librement qu'il lui avoit donné sa voix, & qu'il y avoit lieu de croire, que le premier usage qu'il feroit lui-même de la sienne, seroit en faveur du rival sur qui il l'avoit emporté ; M. Boindin se sentit aussi honoré de cette espéce de désignation, que de la place même qu'elle sembloit lui promettre.

L'enfance de M. Boindin fut infirme & languissante, mais sa santé se rétablit un peu dans l'adolescence, & se fortifia toujours de plus en plus

dans la ſuite; il ne lui reſta de ſes premiéres infirmités, qu'une migraine habituelle dont il étoit réguliérement tourmenté toutes les ſemaines; mais qui ſe diſſipa inſenſiblement, à meſure qu'il avança en âge, & dont il fut entiérement quitte à cinquante ans.

Il jouit toujours depuis d'une aſſez bonne ſanté, & comme il n'avoit point pris d'engagement, il auroit pû dans une fortune aſſez bornée, paſſer tranquillement le reſte de ſes jours, ſans les traverſes domeſtiques qu'il eut à eſſuyer.

Incommodé ſur la fin de ſes jours d'une fiſtule, pour laquelle il ſouffrit en vain l'opération, & qui devint enfin incurable. M. Boindin mourut le Mardi 30 Novembre 1751. & fut enterré le lendemain à S. Nicolas des Champs ſa Paroiſſe.

Tout ce qu'on vient de lire, eſt de M. Boindin lui-même. On ne s'eſt donné la liberté ni de changer un ſeul mot, ni d'ajoûter autre choſe que la date de ſa mort, qu'il avoit laiſſée en blanc.

LES

LES

TROIS GASCONS,

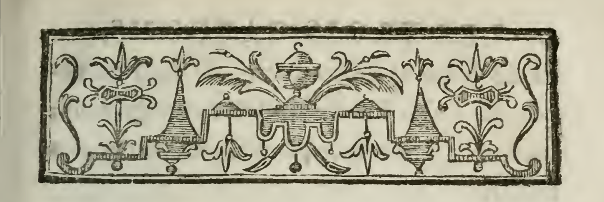
COMEDIE,

EN PROSE ET EN UN ACTE; ſuivie d'un Divertiſſement. Repreſentée pour la premiére fois, le Samedi 4 Juin 1701.

PERSONNAGES.

M. ORONTE, pere de Lucile.
LUCILE, amante d'Eraſte.
ERASTE, amant de Lucile.
MARTON, ſuivante de Lucile.
M. DE SPADAGNAC, Gaſcon.
JULIE, amante de M. de Spadagnac.
FRONTIN, Valet de M. de Spadagnac.
LA ROZE, Valet de M. Oronte.
TROUPE de Baſques & de Gaſconnes.

La Scene eſt à Paris chez M. Oronte.



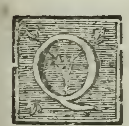
LES TROIS GASCONS,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARTON, FRONTIN.

MARTON.

UE me dis-tu-là, Frontin? quoi ton maître eſt en chemin? & l'on n'a pû le retenir à Bordeaux?

FRONTIN.

Au moins, Marton, ce n'eſt pas ma faute : tu ſçais que j'avois écrit à Julie,

de ne le point laiſſer partir, & qu'il ne venoit ici qu'en fraude de leurs engagemens; mais il lui eſt échapé malgré toutes nos meſures.

MARTON.

Voilà donc Lucile enlevée à notre barbe.

FRONTIN.

Que veux tu ? j'en ſuis fâché pour elle, & pour Julie ; mais en tout cas, ſi mon maître épouſe Lucile, il faudra bien m'en conſoler avec toi : auſſi bien ai-je déja fait, par ſon ordre, tous les apprêts de ſa nôce, & par-deſſus le marché ceux de la nôtre.

MARTON.

Tu comptes donc bien ſur moi, Frontin?

FRONTIN.

Oh, je te l'avoue ; j'ai bû de l'eau de la Garonne : je ſuis fait à l'eſpérance.

MARTON.

Boi de l'eau de la Seine ; tu es trop vif.

FRONTIN.

Oh, tu ne sçaurois t'en dédire : je t'ai vue, tu m'as plû, je te l'ai dit. Je te plais sans doute : tu ne m'a pas dit le contraire : voilà des raisons de reste pour t'épouser. En doutes encore ? veux-tu des arrhes ?

MARTON,

Tout beau, M. Frontin ! si Monsieur de Spadagnac épouse Lucile, il n'y a point de Marton pour vous.

FRONTIN.

Mais, Madame Marton, mon maître ne vous doit point de gages : vous ne songez pas que son mariage me pouvoit payer des miens : & s'ils manquent, je vous avertis que je ne suis pas un trop bon parti. Je n'ai encore reçu que des coups depuis que je le sers.

MARTON.

Ne t'embarrasse point de tes gages : je t'en réponds : je les vaux bien.

FRONTIN.

D'accord ; mais, Madame Marton, que deviendra le petit divertiſſement que nous avions préparé pour Monſieur de Spadagnac?

MARTON.

Ce qu'il pourra : ne t'en mets point en peine.

FRONTIN.

A la bonne heure ; mais, Madame Marton...

MARTON.

Ho ! plus de mais, Monſieur Frontin ! Il faut rompre ce mariage, vous dis-je ; & travailler enſemble à celui d'Eraſte : Marton eſt à ce prix.

FRONTIN.

Hé bien, travaillons ; je ne demande pas mieux. Mais le voici tout à propos.

SCENE II.

ERASTE, MARTON, FRONTIN.

ERASTE.

HE' bien, ma chere Marton, que puis-je efpérer ?

MARTON.

Rien, Monfieur ; tout eft perdu.

ERASTE.

Comment ?

MARTON.

Monfieur de Spadagnac arrive inceffamment.

ERASTE.

Quoi ! ce Gafcon qu'on deftinoit à Lucile ?

MARTON.

Oui, lui-même : il vient l'époufer.

ERASTE.

Et tu ne fçais aucun moyen de parer ce coup ?

MARTON.

Moi ? non.

ERASTE.

Il faut donc que je me coupe la gorge avec lui.

MARTON.

Si nous pouvions cependant faire en sorte....

ERASTE.

Ah, ma chere Marton, tu me rends la vie.

MARTON.

Non, je n'imagine rien encore...

ERASTE.

Tu me replonges dans le déſeſpoir !

MARTON.

Attendez ... ne m'avez-vous pas dit que Lucile vous avoit permis de tout entreprendre pour l'obtenir ?

ERASTE.

Il eſt vrai.

MARTON.

Que vous l'aviez même fait demander à ſon pere, par Monſieur votre oncle ?

ERASTE.

J'en conviens.

MARTON.

Et que ſon pere, content de vos biens & de votre famille, n'avoit trouvé d'autre obſtacle à votre bonheur, que la parole qu'il avoit donnée à Monſieur de Spadagnac ?

ERASTE.

Hé bien ?

MARTON.

Hé bien ! le bon homme ne vous connoît point : il n'a jamais vû votre Rival : il faut vous préſenter ici pour lui.

ERASTE.

Mais encore, ſur quelle apparence veux-tu que je paſſe à ſes yeux pour Monſieur de Spadagnac ?

MARTON.

Ne vous mettez point en peine ; nous avons des reſſources. Voilà ſon Valet que j'ai mis dans vos intérêts ; & qui vous préſentera pour lui, à Monſieur Oronte : c'eſt moi qui vous en réponds.

ERASTE *à Fròntin.*

Quoi ! tu voudrois bien ...

FRONTIN.

Moi ? je ne dis pas cela : Comment ! puis-je en conſcience ...

MARTON *à Frontin.*

Je te le conſeille vraiment, de me mettre en compromis avec ta conſcience !

FRONTIN.

Quoi ! je trahirois mon Maître de gaieté de cœur ? Je n'en ferai rien.

MARTON *à Frontin.*

Comment ! que dis-tu-là ?

FRONTIN *s'éloignant de Marton.*

Laiſſe-moi : ne viens point me corrompre.

ERASTE.

Ah, Monſieur Frontin ! laiſſez-vous attendrir : il n'y a rien que vous ne deviez eſpérer de ma reconnoiſſance, ſi...

FRONTIN *le quittant bruſquement.*

Adieu.

ERASTE.

Quoi ! me quitter ainſi...

MARTON *à Frontin, en l'arrêtant.*

Ou vas tu ?

FRONTIN *à Eraſte.*

Bon, bon ! ne vois-je pas où tout cela nous méne ? Vous ſeriez homme à m'offrir votre bourſe ; je ſuis fragile, je me connois : j'aime mieux ne point m'expoſer.

ERASTE *en lui donnant ſa bourſe.*

Ah Frontin ! elle eſt à toi, & tu peux compter que c'eſt la moindre partie de ta récompenſe.

FRONTIN.

Ne le diſois-je pas ? Cette maudite bourſe me fournit déja des raiſons ...

MARTON.

Comment ! que dis-tu ?

FRONTIN.

Que cette bourſe me fait ſouvenir de certains engagemens de mon maître, avec une fille de Bordeaux, dont je me crois obligé de prendre les intérêts.

ERASTE.

Eh ! pourquoi donc héſiter ...

FRONTIN.

Comme vous m'avez ouvert l'eſprit ! Je crois à préſent pour la ſûreté de mon maître, & pour la mienne, pouvoir tout entreprendre, pour rompre le mariage que vous craignez ; car c'eſt une fille dangereuſe que celle dont je vous parle, & qui pourroit bien nous jouer quelque mauvais tour.

ERASTE.

Nous jouer quelque mauvais tour !

FRONTIN.

Oui, vraiment ; c'eſt une héroïne, une Amazone : moitié femme, moitié petit Maître ; qui fait le coup de piſtolet, & vous ſangle un coup d'épée, comme elle boiroit un verre de vin.

ERASTE.

Comment diable !

FRONTIN.

Au reſte, généreuſe, magnifique ; qui n'a rien à elle, dès qu'elle aime une fois ; mais auſſi furieuſe à proportion, dès qu'on l'abandonne ; qui vous poignarderoit ſon amant, ſa rivale, & elle-même, dans un beſoin ;

fille à pourſuivre un infidéle au bout du monde, & à ſe faire aimer de peur par un perfide un peu poltron !

ERASTE.

Et ſçait-elle les deſſeins de ton Maître ?

FRONTIN.

Oui, vraiment : je n'ai pu me diſpenſer de lui en donner avis ; car j'avois l'honneur de la ſervir, avant que d'être à lui. C'étoit plus de ſouflets, plus de coups de pied au cul ! Ho, je ne doute point qu'elle ne nous vienne faire ici quelque coup de ſa tête.

ERASTE.

Et quelle eſpéce d'homme eſt-ce que ton Maître ?

FRONTIN.

Oh ; pour lui, c'eſt un eſprit bizarre ; qui n'aime que les choſes extraordinaires : un homme revenu des plaiſirs & des paſſions communes ; qui s'eſt uſé le goût de bonne heure, & qui ne donneroit pas cela d'une femme toute unie.

MARTON.

Lucile n'eſt donc pas ſon fait. Mais ne

nous amuſons pas davantage : allez repaſſer votre rôle ; il n'y a point de temps à perdre.

FRONTIN.

Il eſt vrai ; mais ſi mon Maître arrivoit, aurois-je le front de le renier en face? Cela eſt un peu violent, Marton !

ERASTE.

Point de ſcrupules, Frontin. Il ne tient qu'à toi d'être à moi, dès ce moment : je ſuis ton Maître, ſi tu le veux, & tu ne dépends plus de mon rival.

FRONTIN.

J'accepte volontiers la condition. Mais encore, Monſieur mon Maître, faudroit-il quelque choſe qui pût vous faire paſſer avec quelque vrai-ſemblance pour Monſieur de Spadagnac.

ERASTE.

Que cela ne t'embarraſſe point. Tu ſçais qu'on lui envoya le portrait de Lucile. J'en fis tirer une copie dans le temps ; & j'en ai même fait imiter juſqu'à la boîte : il n'en faut pas davantage, avec les manières & l'accent du pays.

FRONTIN.

C'eſt votre affaire. Pour le déguiſement, c'eſt la mienne. Je lui ai fait faire ici des habits que j'ai fait voir à Monſieur Oronte. Cela n'aidera pas mal à le tromper ; & vous voilà plus d'à moitié ſon gendre. C'eſt à Lucile à faire le reſte !

ERASTE *en l'embraſſant.*

Ah ! mon cher Frontin ! comment pourrai-je reconnoître...

FRONTIN *ſe retirant d'entre ſes bras.*

Tout beau, Monſieur ! vous m'étouffez de joie. Que je te le rende, Marton.

MARTON.

Point de bagatelles ! j'entends du bruit ; ce pourroit être Monſieur Oronte.

FRONTIN.

Il ſeroit dangereux qu'il nous vît. Retirons-nous ?



SCENE III.

Mr ORONTE, LUCILE, MARTON.

Mr ORONTE.

NON, vous dis-je, c'eſt une affaire arrêtée, & à laquelle il faut que vous vous diſpoſiez.

LUCILE.

Quoi, vous croyez, mon pere, que je puiſſe oublier Eraſte, pour votre Monſieur de Spadagnac?

Mr ORONTE.

Oui, vraiment. Ne vous l'ai-je pas ordonné ainſi? Il ſeroit beau que vous fuſſiez rebelle aux ordres d'un pere!

LUCILE.

Mais, mon pere, tient-il à moi de régler comme il vous plaît, les mouvemens de mon cœur?

Mr ORONTE.

C'eſt bien à votre cœur à avoir des mouvemens.

mens. Je ne vois rien de plus impertinent que la jeuneſſe, qui ne ſçait ce qu'il lui faut, & qui ſe mêle de vouloir.

LUCILE.

Ah ! ſi j'oſe former quelques deſirs, ce n'eſt point pour aller contre vos volontés ; & je vous les expoſe comme à un pere tendre, qui ne voudroit pas me marier pour mon malheur.

M. ORONTE.

Attendez : on vous mariera pour votre plaiſir. Le mariage eſt une affaire de toute la vie ; il y faut conſulter l'honneur & l'intérêt. Monſieur de Spadagnac ſe pique d'être d'une des meilleures maiſons de Gaſcogne ; mon frere ſouhaite qu'il ſoit ſon neveu ; & la ſucceſſion de mon frere eſt conſidérable. Ces raiſons ſont ſans replique.

LUCILE.

Elles doivent être bien foibles, mon pere, contre le déſeſpoir où vous me voyez. De grace, laiſſez-vous attendrir. Je vous conjure à genoux de ne me point réduire aux dernieres extrémités.

Mr ORONTE.

Mais, mais, voyez un peu la petite opiniâtre ! Marton, que dis-tu d'une pareille désobéissance ?

LUCILE.

Ah, mon pere, si je m'en rapporte à elle; si elle me condamne, je me rends.

Mr ORONTE.

Elle a trop de raison pour ne le pas faire.

LUCILE.

Oui, mon pere, elle a toute la raison possible; & je consens qu'elle décide entre vous & moi. Parle, ma chere Marton, parle, je t'en conjure. Est-il juste que je me sacrifie...

MARTON.

Oui, il est juste que Monsieur soit le maître; & c'est à vous de trouver votre amant dans l'époux qu'il vous destine.

LUCILE.

O Ciel ! Marton me trahit !

MARTON.

Marton ne vous trahit point : elle vous sert; & je sçais mieux que vous même, ce qu'il vous faut.

LUCILE.

Ah, mon pere, n'écoutez point ces discours; & laiſſez-vous toucher par mes larmes.

MARTON *à Mr Oronte.*

Tenez bon, Monſieur : point de foibleſſe.

LUCILE.

Ne me condamnez point à un engagement ſi funeſte ; & laiſſez-moi plutôt demeurer fille toute ma vie.

MARTON.

Hé, mort de ma vie ! eſt-ce que cela ſe peut?

LUCILE.

Pourriez-vous m'envier la douceur de paſſer mes jours auprès de vous? Songez que vous n'avez qu'une fille.

MARTON.

Hé, que diantre ! avez-vous plus d'un pere ? Mais courage, Monſieur ; vous molliſſez, je penſe ?

Mr ORONTE.

Je ne mollis point, Marton ; & je n'ai jamais été ſi ferme dans mes réſolutions.

LUCILE *à Marton.*

Ah, cruelle ! c'eſt de toi que j'attendois du

ſecours, & c'eſt toi qui me déſeſpere !

MARTON.

Vous me faites pitié, je l'avoue ; mais l'avenir me raſſure : & quand vous connoîtrez celui que nous voulons vous donner....

LUCILE.

Ah, je n'ai que faire de le connoître. Je ſuis ſûre de le déteſter toute ma vie. Mais mon pere, voyez Eraſte : ſes biens & ſa famille vous convenoient : ſa préſence vous détermineroit peut-être.

MARTON.

La préſence de Monſieur de Spadagnac vous déterminera, vous.

LUCILE.

Ah ! ce nom ſeul eſt un coup de poignard pour moi.

MARTON.

Hé bien ! nous le nommerons Eraſte, s'il ne tient qu'à cela.

LUCILE.

Tu redoubles encore mon averſion pour un rival.

MARTON.

Tant mieux, mort de ma vie, tant mieux.

Mr ORONTE.

Comment donc, tant mieux ?

MARTON.

Oui, Monſieur : la voilà dans les plus heureuſes diſpoſitions du monde pour être mariée.

Mr ORONTE.

Mais, mais tu n'y penſes pas.

MARTON.

Si fait, vraiment, j'y penſe ; & c'eſt l'horreur qu'elle paroît avoir pour ce que vous lui propoſez, qui me fait juger du plaiſir qu'elle en aura.

Mr ORONTE.

Mais encore une fois, je crois que tu perds l'eſprit.

MARTON.

Ho ! ne vous y trompez pas. En fait de ſentimens, & de ſentimens du mariage ſurtout ; j'en juge toujours contre l'apparence : c'eſt le plus ſûr. Mais on entre : c'eſt le Valet de Monſieur de Spadagnac.

SCENE IV.

Mr ORONTE, LUCILE, MARTON, FRONTIN.

FRONTIN.

BOnnes nouvelles, Monſieur, bonnes nouvelles ! J'ai trouvé mon Maître, en vous quittant : je vous l'annonce ; il vient ſur mes pas.

Mr ORONTE.

J'en ſuis ravi, Frontin ; & nous allons le recevoir avec joie.

LUCILE.

Non, je ne puis attendre ſa préſence. . .

Mr ORONTE.

Demeurez, s'il vous plaît, Lucile.

FRONTIN.

Elle tremble pour ſon cœur. Oh cadédis ! elle a raiſon : il ne tiendra pas long-temps devant mon Maître.

Mr ORONTE.

Ne perdons point de temps, Frontin : va chercher le Notaire ; & fais venir nos Musiciens.

LUCILE.

Quoi, mon pere, vous auriez la dureté...?

Mr ORONTE.

Voyez, voyez avant que de vous plaindre : peut-être que Monsieur de Spadagnac..., Mais le voici, je pense.

SCENE V.

Mr ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON.

ERASTE *avec les habits de M. de Spadagnac, & parlant Gascon.*

AH ! Monsieur Oronte ! vous voyez un homme qui seroit vénu du bout du monde, pour être votre gendre. Qué jé vous embrasse en cette qualité...

Mr ORONTE.

Ah ! de tout mon cœur...

ERASTE.

Encore cette fois, pour Monſieur votre frere...

Mr ORONTE.

J'ai reçu de ſes nouvelles : il me mande votre arrivée. Ma fille, quelle contenance eſt-ce-là ? Saluez Monſieur de Spadagnac.

ERASTE.

Mon accent lui fait peur peut-être ; mais patience, nous lé perdrons bientôt en ſa faveur.

LUCILE.

Ah Ciel ! que vois-je ?

ERASTE.

Jé vous étonne, n'eſt cé pas ? jé m'en doutois bien. On né vous a pas prévenue. L'ajuſtement, la perſonne, tout vous ſurprend. Là, là, rémettez-vous.

MARTON.

On ſeroit ſurpriſe à moins, Monſieur ; mais

mais je répondrois bien que le plaisir passe encore la surprise.

ERASTE.

Cette fille a dé l'esprit. Elle est à vous : jé la veux payer dé sa galanterie. Tiens, mon enfant, choisis, prends cé diamant, ou qué jé t'embrasse.

MARTON *prenant le diamant.*

Je sçai trop mon devoir, Monsieur, pour ne m'en pas tenir à la moindre de vos offres. Hé bien, Mademoiselle, augurois-je mal de cette entrevue ?

M. ORONTE.

Qu'en dis-tu, Lucile ?

LUCILE.

Je vous avoüerai, mon pere, que je ne m'attendois à rien moins qu'à ce que je vois.

M. ORONTE.

N'est-ce pas ?

LUCILE.

Je m'étois fait, par une prévention dont je n'étois pas la maîtresse, une idée affreu-

se de l'époux que vous me destiniez, & je craignois de détourner les yeux sur Monsieur, de peur d'y trouver de quoi irriter mon aversion; mais toute cette horreur s'est bien dissipée à sa vue, & vous me voyez confuse d'avoir été si long-temps rebelle à vos volontés.

M. ORONTE.

Ah, voilà les sentimens que je demandois de toi!

ERASTE.

Point dé déguisement, Mademoiselle. Il a fallu donner quelque chose au pays: mon accent, mes manières lui appartiennent. Connoissez cé qui est à moi, mes sentiments: jé né veux point vous devoir à l'autorité d'un pere. Si vous m'aimez, à la bonne hure, unissons-nous, vivons hûreux: si vous en aimez un autre, jé vous cede, & jé murs.

LUCILE.

Je ne vous déguiserai point, Monsieur, que j'ai déja senti une passion violente pour

un certain Eraſte, dont le reſpect & la tendreſſe m'avoient charmé.

M. ORONTE *bas à Lucile.*

Ne parle point de cela, ma fille...

LUCILE.

Non, mon pere, Monſieur ne prétend pas que je lui déguiſe rien; & je ſuis ſûre que ma franchiſe lui fera plaiſir.

ERASTE.

Ouï, ouï, comptez qué jé prends bien la choſe.

LUCILE.

J'aimois Eraſte : nous nous étions promis un attachement inviolable; & il avoit tout lieu de croire que rien ne pourroit jamais l'effacer de mon cœur.

ERASTE.

Vous mé charmez, Dieu mé damne! Il mé ſemble être cet Eraſte!

LUCILE.

Mais tout ce que j'ai jamais ſenti pour lui; je le ſens en ce moment pour vous; & je ne m'aperçois pas même en cela que je change.

Je vous aime, comme ſi j'étois dans l'habitude de vous aimer; & je jurerois n'avoir jamais aimé que vous.

ERASTE.

Oh, vous n'y perdez rien, jé vous jure; & jé défierois cet Eraſte même dé vous aimer plus que jé lé fais.

Mr ORONTE.

Ils m'attendriſſent, Marton.

ERASTE.

Au reſte, Monſieur Oronte, jé vous démande Lucile tout dé nouveau; point d'égards, en me l'accordant. Comptez que jé n'ai jamais vû Monſieur votre frere, qué jé né ſuis point dé la famille des Spadagnacs. Détachez-moi dé tout: iſolez-moi. Mé voulez-vous pour gendre?

Mr ORONTE.

Ah, Monſieur, je n'enviſage que votre perſonne, & vous me faites trop d'honneur....

ERASTE.

Bien donc! un Notaire, & nous ferons tous contents.

SCENE VI.

Mr ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON, LA ROZE.

LA ROZE.

MOnſieur de Spadagnac, Monſieur.

Mr ORONTE.

Comment ! Monſieur de Spadagnac ! hé le voilà.

LA ROZE.

N'importe, Monſieur, c'eſt encore lui.

MARTON *à la Roze.*

Va, va, dis lui qu'il ſe trompe.

LA ROZE.

Vous lui direz vous-même, Madame Marton.

MARTON *à Mr Oronte.*

Vous verrez que c'eſt quelque flaireur de dot, qui voudroit vous eſcamoter celle de Lucile.

Mr ORONTE.

Il y a bien de l'apparence, Marton.

MARTON. *bas à Eraste.*

Au moins, Monsieur, ne vous déconcertez point : soutenez la gageure.

SCENE VII.

Mr ORONTE, LUCILE, MARTON, ERASTE, Mr DE SPADAGNAC.

Mr DE SPADAGNAC *en bottes.*

VOus êtes Monsieur Oronte ? serviteur, & le cur me dit que c'est-là Lucile : son valet. Allons, beau-pere, point dé rétardement : il faut que jé l'épouse en bottes.

Mr ORONTE.

Il est inutile...

Mr DE SPADAGNAC.

Comment inutile ! non dé par tous les diables, les amours Gascons sont pressés : Concluons.

Mr ORONTE.

Il est inutile, vous dis-je, de continuer ce personnage. Vous venez un peu trop tard pour nous surprendre.

Mr DE SPADAGNAC.

Qu'eſt-ce à dire ?

MARTON.

Que vous êtes un fourbe, un fripon dont on ſçait des nouvelles, & pour qui il ne fait pas bon ici.

Mr DE SPADAGNAC.

Comment donc ? fourbe, fripon ! Beau-pere, où ſont vos fénêtres ?

ERASTE.

Crains qu'on né té l'aprenne, l'ami : tu pourois bien né pas ſortir par ailleurs.

Mr DE SPADAGNAC.

Ah, jé réconnois lé ſtile. Hé donc, mon pays, aprends moi qui tu peux être ?

ERASTE.

Jé ſuis l'amant de Lucile, j'en ſuis aimé, jé l'épouſe. Voilà mon nom, ma nobleſſe, & ma fortune.

Mr DE SPADAGNAC.

Ah, j'entends : beau pere, vous couriez deux gendres à la fois.

Mr ORONTE.

Je n'y comprends rien, Marton.

MARTON *à Mr de Spadagnac.*

Eh, ne devinez-vous pas, Monſieur l'imposteur, que c'eſt là Monſieur de Spadagnac, à qui vous prétendiez eſcamoter Lucile?

Mr DE SPADAGNAC.

Vous riez.

MARTON.

Je ne ris point.

Mr DE SPADAGNAC.

Lui, Spadagnac?

MARTON.

Ouï, luy-même.

Mr DE SPADAGNAC *à Eraſte.*

Eh, qui diable, mon ami, t'a fourré dans notré famille?

ERASTE.

Jé né mé compromets plus: Monſieur mé connoît; & jé puis m'épargner la peine dé té confondre.

Mr ORONTE.

Ma foi, Meſſieurs, cette avanture me confond moi-même; car enfin l'un de vous deux eſt un fripon, & l'autre doit être mon

gendre : vous trouverez bon, s'il vons plaît, que j'approfondiſſe les choſes.

ERASTE *tirant un portrait de ſa poche.*

Soit, Monſieur Oronte ; & puiſqu'il vous faut des preuves : connoiſſez-vous cé portrait ?

Mr ORONTE.

C'eſt celui que j'envoyai à Monſieur de Spadagnac.

Mr DE SPADAGNAC *en tirant un autre.*

Eh donc ! cette peinture ! qué ſera-t-elle ?

Mr ORONTE *les regardant tous deux.*

C'eſt la même choſe ; la boîte & le portrait, tout eſt ſemblable ; je ne ſçais que croire...

Mr DE SPADAGNAC.

Vous en croirez du moins lé raport dé Frontin ? Holà quelqu'un : qu'on mé lé cherche.

Mr ORONTE.

Comment ! Frontin feroit-il auſſi votre valet ?

Mr DE SPADAGNAC.

Non, c'eſt moi qui ſerai lé valet dé Fron-

tin. Hé morbleu, n'eſt-cé pas par mon ordre qu'il eſt auprès dé vous?

Mr ORONTE.

Je m'y perds, Marton.

ERASTE *à Mr Spadagnac.*

C'en eſt trop : ſortons. C'eſt à nous dé montrer qui nous ſommes.

Mr DE SPADAGNAC.

Ouï ſors, dé par tous les diable, ſors : c'eſt cé qué jé demande.

ERASTE *en ſortant.*

C'eſt aſſez.

Mr DE SPADAGNAC *à Mr Oronte.*

Il fait bien d'échaper. Eſt-il poſſible, beau-pere, qué vous ayez été un moment la dupe dé cet impoſtur?

ERASTE *revenant ſur ſes pas.*

Quoi, lâche! tu né mé ſuis pas?

Mr DE SPADAGNAC.

Té voilà encore, je penſe : oh parbleu! tu ſortiras mort ou vif.

Mr ORONTE.

Point de déſordre chez moi, Meſſieurs de

Spadagnac : vous me devez au moins ce respect, sous le nom que vous prenez tous deux.

Mr DE SPADAGNAC.

Non, dé par tous les diables ! Jé viens exprès de Bordeaux : on m'a donné des paroles : il faut qué j'épouse.

ERASTE.

Mon nom m'est moins cher que cé que j'aime. Sois Spadagnac, si tu veux : mais sois sûr qu'on né peut obtenir Lucile, qu'après ma mort.

SCENE VIII.

Mr ORONTE, LUCILE, MARTON, ERASTE, Mr DE SPADAGNAC, FRONTIN.

Mr ORONTE.

AH ! voici Frontin, tout à propos.

FRONTIN.

Ouï, Monsieur, je viens de chez le Notaire ... mais que vois-je ? mon maître !

Mr DE SPADAGNAC.

Ah parbleu, Monſieur Oronte ! vous allez avoir des preuves ; j'en réponds ſur ſes oreilles.

MARTON *bas à Frontin.*

Ne nous trahis point, Frontin : il y va de moi.

Mr DE SPADAGNAC *le tirant à lui.*

Vénez çà, Monſieur lé coquin, vénez çà.

FRONTIN.

Hé bien, Meſſieurs ! de quoi s'agit-il ?

Mr ORONTE.

De m'apprendre ſur l'heure qui des deux eſt ton maître.

Mr DE SPADAGNAC.

Ouï, parlé, pendart. Ne mé ſervois-tu pas à Bordeaux ? & n'eſt-cé pas par mon ordre, qué tu es ici ?

FRONTIN.

Il eſt vrai, mais . . .

Mr DE SPADAGNAC *le menaçant.*
Heim !

FRONTIN.

Je vous dis, Monſieur, que j'en conviens ;

ERASTE *à Frontin.*

Comment, coquin ! tu n'es donc pas à moi ?

FRONTIN *se sauvant vers Eraste.*

Si fait, vraiment : cela n'empêche pas ; & c'est à vous de me défendre.

Mr DE SPADAGNAC *le retirant à lui.*

Avoué, traître, avoué ? né té dois-je pas encore tous tes gages ?

FRONTIN.

D'accord, Monsieur ; point de violence, je suis prêt à les recevoir.

ERASTE *à Frontin.*

Et moi, maraut, né t'ai-jé pas payé les tiens d'avance ?

FRONTIN.

Il est vrai : me voulez-vous encore avancer quelque chose ?

Mr DE SPADAGNAC *tirant l'épée sur lui.*

Oh, réponds autrement, traître ! ou jé té mutile...

ERASTE *ayant auſſi la ſienne à la main.*

Ouï, décide maraut ; décide ; ou jé té rends nul.

FRONTIN *ſe jettant à genoux entre eux deux, & tournant la tête alternativement vers l'un, & vers l'autre.*

Hé, de grace, Meſſieurs ! je vous dis les choſes comme elles ſont : vous m'avez envoyé ici ; je ſuis à vous : je vous attendois : je vous ai annoncé : j'ai fait préparer des habits pour votre mariage ; & je viens de chez le Notaire pour vous. Il me ſemble qu'il n'y a rien de plus poſitif ;

Mr ORONTE.

Oh, je n'y puis plus tenir ! Frontin, tu es un extravagant, ou un fripon, ou le diable s'en mêle !

FRONTIN *en ſe relevant.*

Que voulez-vous, Monſieur ? le moyen de parler raiſon devant des épées nues.

MARTON *à Frontin.*

C'eſt donc ainſi, ſcélérat, que tu fais ton devoir ! Tu n'oſes t'expliquer ouvertement

pour ton maître. Va, ne me regarde plus, je ne veux point d'un traître.

Mr DE SPADAGNAC *tirant encore l'épée.*

Morbleu, c'eſt trop héſiter : il faut qué j'efface cé maraut du nombre des vivants...

FRONTIN *ſe ſauvant derriere Eraſte.*

Miſéricorde !

Mr DE SPADAGNAC.

Tu m'échapes, pendart ; mais jé t'apprendrai ton dévoir !

FRONTIN.

Morbleu ! je ne vous dois rien ; c'eſt vous qui me devez.

Mr DE SPADAGNAC *courant à lui.*

Quoi, jé ſouffrirai qué mon valet...

FRONTIN *tenant Eraſte par la baſque.*

Votre valet, vous-même : je ne reconnois point d'autre maître que Monſieur, puiſqu'il faut le dire ; & je n'ai jamais rien reçu de vous.

Mr DE SPADAGNAC.

Va, va, tu récévras, jé t'en réponds..mais, Monſieur Oronte, c'eſt à vous qué jé mé

prends dé tout cé qui m'arrive ici : & jé m'en vais vous chercher des gens qui vous apprendront qui jé ſuis.

ERASTE *feignant de le ſuivre.*

A la bonne heure.

Mr DE SPADAGNAC.

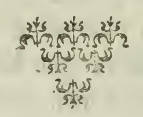
Quoi, tu mé ſuis encore ! Oh parbleu, choiſis : cede-moi la place, ou démure ici.

ERASTE.

Vous voyez bien, Monſieur Oronte, qu'il ſé bat en retraite.

Mr ORONTE.

Ouï, ouï, je vois bien que c'eſt un fripon ; & je ne doute plus que vous ne ſoyez mon gendre.



SCENE IX.

SCENE IX.

Mr ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON, FRONTIN, LA ROZE.

LA ROZE.

ENcore un Monſieur de Spadagnac, Monſieur.

Mr ORONTE *lui donnant un ſoufflet.*

Encore le diable, qui t'emporte !

LA ROZE.

Dame, Monſieur, eſt-ce ma faute, s'il s'appelle comme çà ?

Mr ORONTE.

Dis-lui qu'il en a menti, butor ; & ne le laiſſe point entrer.



SCENE X.

Mr ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON, FRONTIN, JULIE *en habit d'homme, ſe donnant pour Mr de Spadagnac.*

LA ROZE *à Julie.*

NOn, non, vous n'entrerez point, Monſieur de Spadagnac : mon maître m'envoie... vous dire que ce n'eſt point vous.

JULIE *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, mon ami, té voilà payé dé ta commiſſion.

ORONTE *à Julie.*

Comment donc, Monſieur ! en uſe-t-on ainſi ?

JULIE.

Ouï, bon homme, autant à gagner pour quiconque oſera mé conteſter lé nom de Spadagnac.

ERASTE.

Quoi ! vous oſez nous ſoutenir qué cé nom vous appartient ?

JULIE.

S'il m'appartient ? ah ouï, dé par tous les diables ! j'en ai dé bons titres ; & c'eſt par moi ſule qu'il doit s'éterniſer.

Mr ORONTE.

Mais enfin, que venez-vous chercher ici ?

JULIE.

Cé que j'y viens chercher ? ah, demandez à Frontin.

FRONTIN.

A moi, Mad...

JULIE.

Oui, parle, maraut ? N'étois-tu pas à moi ? & n'eſt-cé pas ſur tes avis qué jé mé ſuis rendue ici ?

FRONTIN.

Il eſt vrai, Monſieur, j'en conviens.

Mr ORONTE.

Oh pour le coup, Marton, je ne ſçais plus où j'en ſuis.

ERASTE.

Jé né crois pas néanmoins, Monſieur Oronte, qué vous balanciez un moment entre moi & cet homme.

JULIE.

Cet homme! On voit bien, mon ami, que tu né ſçais encore à qui tu parles! Cet homme!

ERASTE.

Va, qui qué tu ſois, éloigne-toi d'ici; & qu'il té ſuffiſe qué tu n'es pas lé fait dé Lucile.

JULIE.

Jé né ſuis pas ſon fait? Hé qui diable té l'a dit?

ERASTE.

En tout autre lieu, jé té l'apprendrois au péril dé ta vie.

JULIE.

La Gaſconnade en eſt? Ah j'en ſuis ravie! Hé, ſçais-tu bien, mon ami, qu'on n'a jamais vaincu d'homme fait comme moi?

ERASTE.

Nous lé verrions à l'épreuve, ſi nous n'étions pas ici.

JULIE.

Oh, né mé pouſſe point à bout ; tu né mé connois pas encore : jé ſuis un diable.

FRONTIN *bas à Eraſte.*

Autant vaut, elle eſt femme... C'eſt notre héroïne de Bordeaux.

JULIE *à Frontin.*

Qué lui dis-tu, maraut ? qué lui dis tu ?

FRONTIN *bas à Julie.*

Je vous dis que c'eſt-là l'amant de Lucile ; & que je le fais paſſer pour Monſieur de Spadagnac, afin de vous conſerver le véritable qui vient de ſortir d'ici.

JULIE.

Ah parbleu, Monſieur Oronte ! il mé vient une idée : cet homme vient pour épouſer Lucile : Vous avez lieu dé croire qué lé même deſſein m'amene : hé cadédis ! puiſque céla la regarde, c'eſt à ſon cœur à décider.

ERASTE.

Volontiers ; c'eſt dé ſon cœur qué jé veux ténir tous mes droits.

JULIE *à Lucile.*

C'eſt donc à vous dé parler, la belle. Né confions point vôtre ſort aux armes. Qué ſçait-on? Peut-être qué celui qui vous conviendroit lé moins feroit lé vainquur. Né riſquons rien : tout y eſt encore : choiſiſſez.

Mr ORONTE.

Non, non, il faut qu'elle épouſe Monſieur de Spadagnac ; & je veux connoître le véritable.

JULIE.

Hé, qu'importe? Eſt-ce un nom qu'il lui faut? C'eſt un homme, dé par tous les diables!

Mr ORONTE *à Julie.*

Franchement, Monſieur, vous m'avez bien l'air d'être un fourbe, & de vous entendre avec celui qui vient de ſortir.

JULIE.

Oh, vous vous trompez, jé vous jure; & jé veux l'attendre ici, pour lé confondre dévant vous.

Mr ORONTE.

Tenez, le voici qui revient tout à propos.

SCENE DERNIERE.

Mr ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON, FRONTIN, JULIE, Mr DE SPADAGNAC.

Mr DE SPADAGNAC.

IL faut que jé sois lé plus désastré des mortels ! Je n'ai pû trouver personne. . . Mais qué vois-jé ? Julie !

JULIE *à Mr de Spadagnac.*

Ah, té voilà, perfide ! Il faut qué jé t'étrangle ?

Mr ORONTE *à Julie.*

Tout beau, tout beau, Monsieur ! vous n'y pensez pas ?

JULIE.

Ecoutez, Monsieur Oronte, vous n'avez qu'à voir si vous avez trop d'uné vie ; mais c'est fait dé vous si vous, acceptez cet homme pour gendre ?

Mr DE SPADAGNAC. *à part.*

Ah morbleu ! quel contre-temps ?

JULIE *à Lucile.*

Et vous, la belle, vous n'avez qu'à vous pourvoir ailleurs ; ou morbleu, point dé quartier : vous aurez à ſaire à moi.

FRONTIN *bas à Marton.*

C'eſt notre amazone, au moins.

JULIE *à Mr de Spadagnac.*

Et toi, né penſe pas m'échaper, traître ! Frontin m'a mandé tes deſſeins : j'ai crevé plus dé dix chevaux pour les prévénir ; & mé voici enfin pour mé venger dé ta perfidie, ou t'obliger à mé rendre ta foi.

Mr ORONTE.

Comment, ſa ſoi !

Mr DE SPADAGNAC *à Julie.*

Eh, qui diable té l'ôte ? jé t'aime, jé t'adore, jé t'idolatre. Entre amants délicats, s'embarraſſe t-on du reſte ? jé n'épouſe, Dieu mé damne, qué lé bien dé Lucile.

JULIE.

Quoi, lâche, l'intérêt té feroit trahir ta parole ? Non, né crois pas qué jé lé ſouffre ; ni

ni qué jé m'en tienne au dédit qué tu m'as fait : avec une fille comme moi, point d'autre dédit, qué la mort.

Mr DE SPADAGNAC.

Point dé dédit, Julie ; mais donne-moi au moins lé temps...

JULIE.

Non, non, choifis fur l'hure : rends-moi ton cœur, ou défends-toi. Il faut que jé t'époufe, ou qué jé té tue.

Mr DE SPADAGNAC.

Hé bien, touche là ; va, j'accepte ta bravoure pour dot ; & jé t'avoue pour Madame dé Spadagnac.

Mr ORONTE.

Pour Madame de Spadagnac ?

JULIE.

Oui, Monfieur Oronte, il n'eft plus temps dé feindre ; c'eft là lé vrai Spadagnac : démandez à Frontin.

Mr ORONTE *à Frontin.*

Que réponds-tu à cela, maraut ?

FRONTIN *montrant Eraste.*

Moi ? je veux tout ce qu'on veut ; demandez à Monſieur.

Mr ORONTE *à Eraſte.*

Comment, c'eſt donc vous qui vouliez nous tromper ?

ERASTE.

Au contraire, Monſieur ; & il ſuffit de vous dire que je ſuis Eraſte...

Mr ORONTE.

Eraſte ?

LUCILE.

Oui, mon pere, c'eſt lui-même ; & je vous conjure de ne vous point oppoſer à notre bonheur.

MARTON.

Allons, Monſieur, cédez à l'amour paternel : auſſi-bien Monſieur de Spadagnac dégage-t-il votre parole.

Mr DE SPADAGNAC.

Oui, Monſieur Oronte, jé vous abandonne à la roture. Voilà celle qué j'annoblis.

Mr Oronte.

C'en eſt donc fait, Monſieur Eraſte, vous êtes mon gendre. Envoyons chercher Monſieur votre oncle; & nous dreſſerons les articles.

Julie.

Qu'on grifonne notre contract en même temps : vous lé voulez bien, Monſieur Oronte? Allons, bonné chere, & dé la joie; pour mé délaſſer.

Frontin.

Voici tout à propos nos Baſques & nos Gaſconnes : nous n'avons qu'à nous divertir; & vous, Monſieur, qu'à payer : voici le mémoire.

Mr de Spadagnac.

Jé né prends pas garde à ces bagatelles; dançons toujours.



DES BISCAYENS & DES GASCONNES jouant du tambour de Basque, & accompagnés de haut-bois, viennent se joindre à la compagnie, & forment avec elle un divertissement coupé de dances & de Chansons. Après leur marche,

FRONTIN chante.

Vivent les bòrds de la Garonne,
La pépiniere des Cézars!

Le Chœur répéte.

Vivent les bords de la Garonne,
La pépiniere des Cézars!

FRONTIN.

On y brave tous les hazards,
Et de l'amour, & de Bellonne.
Vivent les bords de la Garonne,
La pépiniere des Cézars!

Le Chœur.

Vivent les bords de la Garonne,
La pépiniere des Cézars!

FRONTIN.

Tout Gascon est mignon de Mars ;
Toute Gasconne est amazone.
Vivent les bords de la Garonne,
La pépiniere des Cézars !

Le Chœur.

Vivent les bords de la Garonne ;
La pépiniere des Cèzars !

Les Basques & les Gasconnes dancent une entrée, après laquelle on chante les paroles suivantes.

Mr DE SPADAGNAC.

Ma foi, lé mérite est un sot :
Chacun mé court, lé sexe mé jalouse :
Et tous les curs sont du complot.
J'ai beau fuir, enfin jé mé blouse ;
J'aime, jé m'engage, j'épouse :
Ma foi, lé mérite est un sot.

LUCILE.

Laissez gronder l'amour volage ;
Contre le nœud qui vous engage.

L'hymen ſul a de quoi remplir tous vos deſirs ;
Et ſi l'amour a des plaiſirs,
Il les dérobe au mariage.

JULIE à Mr de Spadagnac.

Qué l'hymen & l'amour ſe raſſemblent pour nous;
Soyons encore amants, en devenant époux.
Nos deſirs ſatisfaits doivent toujours rénaître :
Brûlons toujours des mêmes fux.
Qué lé droit dé nous rendre hûrux,
N'ôte rien au plaiſir qué nous aurons dé l'être.

Julie dance enſuite un menuet, après lequel on chante les trois Airs ſuivants : le premier avec un accompagnement de hautbois, le ſecond avec des ſimphonies Italiennes, & le troiſieme avec des pointes de trompettes.

FRONTIN.

Après avoir bleſſé les belles,
L'amour eſt prêt à s'envoler.
Pour l'empêcher de s'en aller,
L'hymen doit lui couper les aîles.

LUCILE.

Ardir è speranza
Ci vuol' in amor;
Valor' è constanza
Debellann' un cor';
Ardir' è speranza
Ci vuol' in amor.

JULIE.

Point dé quartier, il faut sé battre;
Ou mé promettre un cœur constant.
J'aime moi seule comme quatre;
Mais si l'on né m'en rend autant,
Point dé quartier, il faut sé battre.

Les Basques & les Gasconnes dancent ensuite le branle, sur lequel on chante les couplets suivants.

FRONTIN.

La Garonne n'a pas vû naître
Tous les Gascons qui sont ici.
En tous lieux il s'en fait connoître;
Et sur tout en ce pays ci.
La Garonne n'a pas vû naître
Tous les Gascons qui sont ici.

LUCILE.

Tel de nos cœurs ſe dit le maître,
Que nous accablons de ſouci.
La Garonne n'a pas vû naître
Tous les Gaſcons qui ſont ici.

FRONTIN.

En fait d'amour, tout petit maître
Se pique d'en uſer ainſi.
La Garonne n'a pas vû naître
Tous les Gaſcons qui ſont ici.

JULIE.

Que de plumets on voit paroître,
Qui font leur Campagne à Paſſi !
La Garonne n'a pas vû naître
Tous les Gaſcons qui ſont ici.

FRONTIN au Parterre.

Chacun ſe fait honneur de l'être:
Nous le ſommes par fois auſſi.
La Garonne n'a pas vû naître
Tous les Gaſcons qui ſont ici.

FIN.

LE BAL D'AUTEUIL,

COMEDIE,

EN PROSE ET EN TROIS ACTES ; suivie d'un Divertissement. Représentée pour la premiére fois, le Mardi 28 Août 1702.



ACTEURS

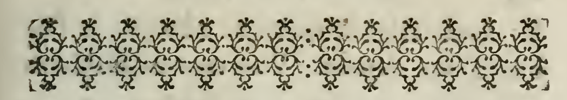
DU PROLOGUE.

Mr MAIGRET Marchand.	Bourgeois d'Auteuil.
Mr DE LA FAQUINIERE.	

LE BAILLI d'Auteuil.

La Scene est dans le Parterre de la Comédie.

Le Théâtre repréſente un Bal de Campagne. On voit d'un côté des Payſans & des Payſannes : de l'autre des Scaramouches & des Arlequines : pluſieurs groupes de maſques en éloignement ; & de part & d'autre, des violons, hautbois, & des muſettes ſur des arbres.



PROLOGUE
DU BAL D'AUTEUIL.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, Mr MAIGRET.

Mr MAIGRET.

AH, ah ! c'eſt vous, Monſieur le Bailli : eh, que diable venez-vous donc faire ici ?

LE BAILLI.

Eh, parſanguenne, Monſieur Maigret ; j'y viens voir ſte petite drôlerie qu'ils allont jouer ſur le Bal de notre Village.

Mr MAIGRET.

Ah ! je vois ce que c'eſt, Monſieur le Bail-

li : vous craignez qu'on ne réjouïsse le Public à vos dépens. Vous autres Habitans d'Auteuil, vous avez des femmes un peu égrillardes : & l'on en pourroit bien toucher quelque chose, ouï.

LE BAILLI.

Non, non, Monsieur Maigret, on n'en touchera rien sur ma parole. Prenez seulement garde à la vôtre. Il y auroit, morgué, de quoi faire une bonne farce de l'avanture que vous eûtes avec elle, l'année passée.

Mr MAIGRET.

Comment donc ! quelle avanture ? que voulez-vous dire ?

LE BAILLI.

Eh là ... quand vous surprîtes ce billet qu'alle écrivoit à un de vos amis communs, pour l'avertir de se trouver au Bal, avec une certaine écharpe, qu'elle lui envoyoit afin de l'y reconnoître.

Mr MAIGRET.

Hé bien ?

LE BAILLI.

Hé bian ! vous fûtes au Bal vous avec st'écharpe que vous interceptîtes : votre femme ne manquit pas de donner dans le panneau : vous voulûtes voir jusqu'au bout comme alle traitoit les amis de la maison : mais morgué, vous fûtes le sot du stratagême ; & alle en fut quitte pour dire qu'alle vous avoit reconnu.

Mr MAIGRET.

Bon, bon, Monsieur le Bailli, ce n'est-là qu'une bagatelle. Cela ne vaut pas à beaucoup près, le tour que vous joua votre ménagere. Ce ne seroit, ma foi, pas le plus mauvais de la Comédie.

LE BAILLI.

Laissons cela, Monsieur Maigret : si ma femme m'a joué queuque tour, je l'ai morgué bian rossée à mesure. Nous ne nous devons rien : la Comédie n'a que voir à cela.

Mr MAIGRET.

Ne feroit-il pas fort réjouïffant, par exemple, de voir aujourd'hui un Bailli épier fa femme au Bal, après avoir feint d'aller à Paris ? La Baillive s'apercevroit de la fraude : elle feroit doubler fon déguifement par une commere qui donneroit le change au Bailli, pendant que le galant efcamoteroit la Baillive.

LE BAILLI.

Franchement, ça ne me plairoit guéres.

Mr MAIGRET.

Mais quel plaifir de voir le Bailli à la fin du Bal, découvrir fon mafque poftiche ! & demeurer auffi étonné à la vue de la commere, que fi les cornes lui venoient à la tête ! J'en rirois, ma foi, de bon cœur !

LE BAILLI.

J'éclaterois morgué bian à l'écharpe ; moi !... Mais il me femble pourtant que je fommes tous deux de grands fots. Ne vau-

troit-il pas mieux ne rire ni l'un ni l'autre, & empêcher que mille badauts ne riſſiont à nos dépens.

Mt Maigret.

La réflexion eſt de bon ſens, Monſieur le Bailli.

Le Bailli.

Tout Auteuil eſt intéreſſé à ça, voyez-vous. Il n'y a morgué point d'honneur ſi entier, qu'il n'y ait toujours queuque maille à redire. Mais voici encore un de nos bourgeois fort à propos.



SCENE II.

LE BAILLI, Mr MAIGRET, Mr DE LA FAQUINIERE.

Mr DE LA FAQUINIERE.

HE' quoi ! Monſieur le Bailli avec Monſieur Maigret ! Ah parſambleu ! je ne voulois rien croire du bruit qui court : mais il n'y a plus moyen d'en douter.

LE BAILLI.

Eh, quel eſt donc ce bruit qui court, Monſieur de la Faquiniere ?

Mr DE LA FAQUINIERE.

Oh pour cela, cela eſt trop drôle. On dit que tout le Village en allarme s'eſt aſſemblé ſur la petite piéce d'aujourd'hui : que les femmes ont mis dans la tête aux maris qu'il y alloit de leur honneur d'en empêcher la repréſentation, & qu'enfin vous êtes député, & même défrayé par eux, pour venir juger ici des intérêts du corps.

LE

LE BAILLI.

Il eſt vrai, Monſieur de la Faquiniere : mais c'eſt principalement pour vous que je craignons ; & je ne ſuis ici que pour empêcher qu'on ne vous joue.

Mr DE LA FAQUINIERE.

Me jouer ! moi ? me jouer ! Ah par la ſambleu ! je voudrois bien qu'un petit fat d'Auteur s'aviſât de me tourner en ridicule !

LE BAILLI.

Il n'y a, morgué, rien à tourner à çà : il n'y a qu'à vous prendre comme vous êtes : c'eſt du ridicule tout craché.

Mr DE LA FAQUINIERE.

On dit auſſi, mon pauvre Monſieur Maigret, que vous avez envoyé une écharpe à l'Auteur, pour l'engager à rayer la vôtre de ſa piece.

Mr MAIGRET.

Et ne dit-on point auſſi quel préſent Monſieur de la Faquiniere lui a fait, pour ne rien dire de ſa derniere bonne fortune ?

Mr DE LA FAQUINIERE.

Comment donc ! qu'entendez-vous ?

Mr MAIGRET.

Eh... là... cette femme de qualité avec qui vous familiarisâtes au dernier Bal un peu plus que de raiſon ; & qui vous mena gracieuſement au bois, où pour derniere faveur, elle vous fit rouer de coups de bâton, par ſes gens qui l'attendoient.

Mr DE LA FAQUINIERE.

Vous plaiſantez, Monſieur Maigret, vous plaiſantez.

LE BAILLI.

Eh non, morguenne, il ne plaiſante point. Je le ſçûmes dès le lendemain par les laquais même ; & il y a aſſez long-temps que vous en gardez le lit, ouï. Je crois, morgué, que vous n'en êtes relevé que d'hier.

Mr DE LA FAQUINIERE.

Conte tout pur, conte tout pur ! Mais j'aperçois là haut une Dame qui me fait des mines : il faut que je l'aille joindre. Sans adieu.

LE BAILLI.

Prenez garde à la rechute, au moins: Pour nous, Monſieur Maigret, allons nous mettre à l'amphithéâtre ; & nous prendrons des meſures après la Comédie, ſelon qu'il y aura de la commere, ou de l'écharpe.

Fin du Prologue.





ACTEURS.

M. VULPIN, vieux garçon.
M. CIDARIS, frere d'Hortence.
Mad. CIDARIS, sœur d'Erafte.
HORTENCE, amante d'Erafte.
ERASTE, amant d'Hortence.
MENINE, } Maîtreffes de M. Vulpin.
LUCINDE, }
MARTON, fuivante de Mad. Cidaris.
FRONTIN, valet d'Erafte.
LUCAS, Jardinier de Mr Vulpin.
LE TABELLION.
TROUPES de Mafques.
TROUPE de Violons.

La Scene eft à Anteuil, chez M. Vulpin.



LE BAL D'AUTEUIL,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, FRONTIN.

ERASTE.



HE' bien, mon enfant, de quoi s'agit-il? pourquoi m'as-tu mandé de me rendre ici?

FRONTIN.

Pour deux choses : premiérement, pour mes

intérêts ; & en ſecond lieu, pour les vôtres.

ERASTE.

Comment donc ! parle : qu'as-tu de nouveau à m'apprendre ?

FRONTIN.

Que je ne puis plus reſter chez Monſieur Vulpin : qu'il veut abſolument épouſer Mademoiſelle Hortence ; & que je me laſſe d'être ici le garde de vos amours.

ERASTE.

Quoi ! tu pourrois m'abandonner dans une ſi cruelle conjoncture ! Ah, mon cher Frontin, donne-moi au moins le temps...

FRONTIN.

Ah, que diable, Monſieur, le moyen ! Courir tous les jours, de Paris à Auteuil, & d'Auteuil à Paris : avoir à ſervir deux maîtres à la fois : être Lolive pour l'un, & Frontin pour l'autre : morbleu, j'aimerois autant...

ERASTE.

Mais de quoi peux-tu te plaindre ? Tes gages ne te ſont-ils pas bien payés ? & n'es-tu pas le mieux du monde chez Mr Vulpin.

FRONTIN.

Oui, d'accord ; grand chere, bon vin ; gros jeu, vie de garçon : mais c'eſt ce qui m'oblige d'en ſortir.

ERASTE.

Comment donc ?

FRONTIN.

Mr Vulpin reçoit grand monde : il m'a fait l'intendant de tous ſes plaiſirs ; & j'ai tous les jours chez lui à faire à tant de gens, que je crains à la fin d'y être reconnu pour un fripon.

ERASTE.

Eh ! ne crains rien, Frontin ; & compte que je ne te manquerai jamais. Mais eſt-il poſſible qu'il ſonge à m'enlever Hortence ?

FRONTIN.

Oh, très-poſſible : Monſieur votre beau-frere la lui a promiſe ; & nous lui donnons même aujourd'hui, entr'autres divertiſſemens, un petit Bal de campagne pour avant-goût de mariage.

ERASTE.

Quoi ! Mr Vulpin ſongeroit à l'épouſer !

lui qui eſt un homme de plaiſirs?

FRONTIN.

Hé ouï, juſtement : c'eſt un homme de joie & de bonne chere, un agréable débauché, qui a paſſé toute ſa vie à duper des joueurs, ou à ſe laiſſer duper par des Coquettes ; & qui veut enfin avoir une femme à lui.

ERASTE.

Mais vouloir ſe marier à ſon âge!

FRONTIN.

Eh que diable, Monſieur! n'a-t-il pas raiſon? Il a goûté juſqu'ici, dans le célibat, tous les plaiſirs du mariage ; & ſe marie enfin par bienſéance, pour goûter, dans le mariage, toutes les douceurs du célibat. C'eſt dans l'ordre.

ERASTE.

Et tu crois qu'Hortence conſente à l'épouſer?

FRONTIN.

Oh pour cela, non. C'eſt elle qui m'a ordonné de vous en avertir ; & de vous faire

trouver dans le petit bois du jardin, pour prendre enſemble des meſures.

ERASTE.

Ah ! mon cher Frontin, tu me rends la vie.

FRONTIN.

Mais je crains que vos affaires n'en aillent guéres mieux, à vous dire la vérité ; & que Mr Cidaris ne conſente jamais à votre bonheur.

ERASTE.

Il l'avoit néanmoins promis à ma ſœur.

FRONTIN.

Ouï, mais elle n'étoit que ſa maîtreſſe alors, & elle eſt ſa femme à préſent. Je ne ſçais même ſi je me trompe dans mes conjectures ; mais je m'imagine qu'il a quelque affaire de cœur en ce pays : car il l'écarte depuis un temps de tous ſes plaiſirs, & l'oblige même aujourd'hui de s'en retourner à Paris.

ERASTE.

Il l'oblige de s'en retourner à Paris ? Ah Frontin ! de qui tiens-tu ces nouvelles ?

FRONTIN.

De Marton : c'est elle-même qui me l'a dit. Mais j'entends quelqu'un : on pourroit nous surprendre : allez-vous-en lui parler avant qu'elle parte ; & ne manquez pas de vous trouver au rendez-vous.

SCENE II.

Mr VULPIN, FRONTIN, LUCAS.

Mr VULPIN.

AH ! te voilà ; Lolive ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, je viens de tout préparer pour le Bal, & d'ameuter tous nos simphonistes au Dauphin : vous les aurez ici dans un moment.

Mr VULPIN.

C'est bien fait. Mais avec qui étois-tu là ?

FRONTIN.

Eh.... c'est un jeune homme de Paris qui a quelque intrigue en ce pays-ci, & qui me

demandoit des nouvelles d'un Valet qu'il y avoit laiſſé pour lui en rendre compte.

LUCAS.

Comment ! d'un Valet qu'il y avoit laiſſé !

FRONTIN.

Eh ouï, d'une eſpèce de Valet de chambre, qui a eu l'adreſſe de s'introduire chez ſon rival, & qui doit aujourd'hui lui ménager ici une petite entreveue, avec la perſonne qu'il aime.

Mr VULPIN.

Une entrevue chez moi ! à mon inſçue ?

FRONTIN.

Eh non, Monſieur : c'eſt au Bal qu'ils ſe doivent voir ; & vous voyez bien que je vous en avertis.

Mr VULPIN.

Ah, c'eſt autre choſe.

FRONTIN.

Oh, c'eſt un lieu fertile en rendez-vous ; que le Bal d'Auteuil !

Mr VULPIN.

Oh pour cela, je t'en réponds ; & il n'y a pas juſqu'à Mr Cidaris qui n'y en ait un dans

les formes. Mais il faut l'aller avertir que tout eſt prêt.

FRONTIN.

J'y cours.

SCENE III.

Mr VULPIN, LUCAS.

LUCAS.

HE' fi, parſangué, Monſieur : c'eſt une honte de bailler le Bal à votre âge.

Mr VULPIN.

Que veux-tu ? Mr Cidaris me l'a demandé. Je ſuis ſur le point d'épouſer ſa ſœur : je n'ai pû le lui refuſer.

LUCAS.

Bon, d'épouſer ſa ſœur ! C'eſt encore queuque mariage du bois de Boulogne : car vous êtes de ces gaillards qui n'épouſont que la débauche.

Mr VULPIN.

Non, Lucas, je fais divorce avec elle,

LUCAS.

Quoi, morgué ! vous renonceriez à la vie de garçon ?

Mr VULPIN.

Oui, mon enfant, c'en eſt fait : j'épouſe Hortence ; & je ſonge auſſi à te marier.

LUCAS.

Oh parſangué, pour moi, ça ne preſſe pas. Vous êtes noble, vous : vous voulez faire ſouche ? & vous n'avez point de temps à pardre.

Mr VULPIN.

Comment donc ! qu'eſt-ce à dire ?

LUCAS.

Eh, c'eſt-à-dire tout franc, qu'ous êtes déja un peu vieux pour avoir des rejettons. Mais ne vous boutez pas en peine, allez : on ne vous en laira, morgué, pas manquer.

Mr VULPIN.

Mais ſçavez-vous bien, Monſieur le Jardinier...

LUCAS.

Oh morgué, je ſçavons bian ce que je ſçavons, & que les mariages de qualité ſont

ceux qui ávont le plus de ſauvageons. C'eſt une jeune plante qui eſt diantrement varte que ſte Mademoiſelle Hortence.

Mr VULPIN.

Il eſt vrai qu'elle eſt jeune ; mais c'eſt une fille bien élevée, & qui a toujours été tenue fort ſerré.

LUCAS.

Hé ouï ; mais quand les orangers ſortont de la ſerre, on y voit parſois la fleur & le fruit tout enſemble.

Mr VULPIN.

Oh, je n'ai rien à craindre d'elle ; & ſa vertu...

LUCAS.

Il n'y a, morgué, vartu qui tienne. La vartu eſt entée ſur la nature, voyez-vous : & quand l'arbre eſt trop fort, & que la greffe eſt trop foible, il n'y a pas moyen qu'alle profite : la ſeve l'étouffe.

Mr VULPIN.

Oh, tu as beau dire : ce mariage eſt une affaire arrêtée ; & j'eſpére en faire dreſſer ce ſoir les articles.

LUCAS.

Et moi, je crains bian que Madame Lucinde, & Madame Menine n'y veniont mettre empêchement.

Mr VULPIN.

Comment ! eſt-ce qu'elles ſçauroient mes deſſeins ?

LUCAS.

Je ne ſçais; mais on vient de m'apprendre au Dauphin, qu'alles y ſont toutes deux déguiſées; & je ne doute point que ce ne ſoit pour vous venir ſurprendre.

Mr VULPIN.

En effet, je ne les ai point averties du Bal. Elles pourroient bien ſe douter de ce qui ſe paſſe : mais garde-toi bien d'en parler à perſonne. C'eſt un ſecret que je confie à ta diſcrétion.

LUCAS.

Oh parſangué, vous faites bian. Je ſis tout propre à garder un ſecret, moi; & je ſerois mille ans tout ſeul, que je n'en parlerois à parſonne.

SCENE IV.

Mr VULPIN, LUCAS, FRONTIN.

FRONTIN.

DE la joie, Monſieur ! de la joie. Voici Mr Cidaris avec ſa ſœur ; & tous nos inſtruments ſont au ſalon. Il ne leur manque que du vin, pour préluder.

Mr VULPIN.

Hé bien, Lucas, va-t'en leur en faire donner.

FRONTIN.

Ouï, cours les enyvrer. Sans cela, ils ne pourroient jamais s'accorder.

SCENE V.

Mr VULPIN, Mr CIDARIS, HORTENCE, FRONTIN.

Mr CIDARIS.

AH, Mr Vulpin, vous me voyez dans la derniere joie : & voici ma sœur qui ne demande qu'à partager nos plaisirs.

Mr VULPIN.

Quoi, Madame ! je pourrois me flater de vous y voir prendre quelque part ?

Mr CIDARIS.

Oh, assurément : c'est moi qui vous en réponds.

HORTENCE *bas à Frontin.*

Ton maître est-il arrivé, Frontin ? l'as-tu vû ?

FRONTIN *bas à Hortence.*

Ouï, Madame, il ne manquera pas de se trouver au rendez-vous.

Mr VULPIN.

Assurez-m'en donc aussi, Madame : & que

j'aie le plaisir de l'apprendre de vous-même.

HORTENCE.

Hé bien, Monsieur, j'y consens ; & je vous avoue que j'avois toute l'impatience du monde d'être ici.

Mr CIDARIS.

Eh ! ne vous disois-je pas bien que ma sœur n'avoit point d'autres sentimens que les miens ?

HORTENCE.

Oh pour cela, non, mon frere : nos sentimens ne sont point si conformes que vous pensez. Vous croyez que c'est par devoir que je me rends ici ; & je vous assure que c'est par inclination.

Mr CIDARIS.

Hé bien ! je ne lui fais pas dire, comme vous voyez.

Mr VULPIN.

Ah ! je suis le plus heureux des hommes ! Mais n'avons-nous rien à craindre de Madame Cidaris ?

Mr CIDARIS.

Non, non, nous en sommes défaits ; & je

viens de la renvoyer à Paris.

FRONTIN.

Oh, c'eſt fort bien fait.

Mr CIDARIS.

Et j'ai été bien aiſe auſſi d'écarter Marton; car c'eſt une coquine qui ne ſongeoit qu'à nous traverſer, & qui avoit ici des intelligences avec un certain pendart de Frontin...

FRONTIN. *à part.*

Comment diable! c'eſt de moi qu'il parle. Il faut payer d'effronterie.

Mr CIDARIS.

On dit que c'eſt un maraut qui triomphe en fait de fourberies. Mais il ſera bien fin, s'il m'attrape.

FRONTIN.

Oh pour cela, Monſieur, je vous en réponds.

Mr CIDARIS.

Comment! eſt-ce que tu le connoîtrois?

FRONTIN.

Ouï, vraiment. C'eſt un maraut qui m'a donné bien de la peine en ma vie.

Mr VULPIN.

Quoi ! tu aurois eu des affaires avec lui ?

FRONTIN.

De cruelles même, & dont j'ai été bienheureux de me tirer : C'eſt le plus grand fourbe !

Mr CIDARIS.

Oh ! l'on me l'a bien dit.

FRONTIN *à Mr Vulpin.*

Tenez, Monſieur, c'eſt un coquin qui s'inſinue dans vos affaires, qui s'empreſſe de vous ſervir, que vous croyez dans vos intérêts, & qui dans le fonds, ne cherche qu'à vous attraper.

Mr VULPIN.

Oh, je n'en doute point.

FRONTIN.

Vous le voyez, vous luy parlez ; il vous avertit lui-même de ſes fourberies, que vous ne vous appercevez pas encore qu'il vous trompe, & qu'il ſe moque de vous. Oh, c'eſt un maraut qui ſçait bien ſon métier !

Mr Cidaris.

Oh, j'en ſuis perſuadé ; mais je ne crois pas qu'il oſe ſe jouer à moi.

Frontin.

Oh, ne vous y fiez pas. C'eſt un pendart à vous affronter en face, & qui n'eſt jamais mieux maſqué que lors qu'il ſe montre tel qu'il eſt. Mais ne vous mettez pas en peine, allez ; je me charge de vous le faire connoître, avant la fin du Bal.

SCENE VI.

Mr VULPIN, Mr CIDARIS, HORTENCE, FRONTIN, LUCAS.

Lucas.

HE' tatigué, Monſieur, venez donc mettre ordre à ça. Velà une tempête de filles qui vient de fondre ſur votre Bal, & qui l'avont fait commencer ſans vous.

Mr Vulpin.

Commencer, Lucas ?

LUCAS.

Ouï, voirement ; & finir auſſi, Mr Vulpin.

Mr VULPIN.

Comment donc ! que veux-tu dire ?

LUCAS.

Eh, je veux dire que ces enragées-là ont voulu dancer à queuque prix que ce fût, & qu'alles avont avec elles un vrai lutin de fille qui ne vaut pas le diable à contredire, & qui a pris la ſimphonie à la gorge pour la faire commencer.

Mr VULPIN.

Hé bien ?

LUCAS.

Hé bian ! parce qu'alle a fait un faut pas ; alle a prétendu que c'étoit la faute des violons. Les violons l'ont traitée de je ne ſçais qui ; alle a traité les violons je ne ſçais comment : enfin l'orage à crevé ; & alle a baillé tant de coups de pieds dans le ventre à ces gros inſtruments, qu'alle en a fait ſauter toutes les cordes ; & que les Menêtriers s'en allont en jurant qu'ils en auront raiſon, &

qu'on ne brutalise point comme çà, un Arquestre.

Mr CIDARIS.

Eh mais, mais, Mr Vulpin ! cela n'est point à souffrir.

Mr VULPIN.

Non, vraiment, Mr Cidaris. Il faut aller mettre ordre à cela.

HORTENCE.

Allez. J'ai quelques ordres à donner à Lolive : je vous rejoins dans un moment.

SCENE VII.

HORTENCE, FRONTIN.

HORTENCE.

HE' bien, mon enfant, as-tu songé à nos affaires?

FRONTIN.

Hé ouï, vraiment, j'y ai assez songé; mais je ne sçai encore par où m'y prendre.

HORTENCE.

Il faut commencer par rompre le mariage

de Mr Vulpin, & songer ensuite à faire celui d'Eraste.

FRONTIN.

Si nous commencions plutôt par faire celui d'Eraste, nous n'aurions plus à rompre celui de Mr Vulpin : ce feroit la moitié de la peine d'épargnée.

HORTENCE.

Il est vrai; mais comment en venir à bout?

FRONTIN.

Eh... mais... mais, mon Maître vous dira cela. Il est au jardin qui vous attend : allons-nous-en le trouver.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUCAS *seul*.

VELA, morgué, de belles chiennes de nôces ! Des violons qui ne voulont pas jouer d'un côté : des Masques qui voulont dancer de l'autre : au milieu de tout ça, une Maîtresse qui s'éclipse : car on ne sçait, morgué, ce que la future est devenue, pendant tout ce grabuge ; & je ne jurerois pas qu'on ne nous l'eût escamotée. Mais on vient ici. Ne seroit-ce point queuque escamoteur ? Hé morgué, c'est Madame Menine !

SCENE II.

LUCAS & MENINE *en Cavalier.*

MENINE.

OUi, mon pauvre Lucas, c'eſt moi-même; & je t'apprendrai le ſujet de mon déguiſement: Mais dis-moi, me trouves-tu un peu l'air d'un homme?

LUCAS.

Eh... ouïda! à queuque choſe près.

MENINE.

Mais de bonne foi, ſi tu ne ſçavois que je ſuis fille, n'y ſerois tu pas trompé?

LUCAS.

Bon! eſt-ce que les filles ſont faites pour autre choſe que pour tromper? On vous prendroit, morgué, pour un petit maître: & je gagerois que vous venez jouer queuque tour à Mr Vulpin.

MENINE.

Juſtement: je venois lui enlever ſa Maîtreſſe.

LUCAS.

Hé si, parsangué, Madame ! ne faites point cet afront là à votre sexe. On croiroit......

MENINE.

Oh ! je me moque de ce qu'on pourroit croire : & je lui apprendrois à me trahir, après m'avoir promis de m'épouser.

LUCAS.

Bon ! s'il avoit épousé toutes les femmes à qui il le promettoit, il en auroit, morgué, une pépinière.

MENINE.

Oh ! je l'empêcherois pourtant bien d'en épouser une autre, si j'en avois envie : mais heureusement pour lui, j'ai d'autres vûes.

LUCAS.

Quoi ! vous auriez déja queuque autre intrigue en ce pays-ci ?

MENINE.

Ouï, mon enfant : je viens de voir un jeune homme, au Dauphin, dont les manières m'ont charmée, & qui m'a entiérement dépiquée de Mr Vulpin.

LUCAS.

Oh parſangué, j'en ſuis ravi! Mais le connoiſſez-vous ? ſçavez-vous qui il eſt ?

MENINE.

Non : je n'ai pû encore lui parler que des yeux ; & ſon viſage m'eſt tout-à-fait nouveau. Mais ſes mines m'ont aſſez répondu de ſon cœur ; & il ne s'agit plus que de faire connoiſſance.

LUCAS.

Hé morgué, ne ſeroit-ce point ce jeune étranger que des Madames de Paris amenont tous les jours au bois de Boulogne ?

MENINE.

Je ne ſçais ; mais c'eſt le plus enſorcelant petit minois ! Oh ! je t'avoue que je n'ai jamais vû d'hommes faits comme lui. Mais le voici qui vient à nous.

LUCAS *à part.*

Hé morgué, c'eſt Madame Lucinde.

à Menine.

Ho tatigué, vous avez raiſon : il n'y a point d'hommes faits comme ça ! *à part.* Il faut pourtant que je ſonge à les écarter d'ici.

SCENE III.

LUCAS, MENINE & LUCINDE *en cavaliers.*

LUCINDE *d'un côté du Théâtre.*

OUi, juſtement, c'eſt lui-même. Mais je penſe qu'il eſt avec Lucas. Eh, bonjour, mon pauvre Jardinier !

LUCAS.

Hé morgué, Madame ! dans quel équipage vous velà ! Que venez-vous donc faire ici ?

LUCINDE.

J'y venois ſurprendre ton Maître. Mais qui eſt ce jeune homme-là avec qui tu es ?

LUCAS.

Eh... c'eſt un jeune homme de mes amis ; qui eſt aſſez bian fait, comme vous voyez, & qui meurt d'envie de faire connoiſſance avec vous ?

LUCINDE.

De faire connoiſſance avec moi !

LUCAS.

Hé ouï, morgué. C'eſt un petit rejetton de chevalerie, qui eſt ſur le point de faire ſes caravannes; mais ce ſeroit dommage que ça fit des vœux: n'eſt-ce pas?

LUCINDE.

Ouï, vraiment, Lucas. Il a très-bon air: je le trouve fort joly homme; & je ſuis ravie qu'il ait du goût pour moi. Mais ne ſe douteroit-il point que je ſuis fille?

LUCAS.

Oh palſangué, non: ça eſt au plus loin de ſa penſée. Mais, ſi vous voulez, je l'en avartirai.

LUCINDE.

Non, non, garde-t'en bien: laiſſe-moi tirer avantage de ſon erreur, & m'aſſurer de ſes ſentimens, avant de me découvrir à lui.

LUCAS.

C'eſt morgué bian dit. *à part.* Comme alle baille dedans. Oh! palſangué ça eſt trop drôle!

MENINE *de l'autre côté du Théâtre.*

Eh, que lui disois-tu donc, Lucas? Tu lui parlois bien familiérement : est-ce que tu le connoîtrois?

LUCAS.

Eh ouï, vrament : c'est un Marquis de ma connoissance; & c'étoit de vous que je lui parlois.

MENINE.

De moi? Ah, tu m'auras trahie! tu lui auras appris qui je suis!

LUCAS.

Eh, non morgué, tout à l'encontre. Je lui disois que vous étiez tous Chevaliers dans votre famille; & il ne tient qu'à vous d'être bons amis.

MENINE.

Quoi, sérieusement... Mais au moins, Lucas, n'y a-t-il point de risque?

LUCAS.

Oh pour ça, non; c'est moi qui vous en réponds : *à part.* La nature y a morgué mis bon ordre! *à toutes deux.* Eh, allons, Mes-

ſieurs, ſans compliments, point de façons; commencez par vous embraſſer.

LUCINDE *embraſſant Menine.*

Ah! de tout mon cœur!

LUCAS *à part.*

Ce n'eſt, morgué pas ce qu'alle penſe.

MENINE *embraſſant Lucinde.*

Je n'ai jamais rien fait avec tant de plaiſir.

LUCAS *à part.*

Oh, palſanguenne, ouï! velà un biau chien de plaiſir!

MENINE *à Lucinde.*

Et je veux me lier avec vous de l'amitié la plus étroite.

LUCAS *à part.*

Il ne faut pas toujours juger de l'arbre par l'écorce.

LUCINDE.

Mais par quel hazard nous trouvons-nous tous deux ici?

LUCAS *entr'elles.*

Oh, pour ça tenez, c'eſt le même vent qui vous y pouſſe: c'eſt l'amour qui vous y amene

amene l'un & l'autre ; il ſe trouve qu'on vous y trompe tous deux. Eh, parſanguenne, il faut vous en conſoler enſemble.

MENINE.

Ah, volontiers.

LUCAS.

Je m'en vas donc vous laiſſer ici ; auſſi-bien ai je queuque petite affaire à mon jardin. Sans adieu, Monſieur le Chevalier... juſqu'au revoir, Monſieur le Marquis... *à part* Oh, parſanguenne, il y aura bien à rire, quand alles viendront à ſe reconnoître !

SCENE IV.

LUCINDE & MENINE *en Cavaliers.*

MENINE.

En vérité, Marquis, plus je vous regarde, & plus je crois que Lucas m'impoſe : non, il n'eſt pas poſſible qu'une femme vous trahiſſe. Eh ! pour qui vous trahiroit-elle ?

LUCINDE.

Ma foi, Chevalier, une femme qui me troqueroit auroit ſes raiſons. Le moyen de s'aimer quand on n'eſt pas fait l'un pour l'autre ! Mais par où juſtifier une perfide qui n'auroit pû s'en tenir à vous ? Eh ! que pourroit-elle donc déſirer dans un homme ?

MENINE.

Tout ce qui me manque, Marquis. Je ne fais point le fat là-deſſus : j'ai beau m'examiner, je ne me trouve point de quoi fixer une femme.

LUCINDE.

Parbleu, Chevalier, je me mets pourtant le mieux que je peux à la place d'une femme qui vous aimeroit ; & je ne ſçaurois m'appercevoir qu'il y ait quelque choſe à redire en vous.

MENINE.

Eh mon Dieu, Marquis ! demeurez ce que vous étes, pour me trouver à votre gré. C'eſt diminuer du prix de vos ſentimens pour moi, que de vous mettre à la place d'un autre. Mais revenons à votre perfide : elle ne

vous occupe guères, ce me semble. Oh, je vois bien, Marquis, que ce n'est pas-là votre premiere avanture.

LUCINDE.

Votre infidelle ne vous tient guères plus au cœur, Chevalier. Mais parbleu, touchez-là ; je veux vous donner ici la connoissance d'une Dame qui vous aidera à vous en venger.

MENINE.

Et moi, Marquis, je veux vous en faire connoître une qui se fera un plaisir de faire votre bonheur.

LUCINDE.

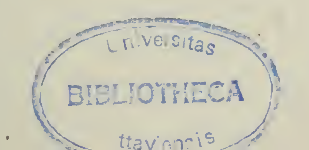
Oh ! pour mon bonheur, Chevalier, il dépend de vous. Les femmes ne m'ont jamais tentée.

MENINE.

Oh ! ce n'a jamais été mon foible, non plus ; & il n'y a rien que je ne sacrifiasse à un ami tel que vous.

LUCINDE.

Si vous connoissiez néanmoins celle dont



il s'agit ; peut-être ne vous feroit-elle pas fi indifférente ?

MENINE.

Peut-être ne mépriferiez-vous pas non plus celle dont je vous parle, fi elle vous étoit connue.

LUCINDE.

J'ofe du moins me flatter que la reffemblance qui eft entre nous, vous préviendroit en fa faveur.

MENINE.

Oh, pour la reffemblance, on n'en fçauroit voir de plus parfaite que la nôtre ; & ce n'eft que par les habits qu'on peut nous diftinguer.

LUCINDE.

Je confens donc de la voir pour vous faire plaifir ; mais c'eft à condition que vous verrez la mienne auparavant.

MENINE.

Oh pour cela, non ; mais nous les verrons enfemble, fi vous voulez.

LUCINDE.

Volontiers : que la vôtre fe rende ici dans

un quart d'heure : la mienne ne manquera pas de s'y trouver... Mais au moins, Chevalier, ne manquez pas d'y revenir avec elle.

MENINE. *à part.*

Oh ! j'y ſuis trop intéreſſée. Mais on vient à nous ; courons changer d'équipage.

LUCINDE.

Allons nous démarquiſer... Mais je penſe que c'eſt Madame Cidaris, avec Marton.

SCENE V.

LUCINDE *en Cavalier*, Mad. CIDARIS & MARTON *en habits de Bal*, *& tenant un maſque à leur main.*

MARTON *apercevant Lucinde.*

AH, Madame, le joli Cavalier ! Mais je crois que ce n'eſt que Lucinde.

Mad. CIDARIS *à Lucinde.*

Eh ! ma chère, pour quelle avanture viens-tu au Bal dans cet équipage ?

LUCINDE.

Ma foi, je n'en ſçais rien encore. Mais

toi, ma charmante, qu'y viens-tu faire dans ces habits ?

Mad. CIDARIS.

Oh ! ce n'eſt point la galanterie qui m'y amene. C'eſt Mr Cidaris que j'y viens chercher.

MARTON.

Quoi, Madame ! c'eſt pour venir trouver un mari au Bal, que vous avez pris tant de ſoin de votre petite perſonne ?

Mad. CIDARIS.

Ouï, Marton ; & c'eſt pour moi que Mr Cidaris s'y rend auſſi.

LUCINDE.

Mais tu te mocques, ma chere : cela ne ſe peut.

Mad. CIDARIS.

Non, je ne moque point : c'eſt une partie concertée entre nous.

MARTON.

Oh par ma foi, Madame, je ne vous comprends pas. Vous étiez ce matin indiſpoſée ; vous ne pouviez vous en retourner à Paris ; Mr Cidaris vous en a fait une néceſſité : vous

vouliez l'emmener avec vous ; il vous a dit qu'il étoit obligé de se rendre à Versailles : cependant il est ici ; vous vous y trouvez : & c'est une partie concertée entre vous ?

Mad. CIDARIS.

Ouï, Marton ; c'est un rendez-vous que nous nous somme donné.

MARTON.

Oh, pour le coup, Madame, expliquez-vous.

Mad. CIDARIS.

Quoi ! tu n'as pas eu l'esprit de connoître que cette indisposition n'étoit qu'une feinte ?

MARTON

Oh pour cela, je l'ai compris d'abord ; & j'ay cru même, connoissant les manières doubles & dissimulées des femmes, & l'esprit contrariant des maris, que vous ne pressiez le vôtre de vous accompagner, que pour vous en défaire plutôt. Pour le reste, je vous avoue qu'il me passe.

Mad. CIDARIS.

Aprends donc, mon enfant, que je me fis faire cet habit pour le dernier Bal qu'il y eut

ici : que j'eus le plaisir de n'y être reconnue de personne, & celui d'y trouver un galant en la personne d'un mari.

LUCINDE.

Quoi, ma chere ! Mr Cidaris t'en vint conter ?

Mad. CIDARIS.

Ouï, le traître vint me faire mille protestations d'amour. Mais croyant me tromper, il se trahit lui-même, & passa toute la nuit à me convaincre de sa perfidie.

MARTON.

Et vous vous séparâtes, sans lui faire aucune infidélité ?

Mad. CIDARIS.

Oh ! ce ne fut pas sans peine. Il vouloit à toute force m'emmener avec lui ; & je ne pus m'en défaire qu'en lui promettant de me rendre à la premiere assemblée qu'il y auroit ici. Mais je l'aperçois qui vient ici : *à Lucinde.* Laisse-nous ensemble.

SCENE VI.

Mr CIDARIS, Mad. CIDARIS & MARTON *masquées*.

Mr CIDARIS.

J'Ai beau chercher ma sœur, je ne la sçaurois trouver ; & je crains bien que ce pendart de Frontin... Mais n'est-ce pas-là mon inconnue ? Ah, Madame, que j'avois d'impatience de vous revoir ! & que ma joie seroit parfaite, si ce masque...

Mad. CIDARIS.

Ah, Monsieur ! je crains trop de me montrer telle que je suis. C'est à votre erreur que je dois ma conquête ; c'est à mon masque que je dois vôtre cœur : permettez.....

Mr CIDARIS.

Non, Madame, je ne puis plus vivre sans vous voir.

Mad. CIDARIS.

Non, vous ne sçauriez me voir sans cesser

de m'aimer. Je vous connois mieux que vous ne penſez.

Mr CIDARIS.

Ah ! je vous jure ..

Mad. CIDARIS.

Ne faites point de ſermens : ce ſont de foibles liens pour les amans d'aujourd'hui ; & vous m'en feriez mille, que je n'en deviendrois pas plus crédule.

MARTON.

Oh, nous ne ſommes point ſi ſottes ! Madame y a déja été attrapée.

Mr CIDARIS.

Mais tenez-moi du moins quelque compte du temps que j'ai paſſé ſans vous voir : ſi vous ſçaviez tout ce que j'en ai ſouffert, tout ce que j'en ai fait reſſentir à ma femme ?

Mad. CIDARIS.

Oh ! je vous en dois beaucoup, j'en tombe d'accord : mais, pour être encore mieux perſuadée de votre fidélité, je voudrois bien ſçavoir quels ſeroient vos ſentiments, ſi Madame Cidaris alloit de ſon côté..

Mr CIDARIS.

Ah, Madame, qu'elle fasse tout ce qu'elle voudra ! Rien ne peut plus me toucher de ma femme ; & je vous réponds que sa conduite ne m'intéresse plus du tout.

MARTON *bas à Mad. Cidaris.*

Prenez témoins de cela, Madame ; cela peut servir dans l'occasion.

Mad. CIDARIS.

Mais si ses charmes n'ont pû vous retenir, que dois-je espérer de mes foibles appas ?

Mr CIDARIS.

Oh ! il y a bien de la comparaison ! Ma femme a-t-elle cette taille, ce port ?

Mad. CIDARIS.

Oh pour cela, je n'ai rien qu'elle n'ait avec autant d'avantage.

Mr CIDARIS.

Et moi, je ne lui trouve rien d'approchant ; & toute sa personne me déplaît.

Mad. CIDARIS.

Ainsi, Monsieur, si j'avois le malheur de lui ressembler ?

MARTON.

Bon, Madame, voilà une belle difficulté ! Monſieur aimeroit en vous tout ce qui lui déplaît en elle.

Mr CIDARIS *en lui prenant la main.*

Aſſurément, Madame.

Mad. CIDARIS.

Ah, modérez vos tranſports. Si mon mari nous ſurprenoit...

Mr CIDARIS.

Quoi, Madame ! vous êtes mariée

Mad. CIDARIS.

Ouï, Monſieur ; & c'eſt pour me venger d'un traître, d'un perfide, que je veux vous ouvrir mon cœur : il eſt ici avec une perſonne qui n'a aucun avantage ſur moi, & pour laquelle il me mépriſe ; mais puiſqu'il m'outrage, je veux m'en venger.

MARTON.

Oh pour cela, il n'y a point de plus douce vengeance que celle qu'on prend d'un mari ; & je ne mourrai point contente, que je ne me ſois vengée de deux ou trois.

Mad. CIDARIS.

Ouï, traître, j'aurai le plaisir de te confondre, & de te faire voir ta femme, où tu ne crois trouver que ta maîtresse. Mais j'oublie que je suis avec vous... je confonds l'amant & le mari... pardonnez ce transport.

Mr CIDARIS.

Ah, Madame! vous me percez l'ame. Est-il possible qu'il y ait un homme assez brutal pour vous offenser?

MARTON.

Oh, vous en jugerez vous-même.

Mr CIDARIS.

Ah vengez-vous, Madame, vengez-vous; & me rendez le plus heureux des hommes.

Mad. CIDARIS.

Eh comment me venger, & vous rendre heureux?

Mr CIDARIS.

En répondant à ma passion, Madame; en vous abandonnant à ma tendresse.

Mad. CIDARIS.

Non, ce seroit vous tromper, & me trahir

moi-même ; car enfin, quelque outrage qu'un mari nous fasse...

Mr CIDARIS.

Quoi ! vous voudriez encore ménager un homme qui vous méprise ?

Mad. CIDARIS.

Eh, croyez-vous que ses mépris me mettent en droit de lui être infidéle ?

Mr CIDARIS.

Oh, assurément, Madame.

Mad. CIDARIS.

Ah, gardez-vous de me le persuader : vous y êtes plus intéressé que personne ; & vous me parleriez contre vous-même.

Mr CIDARIS.

Non, non, Madame ; vous méritiez d'être adorée éternellement ; & vous m'aviez même fait espérer...

Mad. CIDARIS.

Oui, je vous avois promis de vous rendre heureux ; & je sens bien que ce que je dois à mon mari ne m'empêchera pas de vous accorder tout ce que vous voudrez exiger de moi.

Mr CIDARIS.

Ah, Madame! vous me tranſportez!

Mad. CIDARIS.

Mais il faut m'accorder une grace auparavant, pour m'aſſurer de votre cœur.

Mr CIDARIS.

Eh, quelle eſt-elle, Madame? parlez.

Mad. CIDARIS.

Je m'intéreſſe au bonheur d'un amant dont vous pouvez combler les vœux : Eraſte aime votre ſœur; vous la lui aviez promiſe : pourquoi lui manquez-vous de parole?

Mr CIDARIS.

Je vous avouerai, Madame, que c'étoit pour la donner à Mr Vulpin, & pour avoir le plaiſir de faire enrager ma femme : mais puiſque vous vous intéreſſez pour Eraſte, je vous promets...

Mad. CIDARIS.

Oh, ce n'eſt point aſſez de me promettre; il faut le rendre heureux dès aujourd'hui, & rompre le mariage de Mr Vulpin en ma préſence.

Mr CIDARIS.

Hé bien, Madame, allons le trouver : j'y consens.

MARTON.

Et moi, j'aperçois Frontin : il faut que je le sonde sous ses habits, & que je voie s'il ne seroit point aussi d'humeur à me faire quelque gasconnade conjugale.

SCENE VII.

FRONTIN & MARTON *masquée.*

FRONTIN.

PEndant que nos amants sont ensemble, cherchons aussi quelque tête à tête. Mais quoi ! une femme seule au Bal ! Voyons un peu ce que ce pourroit être.

MARTON *à part.*

Il me lorgne : le pendart s'aviseroit-il de m'en conter ?

FRONTIN *à part.*

Elle m'œuillade ! parbleu, faisons le petit maître,

maître, & brusquons l'avanture. Mais non, ce pourroit être quelque masque de qualité: laissons-lui faire les avances.

MARTON *en le saluant d'un air gracieux.*

C'est Monsieur de Lolive, si je ne me trompe?

FRONTIN *à part.*

Foin! me voila dégradé. *à Marton.* Fort à votre service, Madame: il ne tient qu'à vous que je ne vous rende mes respects en face.

MARTON.

J'ai eu plus d'une fois le plaisir de vous voir avec Mr Vulpin; & ce n'est pas aussi la premiére fois que je vous ai souhaité sa fortune.

FRONTIN.

Ah, Madame! c'en est une au dessus de la sienne, que vous vous soyez donné la peine de souhaiter quelque chose pour moi!

MARTON.

Monsieur de Lolive est toujours ingénieux: tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait est plein

de graces ; & je me ſouviens que vous me verſâtes un jour à boire d'un air à me faire penſer à toute autre choſe.

FRONTIN.

Vous vous moquez, Madame. *à part.* Qui diable feroit cette connoiſſeuſe là ?

MARTON.

Vous cherchez à me déchiffrer, Madame de Lolive ?

FRONTIN.

Franchement, Madame, j'ai quelque peine : vous avez l'air un peu équivoque ; mais n'importe, je vous attraperai. Ouï... non... ſi fait... ah, je vous tiens. Vous êtes cette jeune veuve qu'on ne connoît preſque encore que ſous ſon nom de fille. Là, c'eſt vous qui, n'en déplaiſe à votre aînée, avez porté le talent de jolie femme à ſa perfection : & je ne vous connoiſſois point encore, que je m'aviſai de vous aimer, à ne vous voir que ſur un écran.

MARTON.

Vous vous trompez, Monſieur de Lolive :

loin d'être votre jeune veuve, je ne ſuis pas même encore ſortie de fille.

FRONTIN.

Il faut donc que vous ſoyez quelqu'une de ces galantes de diſtinction, à qui l'on a ordonné l'air de la campagne, & qui ne faiſant plus à Paris qu'un ſéjour clandeſtin, n'oſent plus ſe montrer que ſous le maſque.

MARTON.

Encore moins, je vous aſſure. *à part.* Hom! que je te frotterois de bon cœur!

FRONTIN.

Oh pour le coup, Madame, j'y ſuis; & voilà un poing fermé qui vous décèle. Vous êtes cette fille d'épée, ou, ſi vous l'aimez mieux, ce petit maître à phalbala: car on ne ſçait pas bien encore dans le monde à quoi s'en tenir ſur votre chapitre; & je ne jurerois pas qu'il n'y eût de la tricherie, non. Je vous ai vû ſoupirer aux pieds d'une belle, auſſi déterminément que ſi vous étiez ſûre de votre fait.

MARTON.

Monſieur Frontin eſt toujours en défaut.

FRONTIN.

Comment, Monſieur Frontin ! Oh, tout beau, Madame : vous me connoiſſez un peu plus qu'il ne faut. Je ne ſuis Frontin qu'*incognitò* ; & je ſerois perdu ſi l'on me découvroit ici pour tout autre que pour Lolive.

MARTON.

Allez, allez, je ſçais vos intérêts : vous ſervez Eraſte ; & vous trompez ici Monſieur Vulpin, pour lui enlever Hortence en faveur de ſon rival : mais je crains bien que vous ne faſſiez tout ce manége, pour vous aſſurer vous-même une certaine Marton...

FRONTIN *à part.*

De la jalouſie ! Bon, mes affaires avancent.

MARTON.

Franchement, Monſieur de Lolive, cette Marton là me tient au cœur.

FRONTIN.

Eh, Madame ! vaut-elle ſeulement la peine qu'on y ſonge ? Il eſt bien vrai qu'il s'eſt agi de quelque choſe entre nous ; mais cela n'étoit encore qu'ébauché ; & ce n'eſt point une femme à finir que cette créature-là.

MARTON.

Si l'on étoit bien ſûre de vos ſentimens à ſon égard...

FRONTIN.

Eh, bon, bon, Madame ! eſt-ce pour des Martons que les ſentimens ſont faits ? Il y a de certaines femmes qui ne doivent coûter tout au plus que du verbiage : encore y perdroit-on.

MARTON.

Eh, qui me répondra, Monſieur de Lolive, que vous me deſtiniez une autre monnoie ?

FRONTIN.

Les effets, Madame, les effets. Tenez, j'avois conclu dans ma tête le mariage d'Hortence & d'Eraſte : je commence par le caſſer tout net, s'il vous donne le moindre ſoupçon.

MARTON.

Non pas, s'il vous plaît, Monsieur de Lolive : tout au contraire, je vous ordonne de confirmer ce mariage, puisque vous le tenez pour fait ; & c'est même à ce prix que je prétends me mettre.

FRONTIN.

Ah ! vous me comblez de joie, ma Princesse ! De grace, laissez-moi vous en marquer ma reconnoissance, & jurer à vos genoux, de ne songer de ma vie à cette enragée de Marton.



SCENE VIII.

FRONTIN, MARTON, LUCAS.

LUCAS *trouvant Frontin au pieds de Marton.*

HE' tatigué, Monſieur de Lolive ! quelle poſture eſt ce là ? Tandis qu'on vous attend, vous vous amuſez-là à faire l'eſpalier auprès de Madame ! Eſt-ce qu'ous n'avez pas envie que je commencions la nôce ?

FRONTIN.

Non, mon enfant : voici une Dame de qualité, qui a intérêt de la rompre, & qui m'aſſure ma fortune, ſi j'en viens à bout. Il ne tient qu'à toi d'en être de moitié.

LUCAS.

De moitié ! hé, mais, morgué, comment entendez-vous ça ? Eſt-ce qu'alle ſeroit d'himeur à nous épouſer tous deux ?

FRONTIN.

Oh pour cela, non, c'eſt un fait à part :

mais il y va de ton intérêt de nous aider à rompre le mariage de Mr Vulpin.

LUCAS.

Eh parſangué, je ne demande pas mieux. Que faut-il faire pour ça ?

FRONTIN.

Donner avis de ce qui ſe paſſe, à Madame Lucinde, & à Madame Menine, & les engager à nous venir ſeconder.

LUCAS.

Hé morgué, que ne m'avez-vous dit ça plutôt : alles étiont ici tout à l'heure.

FRONTIN.

Il faut auſſi lui rendre ſuſpecte celle qu'il veut épouſer, & l'avertir d'un rendez-vous qu'elle a ici avec ſon amant. Mais courons l'en informer nous-même, & tâchons de les lui faire ſurprendre enſemble : c'eſt le meilleur moyen de l'en détacher.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr VULPIN, LUCAS.

LUCAS.

OUI, morgué, je vous dis qu'alle eſt dans le petit bois avec un Cavalier, & qu'il ne tient qu'à vous de les y aller ſurprendre. Eh, tenez, morgué, ne les voilà-t-il pas qui en revenont?

Mr VULPIN.

Juſtement; mais ne les effarouchons point. Paſſons derriere cette palliſſade.



SCENE II.

Mr. VULPIN, LUCAS, HORTENCE, ERASTE.

HORTENCE.

NOn, Eraſte, rien ne ſçauroit me faire changer ; & je vous promets de n'être jamais qu'à vous.

LUCAS *à part.*

Hé bien, morgué, l'entendez-vous ?

HORTENCE.

Mais ſéparons-nous ; je tremble qu'on ne nous ſurprenne enſemble.

ERASTE *en lui baiſant la main.*

Ah, ſouffrez du moins que je prenne à vos pieds ce gage de mon bonheur...

HORTENCE.

Hé bien, Eraſte, êtes-vous content ?

LUCAS *courant ſe mettre entr'eux.*

Hé, oui ; mais morgué, je ne le ſommes pas, nous.

HORTENCE. *à Monsieur Vulpin.*

Quoi, vous étiez là ?

LUCAS.

Oh, parsanguenne, ouï : je vous écoutions.

HORTENCE.

Hé bien, tant-pis pour vous. Vous connoissez mes sentimens : je ne vous aime point ; vous l'avez entendu : c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus.

SCENE III.

Mr VULPIN, LUCAS.

Mr VULPIN.

OUais ! voici bien de la franchise, pour une fille !

LUCAS.

Elle n'en fait, morgué, pas de façons ; comme vous voyez.

Mr VULPIN.

Et elle en feroit encore moins, si elle étoit ma femme. Mais cours un peu voir ce qu'ils

deviennent ; & me laiſſe ici rêver à ce que j'ai à faire.

SCENE IV.

Mr VULPIN *d'un côté*, & LUCINDE *en femme de l'autre.*

LUCINDE.

VOici juſtement l'heure de notre rendez vous ; & je ſuis ſurpriſe de n'y point trouver le Chevalier : mais j'aperçois Mr Vulpin ; il faut que je m'en venge ſur lui.

Mr VULPIN.

J'entends, ce ſemble, quelqu'un. Ah, c'eſt Lucinde : ſauvons-nous.

LUCINDE.

Le traître m'échape ; & je n'oſe le ſuivre, de peur de manquer le Chevalier. Ah ! que je l'aurois roſſé de bon cœur. Mais j'entends marcher dans cette allée : voyons ſi ce ne ſeroit point le Chevalier.

SCENE V.

MENINE *en femme.*

C'Eſt ici que le Marquis doit ſe rendre ; & j'y ſuis néanmoins la première. Mais cela eſt dans l'ordre ; & puiſque nous mettons les hommes ſur ce pied-là, nous ne devons pas nous en plaindre. Il devroit cependant avoir un peu plus d'empreſſement pour une première entrevue ; & la nouveauté de l'avanture le devroit piquer d'impatience. Mais que vient chercher ici cette Dame ?

SCENE VI.

LUCINDE & MENINE *en femmes.*

LUCINDE.

OH pour cela, il faut avouer que les hommes ſe relâchent terriblement de ce qu'ils nous doivent. Mais à qui en veut cette Dame ?

MENINE.

Comment ! je crois que c'eſt le Marquis.

LUCINDE.

Eh ! je penſe que c'eſt le Chevalier.

MENINE.

Non, je ne me trompe point.

LUCINDE.

Ouï, c'eſt lui-même.

MENINE.

Eh, mon cher Marquis, dans quel équipage êtes-vous-là ? & qui vous a fait prendre ces habits ?

LUCINDE.

Un ſujet aſſez naturel. Mais vous, Chevalier, pourquoi ce déguiſement ?

MENINE.

Oh, ce n'en eſt point un, je vous jure.

LUCINDE.

Comment donc ?

MENINE.

Ce ſont les habits de mon ſexe ; & c'étoit pour moi que je voulois m'aſſurer de vos ſentimens.

LUCINDE.

Quoi ! c'étoit de vous que vous me parliez?

MENINE.

Ouï, de moi-même. Mais vous ſçavez ce que vous m'avez promis ; & je crois pouvoir compter ſur votre cœur.

LUCINDE.

Oh, quelque choſe qui arrive, ce ne ſera pas par-là que vous vous plaindrez de moi.

MENINE.

Mon bonheur ſera donc parfait.

LUCINDE.

Il y aura pourtant quelque choſe à dire.

MENINE.

Comment ! eſt ce que vous ne voudriez plus nous unir ?

LUCINDE.

Non, je ne ſuis point votre fait.

MENINE.

Pourquoi donc ? Nos états ſeroient-ils ſi différens. . .

LUCINDE.

Eh, mon Dieu, ils ne ſont que trop ſemblables : car enfin. . . je ſuis. . .

MENINE.

Hé bien ?

LUCINDE.

Je ne ſuis point ce que vous penſez.

MENINE.

Comment ! ſeriez-vous marié ?

LUCINDE.

Oh, non : au contraire...

MENINE.

Oh, expliquez-vous donc.

LUCINDE.

Hé bien, je ſuis fille, puiſqu'il faut vous le dire.

MENINE.

Vous êtes fille ?

LUCINDE.

Eh ouï, vraiment. Vous l'êtes bien, vous : il me ſemble que je puis bien l'être auſſi.

MENINE.

Oh, ce n'eſt pas moi qui vous empêcherai. Cependant ſi les effets euſſent répondu aux apparences ?...

LUCINDE.

En ce cas nous euſſions peut-être été auſſi folle l'une que l'autre. Mais c'eſt à ce maraut de Lucas que nous devons nous en prendre.

MENINE.

En effet, c'eſt lui qui nous a trompées. Voyez un peu à quoi il nous expoſoit.

LUCINDE.

Mais n'en auroit-il point eu les mêmes raiſons ? & ne ſerions-nous point ici toutes deux ſur le compte de Monſieur Vulpin ?

MENINE.

Juſtement ; c'eſt pour cela qu'il vouloit nous en écarter : mais le voici qui vient à nous.

SCENE VII.

MENINE, LUCINDE, LUCAS.

LUCAS *accourant à Lucinde.*

HE', parſangué, Madame, il y a deux heures que je vous charche. Qu'a vous donc fait de Monſieur le Chevalier ?

MENINE *en ſe retournant de ſon côté.*

Ce qu'elle en a fait, traître ?

LUCAS *à Menine.*

Hé quoi ! vous velà aussi redevenue fille ?

MENINE.

Ouï, mais nous vous apprendrons à vous jouer de nous.

LUCAS.

Oh pour ça, morgué, ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre.

LUCINDE.

Ce n'est pas à vous, Monsieur le maraut ?

LUCAS.

Eh parsangué, non. Vous vouliez toutes deux être hommes : vous m'aviez défendu de vous faire connoître. Est-ce ma faute, si vos desseins n'avont pas réussi ?

MENINE.

Mais tu croyois par-là favoriser ceux de Monsieur Vulpin ?

LUCAS.

Hé, morgué, tout au contraire. Je sommes ici quatre ou cinq qui ne songeons qu'à les faire avorter : demandez plutôt à Monsieur de Lolive.

SCENE VIII.

LUCINDE, MENINE, LUCAS, FRONTIN.

FRONTIN.

OH, pour cela, Meſdames, c'eſt la vérité : il ne tiendra qu'à vous de l'épouſer. C'eſt Eraſte qui épouſe la ſœur de Monſieur Cidaris.

LUCAS.

Quoi ! morgué, celui avec qui alle avoit ce rendez-vous ?

FRONTIN.

Oui, mon enfant ; & c'étoit pour la lui ménager que je m'étois introduit chez Monſieur Vulpin. Mais le voici lui-même avec toute la compagnie.

SCENE IX.

M. CIDARIS, Mad. CIDARIS, ERASTE, HORTENCE, FRONTIN, MARTON. Mr VULPIN, LUCINDE, MENINE, LUCAS, LE TABELLION.

Mr CIDARIS.

OUï, ouï, Monſieur Vulpin, je ſçai que vous l'avez ſurpris avec ma ſœur, & qu'ils s'étoient ici donné rendez vous : mais je vous apprends que c'étoit à lui que je la deſtinois, & que c'eſt-là ce pendart de Frontin qui s'entendoit avec Marton.

Mr VULPIN.

Quoi, Lolive !

FRONTIN.

Ouï, Monſieur, pour vous rendre ſervice ; & voici Madame Lucinde, & Madame Menine qui étoient ici pour le même deſſein.

Mr VULPIN.

Ah, je ſuis trahi !

LUCAS *à Mr Vulpin.*

Je vous difois, morgué, bian qu'alles viendront mettre empêchement à votre mariage.

Mr CIDARIS.

Quoi, Monfieur Vulpin, vous aviez des engagemens, & vous vouliez époufer ma fœur ?

LUCINDE *à Mr Vulpin.*

C'étoit donc pour me jouer, fcélérat, que tu me promettois de n'aimer jamais que moi ?

Mr VULPIN.

Eh, non, Madame, je vous aime uniquement.

MENINE.

Et moi, traître ?

Mr VULPIN.

Et vous auffi.

FRONTIN.

Oui, Madame, il vous aime toutes deux uniquement, & vous époufera même uniquement toutes deux, fi vous voulez.

MENINE.

Oh pour cela, non, je l'en difpenfe ; & je l'abandonne à fa perfidie.

SCENE DERNIERE.

Mr CIDARIS, Mad. CIDARIS, ERASTE, HORTENCE, FRONTIN, MARTON, VULPIN, LUCINDE, LUCAS & LE TABELLION.

LUCINDE.

ET moi, je n'en ferai point la dupe, & je prétends qu'il me change en contract la promesse qu'il m'a signée.

FRONTIN.

En contract de mariage, ou en contract de constitution? Allons, allons, Monsieur le Tabellion, c'est de la pratique pour vous.

Mad. CIDARIS.

Oui, mais qu'il commence toujours par nous donner le nôtre à signer.

Mr CIDARIS *signant le contract entre les mains du Tabellion.*

Ah, Madame, je vous obéis aveuglement... Hé bien, me refuserez-vous encore

le plaisir de vous voir?

FRONTIN *prenant la plume des mains de Mr Cidaris, & la présentant à Marton.*

Et vous, Madame, êtes-vous toujours dans la disposition de faire mon bonheur?

Mad. CIDARIS *à son mari.*

Non, je ne puis plus m'en défendre; mais je crains bien que votre femme ne vous fasse changer de sentimens.

MARTON *à Frontin.*

Oui, je suis toujours la même; mais je crains fort que Marton ne vous rende infidéle.

Mr CIDARIS *à sa femme.*

Ah! que vous êtes injuste, Madame! Plût au Ciel que vous m'aimassiez autant que je la hais!

FRONTIN *à Marton.*

Eh, ne craignez rien, Madame: je la hais autant que je vous aime.

Mad. CIDARIS *en levant son masque.*

Autant que je la hais! perfide!

MARTON *en se démasquant.*

Autant que je vous aime! traître!

Mr CIDARIS.

Ah, ce n'eſt que ma femme!

FRONTIN.

Ah, ce n'eſt que Marton!

Mad. CIDARIS.

Non, traître, ce n'eſt que ta femme.

MARTON.

Non, coquin, ce n'eſt que Marton.

Mr VULPIN.

Quoi, Mr Cidaris! c'eſt avec votre femme que vous aviez ce rendez-vous?

LUCAS.

Quoi, morgué, Mr de Lolive! c'eſt-là ſte femme de qualité qui devoit vous faire votre forteune?

Mr CIDARIS *à ſa femme.*

Oh pour le coup Madame, j'ai tort, je l'avoue; mais il y avoit de l'étoile dans tout ceci.

FRONTIN *ſe jettant aux genoux de Marton.*

Oh aſſurément; mais il n'importe, va je t'en demande pardon.

MARTON.

MARTON.

Il n'y a pardon qui tienne ; il faut que je te frotte comme tous les diables.

FRONTIN.

Eh, dou... dou... doucement.

MARTON *en le prenant à la gorge.*

Ah, je suis donc une enragée, Monsieur le maraut ?

FRONTIN.

Eh, non, non ; mais je ne le suis pas non plus, moi : vous m'étouffez.

MARTON.

Je ne suis donc point une femme à finir ?

FRONTIN.

Et si fait, si fait ; je vous finirai, je vous finirai.

MARTON.

Touche donc là, sinon je recommence.

FRONTIN.

Ah, tout coup vaille, j'aime autant être marié qu'étranglé.

Mr VULPIN.

Allons, ne songeons donc plus qu'à nous réjouir.

LUCAS.

Voici tout à propos les Masques & les Menêtriers qui venont sous le barciau. Allons, morgué, de la joie !

PLUSIEURS BANDES DE MASQUES viennent se mêler à la compagnie, & forment avec elle un divertissement coupé de danses & de chansons.

FRONTIN chante après leur marche.

Venez fillettes du Village,
Venez sous ce charmant feuillage,
Y faire un époux d'un amant :
Qu'au plaisir vos cœurs s'abandonnent ;
Dansez, dansez : que le Bal est charmant,
Quand l'hymen & l'amour le donnent !

Le Chœur reprend.

Dansons, dansons : que le Bal est charmant,
Quand l'hymen & l'amour le donnent !

LUCINDE fur le même air, à Mr Vulpin.

Cessez, cessez d'être volage.
Une epouse est d'un doux usage.
Unissons nous en ce moment :
Qu'au plaisir nos cœurs s'abandonnent ;
Dansons, dansons : que le Bal est charmant,
Quand l'hymen & l'amour le donnent !

Le Chœur répete.

Dansons, dansons : que le Bal est charmant,
Quand l'hymen & l'amour le donnent !

Mr VULPIN répond.

Unissons nous, j'en suis content ;
Mais qu'aucun nœud ne nous engage.
Il me faut pour être constant,
La liberté d'être volage.
Fuyons l'embarras & les soins.
L'hymen est un triste esclavage :
Peut-être en nous épousant moins,
Nous nous aimerons d'avantage.

On voit enſuite une entrée d'Arlequines & de Scaramouches, après laquelle une Arlequine & un Scaramouche chantent les paroles ſuivantes.

Si toutes les femmes galantes
Faiſoient mettre ſur leurs habits,
Autant de couleurs différentes,
Qu'elles ont eu de favoris;
Ah! que de figures plaiſantes!
Que d'Arlequines à Paris!

Si l'on obligeoit les coquettes
De porter pour leurs favoris,
Des robes de veuves complettes,
Comme elles ſont pour leur maris:
Ah! que l'on veroit de fillettes,
En Scaramouches à Paris!

On voit enſuite une Scaramouchette & un Arlequin danſer en écho une forlane; après laquelle Lucinde & Ménine chantent les paroles ſuivantes.

Epoux qui ſentez d'autres flammes;
Que celle qui doit vous brûler,

Vous ne devez jamais aller ,
Où vous pouvez trouver vos femmes.

Et vous , belles , dont le cœur tendre
Vole au devant des favoris ,
Gardez-vous d'aller les attendre ,
Où peuvent être vos maris.

Une Dame Gigogne danse ensuite une entrée , après laquelle on chante les couplets suivants.

Masques , qui pour nous abuser ,
Prenez tronc , calotte , & jaquettes ,
Souvent , croyant vous déguiser ,
Vous vous montrez ce que vous étes.

Coquettes en chauves-souris ,
Qui cherchez nocturne avanture ,
Que vous êtes pour les maris ,
Des oiseaux de mauvais augure !

Afin d'empêcher pour toujours ,
Que la médisance ne grogne ,
Ramenez , filles , de nos jours ,
La mode de Dame Gigogne.

Et vous, pour nous tirer d'erreur,
Apprenez nous Scaramouchettes,
Qui des mines fut l'inventeur,
De Scaramouche ou des Coquettes.

Tous les Masques dansent ensuite le branle, sur lequel on chante les couplets suivants.

On ne se masque ici qu'au bal;
Mais à Paris, tout temps est carnaval.
Pour fixer un époux fantasque,
Femmes, ne quittez point le masque.
On ne se masque ici qu'au bal;
Mais à Paris tout temps est carnaval.

Tous les matins une coquette
Y prend le masque à sa toilette.
On ne se masque ici qu'au bal;
Mais à Paris tout temps est carnaval.

Entre époux souvent les caresses
Ne sont que de feintes tendresses.
On ne se masque ici qu'au bal;
Mais à Paris tout temps est carnaval.

Telle de pleurs fait étalage,
Qui rit sous crêpe du veuvage.
On ne se masque ici qu'au bal;
Mais à Paris tout temps est carnaval.

Que les sermens trompent de belles!
C'est le masque des infidéles.
On ne se masque ici qu'au bal;
Mais à Paris tout temps est carnaval.

Telle a déja bonne famille,
Qui va toujours masquée en fille.
On ne se masque ici qu'au bal;
Mais à Paris tout temps est carnaval.

Enfin de Paris c'est l'usage:
On n'ose y porter son visage.
On ne se masque ici qu'au bal;
Mais à Paris tout temps est carnaval.

F I N.

LE PORT DE MER,

COMEDIE.

EN PROSE ET EN UN ACTE; ſuivie d'un Divertiſſement. Repréſentée pour la premiére fois, le Jeudi 29 May 1704.



ACTEURS.

M. SABATIN, Marchand Juif.
BENJAMINE, Fille de M. Sabatin.
MARINE, Suivante de Benjamine.
M. DOUTREMER, Armateur.
LE'ANDRE, Neveu de M. Doutremer.
LA SALINE, Valet de Léandre.
HALI, Galérien Turc.
BRIGANTIN, Galerien François.
Quatre Matelots.
Deux Cantarines.
Deux Barcarolles.
Deux Auſtraliennes.
Un Singe.

La Scene eſt à Livourne.



LE PORT DE MER,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA SALINE, MARINE.

MARINE.



E l'amour tant qu'il vous plaira M. de la Saline ; mais point de badinage.

LA SALINE.

Ta main, du moins.

MARINE.

Pas ſeulement le bout du doigt. Que ne te dépêches tu d'aſſurer le bonheur de ma Maîtreſſe ? Le mariage nous mettroit d'accord : je te l'ai promis.

LA SALINE.

De quoi peux-tu donc te plaindre, Marine ? Il me ſemble que juſqu'ici nous y avons été aſſez bon train. A peine arrivons-nous à Livourne, moi & mon Maître, que nous devenons amoureux de toi & de ta Maîtreſſe. On nous apprend que M. Sabatin ſon pere la deſtine à un Pirate qui la rendra malheureuſe : auſſi-tôt, par bonté de cœur, nous entreprenons de nous faire aimer pour la dérober à ce brutal-là : ſoins, périls, dépenſes, rien ne nous coûte. Vous nous aimez enfin : il y en auroit qui s'en tiendroient-là ; mais nous ſommes honnêtes gens, nous voulons épouſer.

MARINE.

Que ne ſonges-tu donc à en venir à bout ?

LA SALINE.

Je ne ſonge à autre choſe, depuis trois

ſemaines que je me ſuis fait courtier de M. Sabatin; & je me creuſe nuit & jour la cervelle, pour aſſortir mes fourberies à ſon humeur & à ſes affaires.

MARINE.

Hé bien, qu'as-tu tiré de ta cervelle?

LA SALINE.

Doucement, Marine. M. Sabatin deſtine un Pirate à Benjamine. Il eſt bien-aiſe de lui tenir toute prête une petite banqueroute pour ſa dot. Nous attendons des Eſclaves de Smirne.

MARINE.

A quoi bon tout ce détail?

LA SALINE.

Je veux dégoûter le Pirate du mariage que nous craignons. Je prétends profiter de la banqueroute, pour retirer de notre Juif les pierreries que nous lui avons engagées. A l'égard des Eſclaves, je compte...

MARINE.

Je veux, je prétends, je compte! voilà de beaux projets; mais l'exécution...

LA SALINE.

Tu es pour l'exécution, toi ! j'y viens. Je me ſuis déja aſſuré d'un bon nombre de perſonnes pour certain ſtratagême que je médite : le magaſin du Juif ſuffira de reſte aux déguiſemens néceſſaires ; & il ne me manque plus qu'une bagatelle.

MARINE.

Quoi donc ?

LA SALINE.

De l'argent.

MARINE.

C'eſt une bagatelle eſſentielle vraiment. Mais n'importe ; il ne te doit pas manquer ici : caiſſe, comptoir, écrin, coffre fort, tout eſt ſous ta main : il ne te faut que de l'adreſſe & du courage.

LA SALINE.

Oui-da, oui-da, Marine : mais la Juſtice n'appelle pas cela comme toi.

MARINE.

Va, va, ne crains rien : la Juſtice ne va point en mer.

LA SALINE.

Eh non, par tous les diables, elle n'y va pas, mais elle y envoie.

MARINE.

Vraiment, voilà de belles molleſſes! Oh il faut qu'un amant ait plus de fermeté. Enfin je te laiſſe: fais comme tu l'entendras, mais ſonge à m'obtenir tandis que je t'aime. On n'a pas toujours le vent en pouppe.

LA SALINE.

Peſte ſoit de l'amour! Cette friponne-là me fera faire quelque ſottiſe.

SCENE II.

LA SALINE, BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

AU diable le chien de comite!

LA SALINE.

Mais que vois-je? Voici une rencontre de mauvais augure!

BRIGANTIN.

Ah, ah, j'ai quelque idée d'avoir vû cette tête là ſur un autre corps !

LA SALINE.

Je crois que c'eſt... oui parbleu, c'eſt lui-même.

BRIGANTIN.

Plus je confronte, plus.... hé, c'eſt toi, mon cher la Saline ?

LA SALINE.

Quoi, c'eſt toi, mon cher Brigantin ? Que veux donc dire cet équipage ?

BRIGANTIN.

C'eſt un petit déshabillé de mer, comme tu vois, que je me ſuis fait faire pour mes exercices.

LA SALINE.

Hé, depuis quand donc es-tu dans la Marine ?

BRIGANTIN.

J'y ſuis de la derniére promotion.

LA SALINE.

J'entends, j'entends.

BRIGANTIN.

Et c'eſt le zèle que tu me connois pour le bien public, qui m'a procuré cet emploi-là.

LA SALINE.

Comment ?

BRIGANTIN.

Tu ſçais que j'ai toujours été fort amoureux des Spectacles. Je m'étois dévoué de tout temps à y maintenir la paix & le ſilence ; & pour cela, j'allois réguliérement à la Comédie, où le plus diſcrétement qu'il m'étoit poſſible, je m'emparois des Epées pour prévenir les querelles, & des Tabatiéres pour empêcher les éternumens.

LA SALINE.

Tu rendois là un vrai ſervice au public.

BRIGANTIN.

Je m'en ſerois aſſez bien trouvé, ſans un petit malheur qui m'arriva.

LA SALINE.

Quel malheur ?

BRIGANTIN.

Le jour d'une premiére repréſentation, un maudit animal, un Auteur qui avoit intérêt

que ce jour-là le Spectacle ne fût pas paisible, me fit interrompre dans mon exercice. La Justice prit mon zèle de travers, & avec quelque autre petite chose qu'elle interpréta aussi mal, elle alla jusqu'à me soupçonner de volerie, & me fit expédier un petit ordre pour Marseille. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'il me fallut prendre le Collier de l'Ordre; & venir faire mes Caravannes sur ces Côtes.

Qui l'eût dit qu'un rivage, à mes vœux si funeste,
Dût présenter d'abord Pilade aux yeux d'Oreste?

LA SALINE.

Je vois vraiment que tu t'es fort orné l'esprit.

BRIGANTIN.

O diable! les Spectacles font bien un jeune homme. Mais toi, tu brillois autrefois dans le monde. Cet équipage-là t'efface diablement. Ne me débrouilleras-tu point un peu de tout cela?

LA SALINE.

Bon ! ai-je jamais eu de réserve pour toi ? Et peux-tu douter que je ne sois toujours le même ? L'amitié s'altére-t-elle quand la vertu en est le fondement?

BRIGANTIN.

Vous vous moquez, M. de la Saline.

LA SALINE.

Ah, mon enfant, les honnêtes gens sont maudits de la fortune ! Le zèle du bien public t'a perdu : une tendresse de conscience a ruiné mes affaires.

BRIGANTIN.

Une tendresse de conscience !

LA SALINE.

Oui ; je tenois une Caisse à Paris, dont je faisois valoir l'argent un peu vigoureusement. Cette chienne de conscience se souleva contre moi. Je luttai quelque temps contre elle ; mais enfin elle m'attérra : j'eus horreur de moi-même ; & pour ne point rougir devant mes compatriotes, je m'exilai genéreusement de mon pays. Il est vrai

que j'emportai, ſans y penſer, le fonds de la Caiſſe...

BRIGANTIN.

On ne peut pas ſonger à tout.

LA SALINE.

Mais je ne le portai pas loin. La Mer, l'avare Mer a tout englouti ; & je n'ai ſauvé du naufrage, que mes ſcrupules & mon intégrité.

BRIGANTIN.

C'eſt le principal. Que fais-tu donc à préſent ?

LA SALINE.

Je ſuis réduit à ſervir un jeune homme dont l'amour me taille bien de la beſogne ; & cet équipage n'eſt qu'un déguiſement pour ſervir ſa paſſion.

BRIGANTIN.

A qui en veut donc ton Maître ici ?

LA SALINE.

A la fille d'un certain Juif, chez qui je me ſuis introduit.

BRIGANTIN.

Son nom ?

LA SALINE.

Je n'en ai pû encore retenir que la moitié ; Hazaël-Raxa-Nimbrod-Iſcarioth-Sabatin.

BRIGANTIN.

Quoi ! Benjamine ? la fille de M. Sabatin !

LA SALINE.

C'eſt cela même.

BRIGANTIN.

Diable, la jolie fille, & le vilain pere !

LA SALINE.

Tu le connois ?

BRIGANTIN.

Trait pour trait. Tiens, l'uſure, la dureté, la défiance, la fraude, & le parjure, avec quelques régles d'Arithmétique, n'eſt-ce pas ce qu'on appelle ici M. Sabatin ?

LA SALINE.

Juſtement. Mais en récompenſe, la généroſité, la tendreſſe, la franchiſe, & la conſtance, avec une taille divine, le viſage le plus gracieux, les yeux les plus brillans du monde, & mille autres menus

attraits, c'eſt ce qu'on appelle ici Benjamine.

BRIGANTIN.

La peſte quelle pâte de fille !

LA SALINE.

Cette fille là, comme tu vois, mérite aſſez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un pere comme le ſien, qui, pour comble de dureté, la veut donner pour femme à un brutal d'Armateur encore plus digne de notre indignation. Non, mon cher Brigantin, non, ne ſouffrons point cette injuſte alliance ; & que le ſort ne nous ait pas raſſemblés en vain.

BRIGANTIN.

Tu n'as qu'à dire.

LA SALINE.

Me voilà déja Courtier de M. Sabatin : j'en ménage plus commodément les intérêts de mon Maître ; & pour peu que tu me ſecondes....

BRIGANTIN.

Volontiers : je ſuis tout à toi. Qu'y a-t-il à gagner ?

LA SALINE.

Ta liberté. Pourquoi ſecouer la tête ? Si nous ſervons utilement mon Maître, crois-tu qu'il manque de crédit, ou d'argent pour l'obtenir ?

BRIGANTIN.

Ce n'eſt pas cela.

LA SALINE.

Quoi donc !

BRIGANTIN.

Veux-tu que je te diſe ? j'ai pris mon parti ; je commence à me faire au ſervice ; & d'ailleurs, il y faudroit toujours revenir.

LA SALINE.

Si bien donc que tu aimerois mieux ta liberté en argent ?

BRIGANTIN.

Sur ce pied là, il n'y a point de danger que je n'affronte.

LA SALINE.

Voici mon Maître tout à propos.

BRIGANTIN.

Ciel ! c'eſt Léandre !

SCENE III.

LEANDRE, LA SALINE, BRIGANTIN.

LA SALINE.

MOnſieur, voilà une Virtuoſe que je vous préſente.

LEANDRE.

Eh ! c'eſt ce coquin de valet que j'avois à Paris !

BRIGANTIN.

Fort à votre ſervice, Monſieur.

LEANDRE.

Ah ! Monſieur le fripon, vous me payerez du moins de vos deux oreilles le Diamant que vous me volâtes.

LA SALINE.

Comment Diable ! un Diamant ?

BRIGANTIN.

Ah ! Monſieur, je vous demande pardon. (*Il ſe jette à genoux.*) Vous me voyez au déſeſpoir...

déſeſpoir..... de la ſurpriſe... que le remords... de l'impuiſſance où je ſuis...

LEANDRE *lui ſurprenant la main dans ſa poche.*

Comment, effronté, que cherches-tu là ?

BRIGANTIN.

Un mouchoir, Monſieur, pour eſſuyer mes larmes.

LA SALINE.

L'habitude...

LEANDRE.

Je ne ſçai qui me tient....

LA SALINE.

Tout beau, Monſieur, ce bona Voglie nous eſt plus néceſſaire que vous ne penſez. Je l'avois déja mis dans nos intérêts ; & il va vous reſtituer le tout en belles & bonnes fourberies.

BRIGANTIN, *en ſe relevant.*

Il me faut du retour.

LA SALINE.

Ne te mets pas en peine.

LEANDRE.

Ah ! mon pauvre la Saline, je n'ai ja-

mais eu plus befoin de fecours. Tout femble conjuré contre ma flamme : mon oncle eft ici.

LA SALINE.

M. Salomin ?

LEANDRE.

Oui, M. Salomin : les gens de mon équipage l'ont vû. Comment faire !

LA SALINE.

Lever l'ancre, Monfieur, & prendre le large.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine ?

LA SALINE.

Que voulez-vous, Monfieur ? Soutiendrons nous la préfence de votre oncle ? Il n'y a que fix mois que vous lui enlevâtes fes pierreries : nous avons été obligés de les mettre à la Juifverie. M. Salomin me croira l'auteur du défordre ; vous me l'avez peint brutal. De grace, Monfieur, évitons l'orage, & ne m'allez pas brifer contre ce rocher là.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine ! & tu me crois un cœur à m'y réſoudre ?

LA SALINE.

Mais à quelle diable de manœuvre prétendez-vous encore m'employer ? Vous m'avez déja fait affronter mille écueils depuis que j'ai l'honneur de conduire votre barque ; & votre amour eſt furieuſement orageux.

BRIGANTIN.

Laiſſez-moi faire, Monſieur : je veux vous ſervir, moi, contre vent & marée.

LEANDRE.

Ah, tu me rends la vie, mon cher Brigantin ! Seconde ſon zèle, mon cher la Saline.

LA SALINE.

Il ne riſque rien, lui.

BRIGANTIN.

Tant-pis : c'eſt un agrément de moins.

LA SALINE.

Allons, Monſieur, l'émulation me gagne ; il faut ſe ſacrifier pour vous. J'imagine déja un moyen de vous dérober à la

vûe de votre oncle, & de vous introduire chez le pere de votre Maîtresse.

LEANDRE.

Chez M. Sabatin ?

LA SALINE.

Oui : le bon homme m'a confié ses affaires ; & je prétends ... Mais je l'apperçois : allez tous deux m'attendre à la galere.

BRIGANTIN.

Sans adieu, camarade.

LA SALINE.

Cet honneur là ne m'appartient pas.

BRIGANTIN.

Il t'appartiendra, il t'appartiendra.

SCENE IV.

M. SABATIN, HALI, LA SALINE.

LA SALINE.

HA ! Monsieur, je vous trouve à propos ; je viens de tout préparer pour l'arrivée de nos Esclaves.

M. SABATIN.

C'est bien fait. Mais as-tu songé à notre banqueroute ?

LA SALINE.

Oui vraiment, Monſieur, toutes nos meſures ſont priſes ; j'eſpére la conduire heureuſement à terme, pour peu qu'Hali me ſeconde.

HALI.

Mi volir, Signor, mi volir, ma ſtar una petita difficulta.

M. SABATIN.

Comment, donc quelle difficulté ?

HALI.

Habir qualchi ſcrupuli, e volir ſapir cheſtar gambarutta ?

M. SABATIN.

Ce que c'eſt qu'une banqueroute ? Bon c'eſt la fin du commerce, tu n'y entendrois rien.

HALI.

Oh ! dirmi, ſignor, non povir far niente ; ſe non ſapir.

LA SALINE.

Que veux-tu ? C'eſt une manière honnête de profiter de la confiance des gens, & de partager à l'amiable le bien d'autrui.

HALI.

Star queſto ? E come ſi far gambarutta ?

LA SALINE.

Eh, mais, on commence par établir ſon crédit, & quand on a pû attraper l'argent ou la marchandiſe des gens, on diſparoît à propos; & l'on en eſt quitte pour partager.

HALI.

Per partagir?

M. SABATIN.

Oui, c'eſt la régle.

HALI.

E non ſtar friponaria?

M. SABATIN.

Rien moins.

HALI.

E la Juſticia non impicar?

M. SABATIN.

Au contraire, c'eſt elle-même qui en fait le partage; & il n'y a point de bon pere de famille qui ne doive faire au moins une banqueroute en ſa vie.

LA SALINE.

Et qui n'y ſoit même obligé en conſcience.

HALI.

In confcienza ? Oh non habir piu di fcrupuli, e ftar prefto à la gambarutta.

M. SABATIN.

Va t'en donc m'attendre au magafin, & m'envoie ici Benjamine.

LA SALINE.

La voici tout à propos avec Marine.

M. SABATIN.

Pour toi, va-t'en fur le Port au-devant de M. Doutremer.

SCENE V.

M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. SABATIN.

ET vous, ma fille, préparez-vous à le recevoir comme il faut.

MARINE.

Quoi ! Monfieur, vous fongeriez encore, à nous donner ce Corfaire là.

M. SABATIN.

Aſſurément : c'eſt un brave Pirate, d'un abord un peu bruſque, à la vérité ; mais qui a de grandes intelligences dans ſon art, & qui ſçait ſa mer par cœur.

MARINE.

Mais au moins devriez-vous conſulter l'inclination de votre fille.

M. SABATIN.

Inclination ou non, Marine, M. Doutremer a ma parole, & je la lui tiendrai.

MARINE.

Ma foi, je ne lui conſeillerois pas de s'embarquer à l'étourdie : le mariage eſt une mer bien dangereuſe quand on y a l'amour contraire.

BENJAMINE.

Non, non, Marine, mon pere ne me ſacrifiera point à des vûes d'intérêts ; & la nature.....

M. SABATIN.

La nature eſt une bête, ma fille, quand elle s'oppoſe à des établiſſemens ſolides.

MARINE.

MARINE.

Oui vraiment, voilà un établissement bien solide qu'un époux flottant !

SCENE VI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. DOUTREMER, *fumant.*

SErviteur beau-pere, me voici arrivé. Epousons au plus vîte : le Port m'ennuie déja.

M. SABATIN.

Allons, ma fille, saluez M. Doutremer.

M. DOUTREMER.

Sans façon, M. Sabatin, achevons ma pipe, & nos affaires : à quand la nôce ?

M. SABATIN.

A demain, si vous voulez.

BENJAMINE.

A demain, mon pere !

M. DOUTREMER.

Elle a raiſon, pourquoi pas aujourd'hui ?

BENJAMINE.

Ah ! de grace, mon pere, ne précipitez pas tant les choſes ; accordez-moi quelque temps pour calmer mes répugnances ; & s'il faut que je me ſacrifie à vos ordres, laiſſez-moi du moins préparer mon cœur à cet effort.

M. DOUTREMER.

Bon, bon, Mademoiſelle, les vents entendent bien toutes ces raiſons-là. Ils ſoufflent, il faut voguer.

BENJAMINE.

Vous pouvez voguer tout ſeul : pour moi qui ne ſuis point faite à la Mer.....

M. DOUTREMER.

Vous vous y ferez, Mademoiſelle ; & je vous en garantis quitte pour quelques maux de cœur.

BENJAMINE.

Je tâcherai de n'en avoir point à vous reprocher.

M. DOUTREMER.

Oh, parbleu ! nous verrons : votre pere m'a promis ce mariage là, & je prétends qu'il me le tienne.

M. SABATIN.

C'eſt comme ſi les Notaires y avoient paſſé.

MARINE.

Pas tout à fait.

M. DOUTREMER.

Songez donc aux formalités & à la cérémonie. Je n'entends rien à tout cela ; mais je me charge du reſte.

MARINE.

Plaiſante manière de faire l'amour !

M. DOUTREMER.

Je ne m'en pique pas, Marine, ce n'eſt pas mon métier.

MARINE.

Pourquoi vous mêlez-vous donc d'épouſer ?

M. DOUTREMER.

C'eſt autre choſe.

MARINE.

Diſtinction du Corſaire.

M. DOUTREMER.

Ce n'eſt pas que je renonce à aimer ta Maîtreſſe, non; & ſi elle vouloit m'aimer un peu.....

BENJAMINE *le repouſſant.*

Ah, vous m'empeſtez !

M. DOUTREMER.

Quoi, ces délicateſſes ſur un Port ! Quand vous ſeriez en pleine terre.....

MARINE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre.

M. DOUTREMER.

Bagatelle : je veux qu'en moins d'un mois elle ſçache fumer comme un Janiſſaire ; & nous n'aurons pas plutôt fait un petit tour du monde enſemble.... Touchez-là.

MARINE *lui donnant la main.*

Tenez, Monſieur, c'eſt comme ſi c'étoit ma Maîtreſſe. Vous pouvez compter ſur une averſion invincible, & que plutôt que de

vous époufer, nous nous jetterons toutes deux dans la Mer une pierre au col. Vous nous pêcherez, fi vous voulez.

M. SABATIN.

Vous êtes une infolente.....

BENJAMINE.

Oui, mon pere, ce font mes fentimens, & je vous laiffe le maître d'en faire l'épreuve.

MARINE.

Votre fervante.

SCENE VII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN.

M. DOUTREMER.

FRANCHEMENT, M. Sabatin, nous aurons de la peine à revirer cet efprit-là.

M. SABATIN.

Ne vous mettez pas en peine : je fçaurai la réduire. Il ne faut pas s'étonner fi la Mer & vos manières l'ont d'abord un peu effrayée.

M. DOUTREMER.

Ma foi, beau-pere, je ne changerai pourtant ni de manières, ni d'élément ; vous n'avez qu'à voir.

M. SABATIN.

Il faudra bien qu'elle s'y faſſe.

M. DOUTREMER.

Songez donc à l'y diſpoſer. Je m'en vais faire un tour à mon bord, & je reviens ſur le champ.

M. SABATIN.

Allez : vous pouvez compter ſur elle ; & je vous réponds encore de ſa perſonne, au cœur près, qui pourra venir.

M. DOUTREMER.

Parbleu, qu'il vienne ou non, je l'en quitte. Eſt-ce qu'on regarde les filles par-là ?

M. SABATIN.

Vous avez raiſon : le cœur n'eſt qu'un zéro dans un mariage bien ſenſé.

SCENE VIII.

M. SABATIN, MARINE, LA SALINE *en Marchand d'Esclaves, avec* LEANDRE *en More*, BRIGANTIN *en Esclavonne, & d'autres Esclaves.*

MARINE.

MONSIEUR, voilà une manière de Turc, avec des façons d'esclaves, qui vous cherchent.

LA SALINE.

Ah ! Monsieur, Soyez le bien trouvé.

M. SABATIN.

Sans façon, Monsieur, que vous plaît-il ?

LA SALINE.

C'est de la part de votre correspondant de Smyrne, qui vous envoye ces Esclaves que vous devez vendre à la foire ; & vous en voyez un échantillon.

M. SABATIN.

Voilà vraiment un fort bel échantillon.

LA SALINE.

Oh ! pour cette marchandise-là, je défie qu'on soit mieux assorti. Mais il faut un peu vous montrer ce qu'ils sçavent faire. Allons, cette Forlanne : je ne fais point de montre ; vous allez voir.

Les Esclaves dansent.

LA SALINE.

Hé bien, à quoi pensez-vous ?

M. SABATIN.

Je songe à y mettre le prix un peu haut.

LA SALINE.

Vous avez raison : on peut tenir bon sur cette marchandise là. Mais, écoutez un peu celle-ci : elle chante joliment.

Une Esclave chante.

O Felice schiavo d'amor,
Frà catene d'una belta,
Goder sempre dev'il suo cor ;

Nella leggiadra juventù,
Menò giova la liberta,
Che l'amorosa servitù.

M. SABATIN.

Fort bien.

LA SALINE.

Ma foi, vous y ferez votre compte, sur ma parole; il n'y a rien qui renchérisse les filles comme ces petits talens-là.

MARINE *s'approchant du More.*

Ce visage-là me revient assez, il est d'un beau noir.

M. SABATIN.

A quoi est-il bon? Chante-t-il? Danse-t-il?

LA SALINE.

Il ne chante, ni ne danse; mais il ne laisse pas d'avoir son talent : tout More qu'il est, ce maraut là a de l'esprit comme un singe; & c'est un animal à changer du noir au blanc dans l'occasion.

M. SABATIN.

Et cette autre Esclave, d'où est-elle?

BRIGANTIN.

D'Esclavonie, Monsieur.

LA SALINE.

Elle est jolie femme, oui !

BRIGANTIN.

Fi donc, fi donc, vous me faites rougir. Il est vrai qu'un Bacha entre les mains de qui je tombai, me destina sur ma mine au Serail du grand Seigneur; mais il se trouva un petit obstacle. On n'entre point là qu'on ne soit fille, exactement fille; & par malheur j'étois mariée depuis trois mois. Trois mois plutôt, j'étois en passe d'être Sultane favorite.

M. SABATIN.

Elle est réjouissante.

LA SALINE.

Et utile de plus. Tenez, donnez lui votre main, elle vous dira la bonne avanture à livre ouvert.

M. SABATIN *lui donnant sa main toute gantée.*

Voyons.

LA SALINE.

Dégantez-vous donc.

BRIGANTIN.

Ce n'eſt pas la peine : j'apperçois déja à travers votre gant les apprêts de certaine banqueroute.

M. SABATIN.

Paix, paix, paſſons cet article. La peſte ! quel Linx !

BRIGANTIN.

Ah ! voici qui ne dit rien de bon. Vous avez des vûes pour votre fille, que ſes inclinations ne ſecondent point du tout.

M. SABATIN.

Il eſt vrai.

BRIGANTIN.

Votre main la menace de malheur ; mais laiſſez-moi faire : je ne veux que manier ſon eſprit un moment ; je lui inſinuerai des réſolutions convenables, & je veux la rendre heureuſe en dépit de cette main là.

M. SABATIN.

J'aime bien autant ceux-ci que les autres,

LA SALINE.

Cela ſe trouve le mieux du monde. Mon maître m'a chargé de vous les préſenter de ſa part, en reconnoiſſance des ſoins que vous prendrez du reſte.

M. SABATIN.

Je lui ſuis vraiment fort obligé, & je les veux garder pour l'amour de lui. Mais vous plaît-il d'entrer ?

LA SALINE.

Non, je m'en retourne à la rade ; & nous débarquerons quand vous jugerez à propos.

M. SABATIN.

Serviteur.

Il rentre avec Léandre & Brigantin.



SCENE IX.

MARINE, LA SALINE.

LA SALINE *en quittant son habit de Turc.*

HE bien, Marine, ne m'en suis-je pas bien tiré ?

MARINE.

A merveilles : mais à quoi cela nous mene-t-il ?

LA SALINE.

A donner le tems à Leandre de s'expliquer avec Benjamine, pendant que je travaillerai de mon côté à faire échouer M. Doutremer.



SCENE X.

M. SABATIN, LA SALINE, MARINE.

M. SABATIN.

AH, je ſuis perdu ! je ſuis ruiné !

LA SALINE.

Comment donc, Monſieur, qu'eſt-il arrivé ?

M. SABATIN.

Ce coquin de Turc qui vient de m'emporter mes pierreries.

LA SALINE.

Vos pierreries ? Ah je ſuis volé !

MARINE.

Ne perdez point de temps, courez vîte au Port, de peur qu'il n'échape.



SCENE XI.

BENJAMINE, MARINE.

BENJAMINE.

HE bien, ma pauvre Marine, comment nous déferons-nous de ce Monſieur Doutremer ?

MARINE.

Ma foi, Mademoiſelle, je ne ſçai pas. Votre Pere veut que vous épouſiez ce Pirate là: franchement, nous ſommes mal : il a le vent ſur nous.

BENJAMINE.

Et pour comble de maux, Léandre m'abandonne encore dans cette extremité.

MARINE.

Léandre vous abandonne ?

BENJAMINE.

Qu'il eſt cruel, Marine ! Il y a près d'un jour que je n'ai eu de ſes nouvelles.

MARINE.

Vous moquez-vous ? Je croyois tout perdu. Quoi, pour quelques momens employés ſans doute à chercher des remedes eſſentiels, vous allez d'abord aux invectives ! Fi, Mademoiſelle ! Faut-il avoir le cœur ſi ombrageux ?

BENJAMINE.

Juge par là de mon amour pour Leandre, & par cet amour comprends toute mon averſion pour ſon rival.

MARINE.

J'entre dans tout cela à merveillle ; mais je ne vois pas par où en ſortir.

BENJAMINE.

Mais, quelque dureté que mon pere affecte, crois tu qu'au fond il ne conſerve pas encore aſſez de tendreſſe...

MARINE.

Que parlez-vous de tendreſſe ? Je ne vous connois qu'un pere Juif : je n'en ſçache point d'autre...

BENJAMIME.

S'il étoit bien convaincu du déſeſpoir où ſa réſolution me jette...

MARINE.

MARINE.

Il n'en demordroit pas, vous dis-je : il a calculé ce mariage, & en a fait la preuve il n'y a plus à revenir.

BENJAMINE.

Malheureuſe !

MARINE.

Mais en récompenſe il vous deſtine, pour préſent de nôces, les deux plus aimables eſclaves.

BENJAMINE.

Ah ! ne me parle de rien qui aî rapport à ce mariage là.

MARINE.

Patience : ils pourront bien étourdir votre douleur, & vous tenir lieu même de votre amant.

BENJAMINE.

Tu m'outrages.

MARINE.

Vous verrez, vous verrez. Il y a une Eſclavonne qui vous ſera bonne à mille choſes, & le plus joli petit More... Votre cœur m'en dira des nouvelles.

SCENE XII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN *en Esclavonne.*

BRIGANTIN *à part.*

NE pourrois-je point trouver la fille de notre Juif?

MARINE.

Tenez voici l'Esclavonne.

BRIGANTIN.

Ah Mademoiselle, je mourois d'impatience de vous rendre mes respects; & je sçai bon gré à l'Esclavage........., que le sort... dont l'agrément m'offre l'occasion.... Je suis votre très-humble servante, Mademoiselle.

MARINE.

Le compliment est bien troussé!

BRIGANTIN, *à Marine dans sa voix naturelle.*

N'est-ce pas? *Reprenant sa voix de femme,*

Mais Mademoiſelle eſt toute à ſes chagrins ; & il ne lui reſte plus guerre d'attention pour mon zèle.

BENJAMINE.

Comment voyez-vous, je vous prie, que j'aye des chagrins ?

BRIGANTIN.

Bon, Mademoiſelle, je lis dans les cœurs tout couramment. Demandez ſi je n'ai pas lû tantôt tout votre pere, dès la premiére vûe.

MARINE.

Juſqu'à la derniére ſyllabe.

BRIGANTIN.

Vous êtes encore plus liſible, vous. Tenez, horreur d'un mariage qui vous menace, impatiente de voir un amant que vous craignez de perdre, murmure contre un pere qui vous ſacrifie à ſon avarice, n'eſt-ce pas là l'abrégé de votre cœur ?

BENJAMINE.

Vous m'étonnez ?

BRIGANTIN.

Je ferai plus, je veux vous ſervir. Je ſçai

ce qu'il en coute à notre ſexe de n'avoir pas ce qu'il aime. On ſouffre diablement.

MARINE.

Je vous en réponds.

BRIGANTIN.

On a aimé quelquefois : vous pouvez croire qu'on n'a pas déplu ; des monſtres d'épouſeurs ſont venus à la traverſe. J'ai tant juré contre ces chiens de parens.

BENJAMINE.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien cruels.

BRIGANTIN.

Cruels ? ce ſont de vrais Turcs : il ſemble qu'il nous faſſent exprès là, pour nous faire enrager,

MARINE.

Le beau plaiſir ?

BRIGANTIN.

Que ne nous laiſſent-ils le ſoin de nous pourvoir ? Ne ſçavons-nous pas ce qu'il nous faut ?

MARINE.

Qui le ſçait mieux que nous ?

BRIGANTIN.

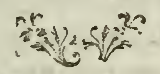
Mais les choſes ſont ſi mal réglées : l'amour ſouffle à droit, le mariage ſouffle à gauche, le courant de la nature nous emporte, la raiſon a beau ramer... L'orage ſe déclare... On perd la tramontane... Je ne ſçai ſi je m'explique ; mais vous voyez bien que les parens ont tort.

MARINE.

C'eſt ſans réplique.

BRIGANTIN.

Demandez, demandez à mon camarade ; il va vous confirmer tout cela.



SCENE XIII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN *en femme esclavonne*, LEANDRE *en More.*

LEANDRE.

EH! qui pourroit Mademoiselle, ne pas condamner les auteurs de vos chagrins? Mais ce n'est pas assez de les plaindre, il faut vous en affranchir. Trop heureux si notre zéle....

BRIGANTIN, *bas à Leandre.*

Autant de perdu : vous l'effarouchez.

LEANDRE.

Ah! charmante personne, honorez moi du moins d'un de vos regards ; & faites grace à ma couleur en faveur de mes sentimens.

MARINE *à Benjamine.*

Il n'est pas si diable qu'il est noir.

BENJAMINE.

Laissez-moi, je vous prie: c'est la seule

preuve que j'exige de votre affection.

LEANDRE.

L'heureux Léandre sans doute est l'objet de cette inquiétude ?

BENJAMINE.

Que dites vous de Leandre ?

LEANDRE.

Je sçai Mademoiselle, toute la part qu'il a dans votre cœur ; & c'est en sa faveur que je vous prie d'agréer mes services : J'entre dans tous les transports que lui dois causer votre tendresse, & j'ose même vous remercier à vos genoux... *Il lui baise la main & se découvre.*

BENJAMINE.

Insolent !... ah, Leandre !

LEANDRE.

Ah, Benjamine !

MARINE.

Les pauvres enfans !

BENJAMINE.

Quelle joie ! Je tremble : cachez-vous vîte qu'on ne vous surprenne... Que je vous

voie encore une fois... Par quelle avanture êtes-vous ici?

LEANDRE.

Votre Pere attendoit des Esclaves de Smyrne: la Saline les a prévenus, nous a supposez. Je vous vois enfin: que nous importe le reste?

BENJAMINE.

Vous sçavez que M. Doutremer est arrivé?

LEANDRE.

Hé! bien, a quoi êtes-vous résolue?

BENJAMINE,

Je ne sçavois pas bien encore; mais votre présence me détermine; & j'aimerois mieux mourir que de me souffrir à un autre.

BRIGANTIN *dans sa voix naturelle.*

Vous ne mourrez point, Mademoiselle. C'est moi qui tient le gouvernail, & je vous conduirai à bon port, sur ma parole.

BENJAMINE.

Ce n'est point une femme.

BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

Je ne l'ai jamais été.

LEANDRE.

C'eſt un de mes anciens valets que j'ai retrouvé ici & qui doit vous ſervir auprès de votre pere, ſous l'habit où vous le voyez.

BENJAMINE.

L'honnête garçon ! Ne voudra-t-il pas bien garder cette montre pour l'amour de moi ?

LEANDRE.

Non, s'il vous plaît.

BRIGANTIN.

Laiſſez, laiſſez, Monſieur, cela n'eſt pas inutile : en cas de fourberie on ne ſçauroit prendre ſon tems trop juſte.

MARINE.

Ciel ! voici votre pere !

*

SCENE XIV.

M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

MARINE.

HE bien, Monfieur, avez-vous des nouvelles de votre Turc ?

M. SABATIN.

Pas encore ; mais je viens d'envoyer des Sbires après. Ah, ah ma fille, que faites-vous ici? Ne vous avois-je pas défendud prendre l'air qu'à travers vos jaloufies ?

BRIGANTIN.

Je lui contois, en nous promenant, la maniere dont je fuis tombée dans l'Efclavage.

M. SABATIN.

Ce n'eft pas pour vous que je parle ; je fuis ravi que vous l'entreteniez. Oui, Ben-

jamine, écoutez cette femme-là : elle eſt de bon conſeil.

BENJAMINE.

Je tâcherai d'en profiter, mon pere.

BRIGANTIN *feignant de continuer ſon hiſtoire, & ſe mettant toujours devant Monſieur Sabatin, pendant que Léandre parle à Benjamine.*

Sur ce port donc, où je vous diſois que mes parens m'avoient menée, je vis un certain homme de mer, qui me vit auſſi. Il fut touché de la delicateſſe de mes traits ; je fus charmée de ſon air marin, de ſa voix bruſque, & de la plus belle mouſtache du Levant.

M. SABATIN.

Bon !

BRIGANTIN.

Vous trouvez du caprice à cela ; mais vous ſçavez que c'eſt le défaut des belles. Bref. . . . écoutez moi donc.

M. SABATIN.

Je vous écoute.

BRIGANTIN.

Nous nous aimâmes. Mes parens me deſti-

noient un époux de terre ferme ; mais néant, mon cœur etoit à flot. Vous ne m'écoutez pas ?

M. SABATIN.

Si fait, ſi fait.

BRIGANTIN.

Enfin j'épouſai le Corſaire ; & nous ne fûmes pas plûtôt mariés, que nous nous embarquâmes. Me ſuivez-vous ?

M. SABATIN.

Oui- vous dis-je.

BRIGANTIN.

Il me dit qu'il vouloit me faire voir toute la terre.

MARINE.

Pouviez-vous vous réſoudre à aller-là ?

BRIGANTIN.

On va bien loin avec ce qu'on aime ; mais le perfide....

MARINE.

Hé bien ?

BRIGANTIN.

J'ai le cœur ſi ſerré quand j'y ſonge....

M. SABATIN.

Que fit-il donc ?

BRIGANTIN.

Le traître commença ſon voyage par m'aller vendre à un Bacha, avec qui il avoit fait marché pour toutes ces femmes. J'étois la treiziéme malheureuſe qu'il achetoit de ce barbare-là.

M. SABATIN.

La treiziéme !

BRIGANTIN.

Hélas ! plût au Ciel que je fuſſe la derniere ! J'ai encore appris en arrivant ici, que mon bourreau jettoit ſes plombs ſur la fille d'un riche Marchand du pays, pour en faire ſans doute le même uſage.

MARINE.

Monſieur, un Corſaire ! la fille d'un riche Marchand ! il faut approfondir cela.

M. SABATIN.

Qu'eſt-ce donc que ce Corſaire ?

BENJAMINE.

C'eſt un homme qui rode de Port en Port, un certain Doutremer...

M. SABATIN.

Doutremer !

MARINE.

Monſieur !

BENJAMINE.

Mon pere !

BRIGANTIN.

D'ou viennent donc toutes ces ſurpriſes ? Connoîtroit-on ici mon perfide ?

MARINE.

C'eſt juſtement celui que Monſieur vouloit faire épouſer à ſa fille.

BENJAMINE.

Moi ! je ne veux point être vendue.

M. SABATIN.

Non, non, ma fille, cela ne ſçauroit être: je connois celui que je vous deſtine ; & je vous réponds qu'il n'a jamais été marié.

BRIGANTIN.

Tenez, celui dont je vous parle eſt un homme tirant ſur le matelot, qui a, com-

me je vous ai dit, l'air marin, la voix brusque, & le teint salé.

MARINE.

Le voilà.

BENJAMINE.

C'est lui même.

M. SABATIN.

Seroit-il possible ?

BRIGANTIN.

Le scélérat ! je voudrois le tenir ici, je le dévisagerois de bon cœur.



SCENE XV.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

M. DOUTREMER.

POUR le coup, beau-pere, vous ferez content de moi ; & je defie Mademoiselle de tenir contre la petite fête que je lui ai préparé. Je suis, morbleu, galant, quand je m'y mets.

LEANDRE *à part.*

Ciel ! c'est mon oncle !

M. SABATIN.

Vraiment, Monsieur, j'apprends ici de belles nouvelles.

M. DOUTREMER.

Qu'est-ce à dire, de belles nouvelles ?

MARINE *bas à Brigantin.*

Ne perds pas courage.

BRIGANTIN *bas.*

Il eſt tout perdu.

M. SABATIN *à M. Doutremer.*

Falloit il jetter les yeux ſur ma fille, pour de ſemblables perfidies ?

M. DOUTREMER.

Comment donc des perfidies ! je ne m'attendois pas à cette bouraſque-là. Que voulez vous dire !

M. SABATIN.

Que c'eſt être bien inhumain que d'épouſer ainſi de jeunes filles, pour les aller vendre à des Bachas.

M. DOUTREMER.

Je veux être noyé, ſi j'y comprends rien. Débrouillons un peu ceci, beau-pere, orientons nous.

BRIGANTIN. *bas à M. Sabatin.*

Ne me commettez pas : c'eſt un brutal.

M. SABATIN *à M. Doutremer.*

Vous ne pouvez que trop vous reconnoître & cette Eſclave....

BRIGANTIN. *à M. Sabatin.*

Vous me perdez.

M. DOUTREMER.

Hé bien, cette Efclave ?

M. SABATIN.

N'eft-elle pas la treiziéme de vos femmes que vous avez vendues ?

M. DOUTREMER.

Qui ofe donc vous foutenir ces impoftures ?

M. SABATIN.

Elle-même.

M. DOUTREMER.

Comment impudente !

BRIGANTIN.

Des injures ! Ah, j'aime mieux me retirer.

M. DOUTREMER.

Non, non, ventrebleu, vous ne m'échaperez pas, fourbe que vous êtes ; & je vais vous mettre à feu & à fang, fi vous ne changez de langage.

BRIGANTIN *dans fa voix naturelle.*

Ah, Monfieur quartier, je vous prennois pour un autre.

M. DOUTREMER.

Ah parbleu, Monſieur le fripon, vous ne nous en aurez pas impoſé impunément.

BRIGANTIN *ouvrant ſon habit de femme & faiſant voir celui de galérien.*

Tout beau, Meſſieurs: je ſuis un fripon privilégié: voilà mes titres.

M. DOUTREMER.

Eh, je penſe que c'eſt ce maraut de Brigantin?

BRIGANTIN.

C'eſt moi-même.

M. SABATIN.

Le More eſt ſans doute du complot? Il faut qu'il nous débrouille tout ceci.

M. DOUTREMER.

Oui par la ſambleu, vous parlerez, ou point de quartier, je vous traiterai tous deux de Turc à More.

LEANDRE *ſe démaſquant.*

Hé bien, il faut donc ſe découvrir.

M. DOUTREMER.

Ciel, c'eſt Léandre!

LEANDRRE.

Oui mon Oncle, vous voyez à vos genoux un rival & un neveu. C'eſt à vous de voir ce que vous voulez être à mon égard : mais au moins ne me laiſſez pas la vie, ſi vous voulez encore m'arracher Benjamine.

M. SABATIN.

Eh, quoi, Monſieur Doutremer, ſeroit-ce là le neveu dont vous m'aviez autrefois parlé pour ma fille ?

M. DOUTREMER.

Je n'en ai point d'autre.



SCENE XVI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN. BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE.

LA SALINE.

De la joie, Monſieur, de la joie voilà votre Turc qu'on vous amene.

M. DOUTREMER.

Tenez ce fripon là eſt encore de l'intelligence.

M. SABATIN.

Quoi, maraut.....

LA SALINE.

Qu'eſt-ce donc, Meſſieurs? Fripon d'un côté! Maraut de l'autre! Que veux donc dire tout ceci?

LEANDRE.

Que tout eſt découvert, mon pauvre la Saline, & que mon bonheur ou mon mal-

heur dépend à préſent de mon oncle que tu vois.

LA SALINE.

Vous Monſieur Salomin ?

M. DOUTREMER.

Tais-toi : je ne ſuis Salomin qu'à Marſeille, & je ſuis ici Doutremer. Je change de nom & de pavillon, ſelon mes intérêts.

LA SALINE.

Excuſez-moi donc, Monſieur Doutremer, de ce que je vous ai traité comme le rival de mon maître.

M. SABATIN.

Treve d'éclairciſſement. Quelle eſt votre réſolution ? Vous voyez qu'ils s'aiment.

M. DOUTREMER.

Je n'héſiterois pas à les rendre heureux ; ſans certaines pierreries que j'ai toujours ſur le cœur.

LA SALINE.

Qe cela ne vous embaraſſe point ; nous les avions confiées à Monſieur, & voila le fripon qui nous les a volées.

SCENE XVII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA LA SALINE, HALI.

HALI.

NO, no, mi non ſtar friponne : mi far gambarutta.

M. DOUTREMER.

Comment, comment, que veux tu dire avec ta gambarutta ?

HALI.

Si, ſi, Signor, mi ſtar un povero Turca che far Gambarrutta in conſcienza.

M. SABATIN.

Oh, parbleu, je te ferai pendre avec ta conſcience !

HALI.

Hò, la juſtitia non impicar ! mi ſapir la regula.

M. DOUTREMER *lui arrachant des mains les pierreries.*

Hé, donne, maraut & va te faire pendre ailleurs.

HALI.

A la forza, justitia, justitia !

M. DOUTREMER.

Nous compterons, Monsieur. C'en est fait, Léandre, j'oublie tout; & j'en passerai par où M. Sabatin voudra.

M. SABATIN.

Donnez-vous donc la main, mes enfans.

LEANDRE.

Quel bonheur, Benjamine !

BENJAMINE.

Je tremble que ce ne soit qu'un songe !

MARINE.

La peste que je connois de filles qui voudroient rêver de même.

LA SALINE.

Il ne tient qu'à Monsieur que tu n'en ayes le plaisir, *à M. Sabatin.* Je vous sers depuis trois semaines : donnez-moi mon congé ; & Marine pour récompense.

M. SABATIN.

M. SABATIN

Volontiers nous voila tous contens.

M. DOUTREMER.

Il n'y a que ce pauvre Brigantin, pour qui nous ne sçaurions rien faire.

BRIGANTIN.

Ne vous mettez point en peine; je ne suis pas le plus à plaindre. On se fait aux galéres, & l'on se lasse du mariage: tout cela revient au même. Que je sois seulement de la noce; & ne songeons qu'à nous divertir.

M. DOUTREMER.

Allons commencez-donc votre petite manœuvre.





FÊTE MARINE.

Quatre Matelots avec deux Barcarolles, & deux Auſtraliennes, ſuivies d'un Singe qui leur porte un Paraſol, forment une marche & commencent la Fête.

LA SALINE *s'approchant des Auſtraliennes après qu'elles ont danſé.*

VOILA vraiment de fort jolies danſeuſes. Mais d'où ſont celles-ci ?

M. DOUTREMER.

Ce ſont des Auſtraliennes, dont je voulois faire préſent à Benjamine.

MARINE.

Et ce Singe là qui leur ſert de Page ?

M. DOUTREMER.

C'en eſt un qui entend la langue de leur pays.

MARINE.

Comment elles ne parlent donc pas François ?

M. DOUTREMER.

Si fait vraiment : je ne fus pas plutôt sur leurs terres, que tout le monde l'apprit, jusqu'aux Perroquets ; & cela en moins de huit jours.

BRIGANTIN.

Huit jours ! Ces peuples-là n'ont pas la mémoire courte apparemment ?

M. DOUTREMER.

Si-fait ; mais leurs jours sont longs : ils durent six mois.

LA SALINE.

Des jours six mois ! Par ma foi, M. Doutremer, le monde est une plaisante machine.

M. DOUTREMER.

Tu es un vrai badaut, toi : tu n'as jamais vû que ton continent. Mais laissons continuer la Fête.

UN MATELOT.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, &c.

UNE BARCAROLLE.

Embarquez-vous dans vos beaux jours;
C'est perdre temps que de s'en défendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

UN MATELOT.

Les yeux jaloux veillent toujours:
veillez toujours pour les surprendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

UNE BARCAROLLE.

L'Hymen après de vains détours,
Est le port où l'on doit se rendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

UN MATELOT & UNE BARCAROLLE dansent ensemble.

M. DOUTREMER chante ensuite.

Plus de commerce, amour: Bacchus fait mon destin,
Ton flambeau me plaît moins que ma Pipe allumée.
Mettre en fumant, toujours ma bouteille à sa fin.
C'est l'unique plaisir dont mon ame est charmée.
Avec du Tabac, & du Vin.
Mes chagrins s'en vont en fumée.

UN MATELOT danse seule.

BRIGANTIN.

Pour moi, j'en reviens toujours à nos

Auſtraliennes. Celle-ci eſt toute jeune : je gage qu'elle n'a pas plus de quinze jours.

M. DOUTREMER.

Bon !

BRIGANTIN.

Quinze jours de leur pays s'entend.

M. DOUTREMER.

Te moques-tu ? La plus jeune a ſes ſoixante ans paſſés.

BRIGANTIN.

Elles ne paroiſſent pas, ma foi, leur âge.

LA SALINE *s'adreſſant à une des Auſtraliennes.*

Si cette petite vieille-là vouloit s'établir ici, & qu'elle pût s'accommoder d'un enfant comme moi ; qu'en penſez-vous ? .... Mais, morbleu, pourquoi nous tromper ? Vous nous dites que ce ſont des femmes, & elles ne parlent point !

M. DOUTREMER.

C'eſt le défaut des femmes de leur climat ; on ne ſçauroit leur arracher une parole. Ce n'eſt pas quelles n'ayent la voix jolie. Je veux vous en donner le plaiſir ; écoutez.

L'une des AUSTRALIENNES commence.

Notre bouche est toujours muette ;
Mais nos yeux sont de grands parleurs ;
Leur feu sincére est l'interpréte,
De celui qui brule nos cœurs.

LA SALINE répond.

Ici la bouche est moins discrette ;
Et les yeux sont plus grands menteurs.

L'autre AUSTRALIENNE. continue.

Notre beauté toujours nouvelle,
A soixante ans fait des jaloux.
La jeunesse ici dure-t-elle,
Aussi long tems que parmi nous ?

LA SALINE.

On s'y dit jeune, on s'y fait belle,
Aussi long-tems qu'on l'est chez vous.

La premiere AUSTRALIENNE reprend.

On n'a point chez nous de méthode
Pour bien arranger ses attraits :

La jeunesse les accomode ;
Et la nature en fait les frais.

LA SALINE.

Rien n'est ici moins à la mode ,
Que les visages sans apprêts.

Les deux Australiennes dansent ensuite avec le Singe sur un Air Chinois:

Une BARCAROLLE chante.

Sopra'l mare d'amor ,
Voga , voga , mio cor ;
Dell' Amante in procella ;
La sua face è la stella :
Solpra'l mare d'amor ,
Voga , voga , mio cor.

Les Matelots & les Barcarolles dansent le branle , sur lequel on chante les Couplets suivans.

LA SALINE.

Que sans craindre le nauffrage ,
Chacun s'embarque en ce jour.
On fait toujours bon voyage ,

Quand

Quand on vogue avec l'Amour.
Mais qui cherche un heureux ſort,
Sans l'avoir pour ſoi, riſque fort,
De faire naufrage au Port.

Une BARCAROLLE.

Que ſous l'amoureuſe étoile,
Vos cœurs ſuivent leurs deſirs ;
Faites tous force de voile,
Vous touchez preſqu'aux plaiſirs :
Mais redoublez votre effort :
Un Amant perd tout, s'il s'endort,
Ne vous repoſez qu'au Port.

BRIGANTIN.

On dit que le Mariage,
Eſt le ſeul Port de l'Amour.
Pour y finir ſon voyage,
Ce Dieu rame nuit & jour ;
Mais par un biſarre ſort,
Souvent après tout ſon effort,
L'Amour fait naufrage au Port.

M. DOUTREMER.

Avec le Dieu de la Tonne,
Il vaut mieux bien s'embarquer.

L'amour du gros tems s'étonne,
Et Bacchus aime à risquer :
Mais en buvant à plein bord,
La raison trouve un plus doux sort,
Dans le naufrage qu'au Port.

BRIGANTIN.

Avant que d'être aux Galéres,
On n'aime point à risquer ;
Il est certaines affaires,
Où l'on n'ose s'embarquer :
Mais je ne crains plus le sort,
Je défie Archers & Record :
Ma chaîne est mon passeport.

LA SALINE. au Parterre.

La Piéce a fait bon voyage :
Laissez-nous le croire ainsi ;
Le vent de votre suffrage,
L'a conduite jusqu'ici :
Mais, hélas ! nous craignons fort,
Si vous n'en assurez le sort.
De faire naufrage au port.

FIN.

LE PETIT MAÎTRE DE ROBE,

COMEDIE.

EN PROSE ET EN UN ACTE; ſuivie d'un Divertiſſement.

Pour le Théatre François.

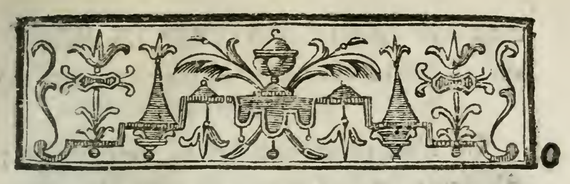
ACTEURS.

LA COMTESSE, Tante d'Angelique.
LE PRESIDENT, Oncle d'Erafte & de M. Fatenville.
ANGELIQUE, Niéce de la Comteffe, Amante d'Erafte.
ERASTE, Neveu du Préfident, amant d'Angélique.
M. DE FATENVILLE, Confeiller, Neveu du Préfident.
NERINE, Suivante d'Angélique.
FRONTIN, Valet d'Erafte.
LA FLEUR, Valet de M. Fatenville.
Une Actrice chantante.
Une Actrice danfante.
M. PASSEPIED, Compofiteur de Ballets.
M. DU TREILLIS, Tailleur.
LUCAS, Payfan.

Acteurs du Divertiffement.

L'AMOUR.
UN PLAISIR.
PREMIER AVOCAT.
SECOND AVOCAT.

La Scene eft à Paris, dans une Salle de la maifon de M. Fatenville.



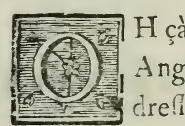
LE PETIT MAÎTRE DE ROBE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, NERINE.

FRONTIN.



OH çà, Nérine, tandis qu'Erafte & Angelique renouvellent leur tendreſſe, reprenons un peu le fil de nos amours.... où en étions-nous reſtés ?

NERINE.

Tout-beau, M. Frontin ; il me ſemble

que la guerre vous a rendu bien familier.

FRONTIN

Ce n'eſt point familiarité, c'eſt paſſion ; d'ailleurs, nous arrivons en poſte ; la poſte, comme tu ſçais, a ſes priviléges.

NERINE.

Laiſſons la bagatelle, & venons au ſolide.

FRONTIN.

Au ſolide ? Volontiers....

NERINE.

Eraſte eſt-il toujours bien amoureux?

FRONTIN.

C'eſt-donc-là ce que tu appelle le ſolide ?

NERINE.

Sans doute, & nos petits intérêts ne ſont que les acceſſoires de ceux de ton maître & de ma maîtreſſe.

FRONTIN.

Acceſſoires ! je crois parbleu que tu parle chicanne ?

NERINE.

Oui, vraiment, nous ſommes devenues plaideuſes depuis votre départ.

FRONTIN.

Comment donc ?

NERINE.

M. le Comte eſt mort, & Made. la Comteſſe, la tante d'Angelique, nous a aſſociées à ſes procés ; ſa Nièce ſolicite les Conſeillers, & moi les Sécretaires.

FRONTIN.

Tu eſt Sous-ſolicitante.

NERINE.

A peu près.

FRONTIN.

Tu feras fortune dans la robe ; mais, dis moi, par quelle aventure êtes vous venues loger dans ce chien d'hôtel ?

NERINE.

Eſt-il de ta connoiſſance?

FRONTIN.

Le maître eſt couſin germain d'Eraſte, & neveu comme lui de M. le Préſident Oronte, dont ils attendent tous deux la ſucceſſion.

NERINE.

Quoi, M. Fatenville eſt ce couſin de ton

maître, avec qui il s'eſt brouillé ?

FRONTIN.

Lui-même : n'eſt-ce pas un jeune fat, plein de diſtractions méditées, & de contre-tems étudiés ? Conſeiller le matin, & petit maître le ſoir ?

NERINE.

Le voilà trait pour trait.

FRONTIN.

Je ne le connois cependant que ſur le rapport d'autrui.

NERINE.

Il loge dans cet appartement, comme nous dans l'autre ; & c'eſt le voiſinage du palais qui a attiré la Comteſſe chez lui.

FRONTIN.

Il ſeroit à ſouhaiter pour notre intérêt que vous en fuſſiez logées bien loin.

NERINE.

Pourquoi ?

FRONTIN.

C'eſt que nous n'y pouvons venir qu'incognito, & cela eſt diablement génant.

NERINE.

Pour la premiere fois, vous n'avez pas à vous en plaindre.

FRONTIN.

Auſſi avons-nous pris le tems que le Conſeiller & la Comteſſe ſont au palais.

NERINE.

J'entens un caroſſe, ce pourroit bien être l'un ou l'autre ; jette-toi dans ce cabinet, & tire la porte ſur toi.

FRONTIN.

Et mon maître ?

NERINE.

Je prendrai ſoin de l'avertir.

FRONTIN.

C'eſt, je penſe, le Conſeiller !

NERINE.

C'eſt lui-même.



SCENE II.

NERINE, M. FATENVILLE, LA FLEUR.

FATENVILLE.

HOla, hé laquais, qu'on me deshabille... Ah bon jour, ma chere Nérine, mille fois bon jour.

NERINE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

FATENVILLE.

Encore un bon jour pour ton aimable maîtreſſe.

NERINE.

Je vous en remercie pour elle.

FATENVILLE.

Elle eſt vraiment fort jolie, ta maîtreſſe... Eh, mes chiens, laquais, mes chiens; les a-ton amenés?

LA FLEUR.

On n'en a point de nouvelles.

FATENVILLE.

J'en ſuis preſque amoureux.

NERINE.

De qui, Monſieur? de ma maîtreſſe, ou de vos chiens?

FATENVILLE.

Eh non, c'eſt de.... Mon tailleur n'eſt pas venu?

LA FLEUR.

Pas encore.

FATENVILLE.

Avoue, Nérine, que je ſuis bien malheureux d'avoir été ſacrifié au ſoin pénible d'avoir des procés!

NERINE.

Le parti de l'épée vous feroit peut-être mieux convenu?

FATENVILLE.

Oui, l'épée, ma chere, l'épée, tu me prens par mon foible.

NERINE *à part.*

Ciel, nous ſommes perdus!

SCENE III.

ANGELIQUE, ERASTE, NERINE, M. FATENVILLE,

ANGELIQUE.

Retirez-vous de grace, Eraſte, je tremble qu'on ne vous trouve ici.

FATENVILLE.

Oh, oh, Eraſte avec Angelique ?

ERASTE.

Adieu, charmante Angelique, conſervez-moi ces ſentimens...

ANGELIQUE.

Oh Ciel ! voilà le Conſeiller.

FATENVILLE.

Je ſuis charmé, Mademoiſelle, de vous voir dans ces heureuſes diſpoſitions pour ce petit Monſieur ; je ne déſeſpere pas de vous plaire à mon tour.

NERINE.

Madame, voici une querelle.

ANGELIQUE.

En vérité, Monſieur, vous avez des termes. . .

ERASTE.

Eh, Mademoiſelle., tout ce qu'il dit eſt ſans conſéquence.

FATENVILLE.

Je vous trouve bien familier, Monſieur; de venir chez moi pouſſer la fleurette, vous pourriez mieux prendre votre terrain.

ERASTE.

Je me ſerois épargné la peine de vous y voir ſi des raiſons invincibles. . .

FATENVILLE.

Des raiſons invincibles ! on pourroit vous apprendre à les vaincre.

ERASTE.

Il me paroît, M. le Conſeiller, que le tems ne vous a point changé, vous êtes toujours vif.

FATENVILLE.

Vous faites l'agréable ; ſçavez-vous, morbleu, que je n'entend point raillerie.

ERASTE.

Vous vous échauffez? vos discours deviennent sérieux?

ANGELIQUE.

Eh Messieurs, de grace...

FATENVILLE.

Oui sérieux, & des discours, je pourrois passer aux effets.

ERASTE.

Aux effets, vous, aux effets?

FATENVILLE.

Oui, morbleu, aux effets; apprenez M. mon petit cousin, que ma robe ne tient qu'à deux boutons.

NERINE.

Eh, Madame, arrêtez-les....

ERASTE.

Apprenez M. mon grand cousin, que vous ne serez jamais qu'un fat.

FATENVILLE.

Un fat, Madame, un fat! Ventrebleu...

NERINE.

Hai!

ANGELIQUE.

Meſſieurs, du moins par reſpect pour moi.

FATENVILLE.

Oui, du reſpect, Mademoiſelle, du reſpect; je me retiens par reſpect, vous m'en tiendrez compte au moins.

NERINE *à part.*

Voilà une gaſconade de robe.

ERASTE.

Adieu, Monſieur, je vais inſtruire M. le Préſident de vos petites manieres.

ANGELIQUE.

Il faut avouer, Monſieur, que vous avez un procédé bien outrageant!

FATENVILLE.

Le vôtre eſt touchant! Adieu, Madame.



SCENE IV.

M. FATENVILLE, M. DU TREILLIS, LA FLEUR.

FATENVILLE.

HOla hé! ne pourrai-je d'aujourd'hui avoir mon tailleur?

LA FLEUR.

Le voici.

FATENVILLE

J'aurai le plaisir... parbleu, M. Du Treillis est un négligent original. Ah! c'est vous? est-ce là mon habit?

DU TREILLIS.

Oui, Monsieur, le voulez-vous mettre?

FATENVILLE.

Apparament: croyez-vous que je veuille passer la journée en robe! allons qu'on m'ôte cet équipage; donnez....



SCENE

SCENE V.

M. FATENVILLE, M. DU TREILLIS M. PASSEPIED.

FATENVILLE.

C'Eſt vous, M. Paſſepied ! que je vous embraſſe, vous me négligez furieuſement, M. Paſſepied.

PASSEPIED.

J'ai mille excuſes à vous faire de n'être pas venu hier, il me fût impoſſible; je paſſai l'après midi chez une Ducheſſe, où la conduite d'un ballet rouloit ſur moi.

FATENVILLE.

Une Ducheſſe & un ballet, voilà deux bonnes raiſons, M. Paſſepied.

PASSEPIED.

Je ſçais que vos bontés...

FATENVILLE.

Vous êtes tout pardonné. Vous ne me di-

tes rien de mon habit, comment le trouvez-vous ?

PASSEPIED,

De très-bon goût.

FATENVILLE.

A propos, m'a-t-on apporté ma lorgnette ? Voyons, voyons, c'eſt fort bien, je diſtingue à merveille. Mais je ne ſuis pas content de mon habit, il me ſemble qu'il ne me va pas bien.

DU TREILLIS.

Quand il ſeroit né ſur vous, il n'iroit pas mieux ; demandez.

FATENVILLE.

Je n'en ſuis pas content, vous dis-je.

DU TREILLIS.

Le trouvez-vous trop long ?

FATENVILLE,

Non.

DU TREILLIS.

Trop court?

FATENVILLE.

Non, non.

DU TREILLIS

La manche n'a-t-elle pas une bonne tournure ?

FATENVILLE.

Sifait.

DU TREILLIS.

La taille eſt-elle trop haute, ou trop baſſe ?

FATENVILLE.

Non, morbleu, non : mais je vous dis encore une fois que je n'en ſuis pas content.

DU TREILLIS.

Si vous vouliez m'en dire la raiſon je pourois...

FATENVILLE.

La raiſon ? cela eſt plaiſant, la raiſon ! n'eſt-ce pas votre métier de la ſçavoir ?

DU TREILLIS.

Mais Monſieur !

FATENVILLE.

Oh, point de mais, Mr Du Treillis ; on le portera pour vous faire plaiſir.

DU TREILLIS.

Vous plaît-il de jetter les yeux ſur le compte ?

FATENVILLE.

Bon, le compte, je m'en raporte bien à vous ; adieu Mr Du Treillis.

DU TREILLIS.

Mais ſi vous vouliez . . .

FATENVILLE.

Encore un coup, je m'en raporte bien à vous; vous êtes honnête homme, il ſuffit, adieu.

DU TREILLIS.

Voilà tout ce qu'on en peut tirer.

FATENVILLE.

Qu'on avance mon dîner.

PASSEPIED.

Danſerez-vous aujourd'hui ?

FATENVILLE.

Oui, danſons, il y a trois jours que je n'ai danſé. Qu'eſt-ce que c'eſt !

LA FLEUR.

Un plaideur qui demande à vous parler.

FATENVILLE.

Un plaideur, à moi, un plaideur ! qu'on le renvoye à mon ſécretaire. . . . On ne ſçauroit être un moment en occupation ſérieuſe

ſans être interrompu. Mais à propos, Mr Paſſepied, eh, notre fête ?

PASSEPIED.

J'ai tout préparé pour ce ſoir, & comme ce n'eſt point aujourd'hui jour d'Opéra, je vous ai ménagé quelques Actrices.

FATENVILLE.

Quelques Actrices ! cela eſt bon, Mr Paſſepied, cela eſt bon. N'eſt-ce point encore quelque plaideur ?

LA FLEUR.

Non, Monſieur, c'eſt une plaideuſe, c'eſt Madame la Comteſſe.

FATENVILLE.

Adieu, Mr Paſſepied, ſouvenez-vous des Actrices.



SCENE VI.

Mr FATENVILLE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH Mr le Confeiller, je fuis morte, je fuis au défefpoir!

FATENVILLE.

Ce n'eft rien, Madame, ce n'eft rien.

LA COMTESSE.

Comment, ce n'eft rien? nous venons de perdre un gros procès.

FATENVILLE.

Ce n'eft rien, vous dis-je, il faut éloigner tout ce qui peut affliger.

LA COMTESSE.

Ce n'eft pas la perte du procès qui me choque, c'eft la maniere de le perdre, & l'affront que je viens d'effuyer.

FATENVILLE.

Après le petit divertiffement que je vous

ai préparé , vous n'y penſerez plus.

LA COMTESSE.

Vous ſçavez de quelle conſéquence étoit pour moi le procès que j'avois avec le fermier de mon mari?

FATENVILLE.

Vous ſçavez le goût que j'ai pour ces ſortes de fêtes?

LA COMTESSE.

Je l'ai perdu ce procès, & avec dépens ; Monſieur, & avec dépens.

FATENVILLE.

On doit m'amener des chanteurs, des danſeurs, & des filles d'Opéra, Madame, & des filles d'Opéra.

LA COMTESSE.

C'eſt mon raporteur qui m'a joué ce tour-là.

FATENVILLE.

C'eſt mon maître à danſer ſur qui tout roule.

LA COMTESSE.

Mon mari afferme une terre pour ſix ans ; il meurt la ſeconde année, je ſuis commune, Monſieur, je ſuis commune......vous ne

m'écoutez pas, Monſieur, vous ne m'écoutez pas.

FATENVILLE.

Jamais fête ne fût plus galante; vous ne faite point d'attention à ce que je vous dis, Madame.

SCENE VII.

Mr FATENVILLE, LA COMTESSE, LA FLEUR, NERINE.

LA FLEUR.

MOnſieur on a ſervi.

NERINE.

Croyez-moi, Madame, allons diner, & eſſayons de nous conſoler.

LA COMTESSE.

Me conſoler, moi, me conſoler ! Voyez un peu l'impertinence ?

FATENVILLE.

Mille pardons, Madame, on m'attend; pour une affaire indiſpenſable.

SCENE

SCENE VIII.

LA COMTESSE, NERINE.

LA COMTESSE.

Y Eût-il jamais une femme plus infortunée; perdre en trois mois deux procès & un mari !

NERINE.

Il y a des années bien malheureuses.

LA COMTESSE.

Oh, je ſçais un moyen de me rendre la juſtice favorable. Je veux marier ma nièce à un homme de robe; & j'ai déja jetté les yeux ſur le Conſeiller.

NERINE.

Votre nièce à un homme de robe ? à Mr de Fatenville ?

LA COMTESSE.

Le caractere ne décide de rien, & j'aurai toujours l'appui du Préſident ſon oncle.

NERINE.

Cela mérite réflexion.

LA COMTESSE.

Allons qu'on se dépêche de me faire diner, je veux dès aujourd'hui en aller parler au Président.

SCENE IX.

Mr FATENVILLE, FRONTIN, LA FLEUR.

FRONTIN.

IL est tems de sortir ; mais j'entens du bruit, ha me voilà pris.

FATENVILLE.

Ah, te voilà, mon enfant, comment se porte le Marquis ?

FRONTIN *à part.*

Le Marquis ! il ne me reconnoît pas.

FATENVILLE.

Au fait, au fait ? sont-ils bien fatigués ; la traite est longue.

FRONTIN.

Ils m'ont chargé de vous faire leurs complimens.

FATENVILLE.

Leurs complimens ! des chiens ?

FRONTIN.

Je ne dis pas cela, je dis que Mr le Marquis. . . .

FATENVILLE.

Je t'entend, je t'entend.

FRONTIN. *à part.*

Cela eſt heureux, la peſte m'étouffe ſi je m'entend moi-même.

FATENVILLE.

Tu m'améne-donc deux couples de chiens ?

FRONTIN.

Je crois qu'oui, Monſieur.

FATENVILLE.

Et où ſont-ils ?

FRONTIN.

Mon camarade les aménne ; je vais l'avertir de ſe dépêcher.

FATENVILLE.

Non, non, je quitte exprès mon diner ;

pour en aprendre de snouvelles Comment ſe porte la petite fermiere ? ah, tu m'entens bien ?

FRONTIN.

A merveille : toujours un pied en l'air.

FATENVILLE.

Comment donc, elle étoit ſi triſte, elle a bien changé . . . eh dis-moi, Lucas . . là . . tu ſçais bien ce que je veux dire? .

FRONTIN *bas.*

Le diable m'emporte ſi j'en ſçais rien; *haut* mais mon camarade tarde trop, & je vais . . .

LA FLEUR

Monſieur, voilà Monſieur votre Oncle.

FRONTIN.

La fâcheuſe viſite ! qu'on diſe que je n'y ſuis pas.

LA FLEUR.

Le voilà, Monſieur.

SCENE X.

M. FATENVILLE, LE PRESIDENT. LA FLEUR

FATENVILLE.

AH, c'eſt vous, mon cher Oncle, vous!

LE PRESIDENT.

Oui, mon Neveu, c'eſt moi-même.

FATENVILLE.

Quoi, coquin, maraut, ne vous ai-je pas dit cent fois de m'avertir avant que Mr deſcende de carroſſe?

LE PRESIDENT.

Trève de cérémonie, mon Neveu.

FATENVILLE.

Vous vous portez à merveille, vous vivrez cent ans, je ſuis, parbleu, ravi de vous voir. Prenez-vous de l'Eſpagnol?

LE PRESIDENT.

Eh, ne quitterez-vous jamais ces maniéres extravagantes!

FATENVILLE.

Que trouvez-vous donc de ſi extravagant à mes maniéres ?

LE PRESIDENT.

Tout.

FATENVILLE.

Tout ? cela eſt fort.

LE PRESIDENT.

Comme le voilà vêtu ! ne le prendroit-on pas plutôt pour un Officier de dragons, que pour un Conſeiller ?

FATENVILLE.

Vous ne me trouvez pas bon air ?

LE PRESIDENT.

Eh, vos airs deviennent tous les jours plus impertinens. Je ne déſeſpére pas de vous voir au premier jour à l'audience en plumet.

Quelle conduite ! n'aller au palais que pour s'y faire des affaires!

FATENVILLE.

Quand on a du cœur. . .

LE PRESIDENT.

N'en ſortir que pour aller avec cinq ou ſix

petits maîtres s'enyvrer groſſiérement! . .

FATENVILLE.

Groſſiérement, avec du vin de Silleri ?

LE PRESIDENT.

Ne quitter la table, que pour aller ſur un théatre ſe donner en ſpectacle au public !

FATENVILLE.

Eh mais, mais, ſi vous vous emportez vous tomberez malade.

LE PRESIDENT.

Voilà de ces airs impertinens qu'il faut que tout le monde eſſuie ? n'avez-vous pas eû encore aujourd'hui l'impudence d'inſulter Eraſte dans votre maiſon ?

FATENVILLE.

Comment donc !

LE PRESIDENT.

Que feroit-il arrivé, s'il n'eût été plus ſage que vous ?

FATENVILLE.

Plus ſage . . oh pour cela, mon Oncle, vous êtes furieuſement prévenu contre moi.

LE PRESIDENT.

Je n'entens point raillerie, je sçais comment la chose s'est passée, & je prétens que vous lui fassiez satisfaction.

FATENVILLE.

Satisfaction ! il se croit donc l'offensé ? j'en suis parbleu charmé ; j'avois sur le cœur certains termes dont il s'est servi, je l'oublie en votre faveur, je l'oublie.

LE PRESIDENT.

Ne pensez pas en être quitte à si bon marché.

FATENVILLE.

Il me semble pourtant que c'est se mettre à la raison.

LE PRESIDENT.

Ecoutez, vous me ferez prendre des résolutions.

FATENVILLE.

Eh, prenez, Monsieur, prenez, je vous abandonne à vos réflexions. (*Il sort.*)

LE PRESIDENT *seul.*

L'insolent ! je ne sçais qui me tient.... à qui en veulent ces femmes-là ? c'est sans doute à mon Neveu.

SCENE XI.

LE PRESIDENT, UNE ACTRICE CHANTANTE, UNE ACTRICE DANSANTE,

Qui entrent en chantant & en danſant,

L'ACTRICE CHANTANTE.

Dans un ſi beau jour, tout doit s'enflamer;
Le tems heureux des jeux, eſt le tems d'aimer.

Mr Paſſepied, Monſieur, nous a fait une ſi charmante peinture de votre belle humeur, que nous avons crû ne pouvoir entrer chez vous de meilleure grace, qu'avec toute la gayeté qui convient à notre petit caractere.

LE PRESIDENT.

Je l'ai bien prévû, ce ſont des aventurieres qui ſe méprennent.

L'ACTRICE CHANTANTE.

Que marmotez-vous-là! vous êtes tout occupé de votre cadeau, apparamment.

L'ACTRICE DANSANTE.

Point de façons pour nous au moins, nous ſommes femmes ſans cérémonies.

LE PRESIDENT.

Je le vois bien: (*Elles danſent*) ſans façons donc, Meſdemoiſelles, allez chanter & danſer ailleurs, & laiſſez moi, je vous prie, en repos.

L'ACTRICE CHANTANTE.

Ah, ah, voilà parbleu un plaiſant accueil ! Mr Paſſepied ne nous l'avoit point noté ſur ce ton-là.

L'ACTRICE DANSANTE.

En effet, vous êtes d'un bouru épouvantable.

L'ACTRICE CHANTANTE.

Epouvantable au moins.

LE PRESIDENT.

Eh oui, Meſdemoiſelles, chacun ne fait pas profeſſion de joie comme vous; & je vous prie encore une fois de me laiſſer ici à mes chagrins.

L'ACTRICE CHANTANTE.

Un ton grondeur & ſevere
N'eſt pas un grand agrément;

Le chagrin n'avance guére
Les affaires d'un amant

LE PRESIDENR.

Quelle extravagance.

L'ACTRICE DANSANTE.

Que dites-vous-là ?

LE PRESIDENT.

Rien, Mesdemoiselles, point de conversation, s'il vous plaît ; je vois bien que vous n'êtes pas faites pour entendre raison.

L'ACTRICE CHANTANTE.

Le plaisir nous appelle
Il faut l'écouter ;
La raison rebelle,
Veut y résister
Mais cette cruelle,
Que nous offre-t-elle,
Pour nous arrêter.

LE PRESIDENT.

En vérité, vous vous oubliez, & vous portez les choses dans un excès...

L'ACTRICE CHANTANTE.

Un doux excès sied bien dans la jeune saison;
Pour être heureux, il faut qu'un cœur s'oublie.

LE PRESIDENT.

Quoi vous danserez & vous chanterez toujours !

L'ACTRICE DANSANTE.

Quoi, vous ne chanterez ni ne danserez, vous ? oh parbleu, Monsieur, Magistrature à part, vous danserez un passepied avec moi.

LE PRESIDENT.

Mesdemoiselles...

L'ACTRICE DANSANTE.

Allons, allons, vous voilà bien malade ! il ne vous en coutera qu'un peu de gravité.

L'ACTRICE CHANTANTE.

On n'en est pas toujours quitte à si bon marché.

Il faut souvent pour être heureux ;
Qu'il en coute un peu d'innocence.

LE PRESIDENT.

C'en est trop, Mesdemoiselles, & je pourrois enfin m'offenser de votre méprise.

L'ACTRICE DANSANTE.

Comment donc méprise ; est-ce que nous

ne parlons pas à Mr de Fat... Fatenville?

LE PRESIDENT.

C'eſt un extravagant que je punirai de votre viſite.

L'ACTRICE DANSANTE.

Oh, oh, le plaiſant *qui proquo!*

L'ACTRICE CHANTANTE.

Oh, oh, oh, la drole de figure!

LE PRESIDENT.

Qu'eſt-ce donc, Meſdemoiſelles, pourquoi ces éclats de rire?

L'ACTRICE CHANTANTE.

Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

LE PRESIDENT.

Inſolentes! je voudrois ſçavoir un peu qui vous êtes?

L'ACTRICE CHANTANTE.

Nous ſommes vos très-humbles ſervantes.

Elles ſortent en chantant & en danſant.

Dans un ſi beau jour, tout doit s'enflamer,
Le tems heureux des jeux eſt le tems d'aimer

LE PRESIDENT.

Je suis outré ... reconnoîtroit-on à ce qui se passe ici, la maison d'un Magistrat ? Mais à qui en veut ce bon homme avec ses chiens ?

SCENE XII.

LE PRESIDENT, LUCAS *tenant en laisse des chiens*

LUCAS.

A Monsieur de Fatenville, à qui Mr le Marquis m'a chargé de les amener ; mais morgué, c'est à contre cœur que je m'aquitte de la commission.

LE PRESIDENT.

Vous n'êtes pas content de Mr le Conseiller ?

LUCAS.

Non, morgué, & je ne suis pas le seul...

LE PRESIDENT.

Que vous a-til donc fait ?

LUCAS.

Il m'a fait, il m'a fait, que s'il vient encore paſſer les vacances chez nous: je les ferai morgué haper par un gros dogue que j'ai façonné exprès à ça.

LE PRESIDENT.

Cela eſt violent!

LUCAS.

Eh parſanguène, n'ai-je pas raiſon ? J'avois bouté mon amiquié à la fermiere de Mr le Marquis ; je nous aimions comme deux tourterelles, alle & moi ; mais depuis que j'avons vû Mr de Fatenville, j'avons toujours maille à partir enſemble. J'étions fiancés, je ſommes encore à épouſer.

LE PRESIDENT.

Voilà de ſes plaiſirs !

LUCAS.

Vous grondez quelque choſe ?

LE PRESIDENT.

Je dis que le mariage racommodera tout cela.

LUCAS.

Bon, ce Mr le Conseiller rebrouilleroit tout de plus belle ; il amenne avec lui cinq ou six libartins qui se plaisent à mettre le désordre par-tout. Ils cajolent toutes les paysannes, ils rouont de coups tous les paysans ; & ils disont pour toute raison, que c'est leur folie.

LE PRESIDENT.

Belle société pour un homme de robe !

LUCAS.

Ce sont morgué des drôles qui ne respectont rian, il n'y a pas jusqu'à Mr le Bailli qu'ils bernirent trois heures dans une couvarture, parce que Mlle. la Baillive est assez gentille, & que Mr le Bailli ne veut pas qu'on lui fasse des meines.

LE PRESIDENT.

Quelle insolence !

LUCAS.

Passe pour stila, j'en devois au Bailli, & je sûs bon gré à Mr le Conseiller de quelques coups de canne qu'il me donnit, pour me faire

faire tenir un des coins de la couvarture.

LE PRESIDENT.

Faut-il que j'aie un ſi ridicule Neveu ?

LUCAS.

Quoi vous êtes l'Oncle de Mr le Conſeiller ? ah morgué, qu'il nous a fait de bons contes de vous !

LE PRESIDENT.

Quoi, l'impertinent...

LUCAS.

Je ne ſçais comme il agence tout ça, mais il nous fait entendre qu'ous êtes le plus bourru robin qu'il connoiſſe, qu'ous paſſez toute la vie à le gronder & à lui amaſſer du bien ; mais qu'heureuſement vos répr mandes & vous, tiren ttoutes deux à leur fin.

LE PRESIDENT.

L'ingrat !

LUCAS.

Tant y a, qu'il n'a pas grand foi à votre ſanté ; il a déja fait marché d'une terre dans notre voiſinage, qu'il a promis de payer dans ſix mois ſur votre ſucceſſion.

LE PRESIDENT.

C'eſt aſſez, mon ami, va-t'en, & renméne tes chiens ... C'eſt donc ainſi qu'un ingrat reconnoît mes bontés! C'en eſt fait, me voilà déterminé en faveur d'Eraſte, & je veux faire ſon bonheur, en lui aſſurant tout mon bien, & en lui faiſant épouſer la niéce de la Comteſſe. Ah! la voici tout à propos.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, LE PRESIDENT.

LA COMTESSE.

EH, quel miracle de vous voir, Mr le Préſident?

LE PRESIDENT.

J'allois, Madame, paſſer dans votre apartement pour vous entretenir d'une affaire de conſéquence.

LA COMTESSE.

Et moi j'allois chez vous, pour vous communiquer un deſſein qui m'intéreſſe infiniment.

LE PRESIDENT.

Je suis ravi de vous en avoir épargné la peine.

LA COMTESSE.

j'ai une nièce M. le Président...

LE PRESIDENT.

j'ai un neveu, Madame la Comtesse...

LA COMTESSE.

Elle est jeune & bien faite, & a fort bien profité des soins que j'ai pris de son éducation.

LE PRESIDENT.

Il est fort estimé dans le parti qu'il a pris, & passe pour galant homme chez tous ceux qui le connoissent.

LA COMTESSE.

Le bien de ma nièce n'est pas fort considérable par lui même, mais j'y supplérai.

LE PRESIDENT.

Mon neveu a consumé une partie de son patrimoine, mais le bien que je lui destine réparera ce désordre.

LA COMTESSE.

Ma nièce vous paroît - elle un parti convenable à votre neveu ?

LE PRESIDENT.

C'eſt ce que je venois vous propoſer.

LA COMTESSE.

Eſt-il poſſible ?

LE PRESIDENT.

Rien n'eſt plus vrai.

LA COMTESSE.

Si cela eſt ainſi, il n'y a qu'à dreſſer le contract, je ſignerai tout ce que vous voudrez, & je vous répons du conſentement de ma niéce.

LE PRESIDENT.

Voulez-vous que dès aujourd'hui nous finiſſions cette affaire ?

LA COMTESSE.

Le plutôt eſt pour moi le meilleur.

LE PRESIDENT.

Je vais de ce pas chez mon Notaire.

LA COMTESSE.

Je vous attens avec impatience.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, M. FATENVILLE.

LA COMTESSE.

VEnez, mon cher Conſeiller, que je vous embraſſe, je ſuis tranſportée de joie.

FATENVILLE.

Et moi, Madame, je ſuis dans le dernier chagrin.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien.

FATENVILLE.

Ce n'eſt rien, Madame ! après les traitemens, que je viens d'eſſuyer !

LA COMTESSE.

Ce n'eſt rien, vous dis-je, ne ſongeons qu'à nous réjouir.

FATENVILLE.

Mon Oncle a de petites manieres avec moi;

LA COMTESSE.

Nous venons de prendre enſemble des réſolutions qui vous doivent charmer.

FATENVILLE.

J'ignore ce que c'eſt, mais j'en augure mal, s'il s'en eſt mêlé.

LA COMTESSE.

Nous vous marions avec Angelique.

FATENVILLE.

Avec Angelique ! Ma foi mon Oncle a pris le bon parti, c'étoit le ſeul moyen de me ranger.

LA COMTESSE.

La voici, faites-lui en votre compliment.



SCENE XV.

LA COMTESSE, FATENVILLE, ANGELIQUE.

LA COMTESSE.

MA nièce, Mr le Confeiller va vous donner des nouvelles qui vous feront plaifir.

FATENVILLE.

Oui, Madame, je vous félicite ; on nous marie.

ANGELIQUE.

Enfemble ?

FATENVILLE.

Oui, vraiment, enfemble... hola, hé la Fleur... oui, Madame, enfemble... va-t'en me chercher ce portrait que m'a renvoyé la Marquife... plus d'Erafte au moins... entens-tu ? Il eft fur ma table. Nérine ne dit mot ?

NERINE.

On perdroit la parole à moins; ceci nous ſurprend terriblement.

FATENVILLE.

J'ai été ſurpris, moi; mon Oncle ne m'en a pas fait la moindre honnêteté, cela eſt un peu cavalier, oui! & pour toute autre, il en auroit, ma foi le démenti.

ANGELIQUE.

Je ne vous conſeille pas de vous contraindre; auſſi bien ai-je de mon côté une averſion pour le mariage, que je ne vous répons pas de vaincre ſi-tôt.

FATENVILLE.

Bon, une averſion pour le mariage, c'eſt encore un ſacrifice que je vous fais, moi. Je m'étois fait un plan de vie avec les femmes tout-à-fait dégagé du contract, je comptois fleurette aux unes, je bruſquois les autres, je les mépriſois toutes, & j'étois bien réſolu de n'en aimer aucune que pour avoir le plaiſir d'en médire.

NERINE.

Vous nous faites bien de la grace.

FATENVILLE.

Je déroge à tout cela pour vous, il ne faut plus répondre de rien ... Ce maraut de Bourguignon eſt lontems ... Je veux vous faire préſent de mon portrait par préciput.

ANGELIQUE.

Vous pouvez le garder pour quelque autre, Monſieur, les choſes ne ſont point encore ſi avancées, qu'il ne puiſſe ſurvenir des obſtacles ...

FATENVILLE.

Des obſtacles? Vous êtes ſoupçonneuſe? Oh je vous répond que je ne ſuis point encore hipotéqué. Mon portrait eſt de bon goût au moins; je me ſuis fait peindre en cuiraſſier; je veux que vous voyez cette tête-là ſous un hauſſecol.

NERINE.

Il n'y a rien qui reſſemble mieux à un rabat.

LA FLEUR.

Je ne le trouve pas, Monſieur.

FATENVILLE.

Tu ne les trouve pas!

LA FLEUR.

Non, Monſieur.

FATENVILLE.

Quoi, morbleu! ah je me remets... Je l'ai prêté à une petite Procureuſe, pour quelques-unes de ſes lettres; mais en rendant, rendant, que cela ne vous mette pas en peine.

ANGELIQUE *bas à Nérine.*

Quel extravagant, Nérine?

FATENVILLE.

Que dit-elle, mon enfant?

NERINE.

Elle vous traite déja en mari.

FATENVILLE.

Vous me paroiſſez pourtant bien triſte, pour un jour de nôce; mais je vais hâter une petite fête qui vous mettra en goût de plaiſir. Sans adieu mes futures.

SCENE XVI.

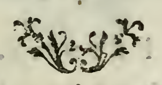
ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

QUoi, je ſerois la femme de ce fou-là ? ah! je ſuis au déſeſpoir!

NERINE.

Je vous le pardonne, votre ſituation eſt des plus cruelles ; ſi vous réſiſtez à votre tante, il vous en coûte une ſucceſſion ; ſi vous lui obéiſſez, il vous en coûte un Amant. Franchement l'alternative eſt déſeſperante.



SCENE XVII.

ANGELIQUE, NERINE. FRONTIN.

FRONTIN.

DE la joie, Madame, de la joie, vous êtes la plus heureuſe perſonne du monde

NERINE.

Que veux tu dire avec ta joie ? nous ſommes au déſeſpoir.

FRONTIN.

Vous êtes au déſeſpoir de votre bonheur ?

ANGELIQUE.

Quel bonheur ? explique toi mieux. A tu vû Eraſte ?

FRONTIN.

Si je l'ai vû ! c'eſt lui qui m'envoie vous apporter ces bonnes nouvelles,

NERINE.

Et quelles bonnes nouvelles ?

FRONTIN.

Ne vous l'ai-je pas dit ? que vous n'aviez plus rien à craindre, & que tout alloit le mieux du monde.

ANGELIQUE.

Mais comment ?

FRONTIN.

Mais comment ? Mais pourquoi ! eh que diable, faut-il tant de raisons pour se réjouir ! quand ce seroit pour vous chagriner, vous n'y prendriez pas plus de précautions.



SCENE XVIII.

ANGELIQUE, NERINE, FRONTIN, ERASTE.

ANGELIQUE.

AH! Eraſte, tirez nous d'inquiétude, que veut dire Frontin ?

ERASTE.

J'ai vû mon Oncle, belle Angelique, j'ai eû le bonheur de le rendre favorable à mon amour, & il m'a permis de ne rien négliger, pour être heureux.

ANGELIQUE.

Cependant, Mr de Fatenville vient de m'annoncer qu'il alloit devenir mon époux.

ERASTE.

Lui, votre époux ?

ANGELIQUE.

Lui-même, & ma tante m'a fait entendre la même choſe.

ERASTE.

Votre tante ! Vous m'étonnez. Mon oncle auroit-il ſitôt changé de deſſein ? me joueroit-il ? Mais non, il n'y a nulle apparence; mon couſin vous aura trompé, & vous aurez mal entendu votre tante.

NERINE.

Il y a du pour & du contre dans tout cela.

ERASTE.

Enfin j'attendrai ici le dénouement de cette intrigue, & s'il ne m'eſt pas favorable, j'empêcherai du moins que mon rival ne jouiſſe de mon malheur.



SCENE XIX.

ANGEIQUE, NERINE, ERASTE ; FRONTIN, M. FATENVILLE.

FATENVILLE.

AH vous voilà, Mr Eraſte ; vous me paroiſſez un peu déſolé. Je vous prie de la nôce, au moins. Au reſte ce n'eſt pas ſa faute. Si vous n'êtes pas content de l'Amour, vous pouvez vous en plaindre à ſon parlement qui s'avance.

ERASTE.

Voyons à quoi tout ceci aboutira.

UN PLAISIR.

L'AMOUR vient avec ſa cour ſe placer ſur ſon tribunal, & donner audience, un PLAISIR ſervant d'huiſſier, & tenant une liaſſe de placets, appelle les cauſes en chantant.

Amans qui d'une belle eſſuyez le caprice,
Vous belles, qui pour prix d'un tendre ſacrifice,
On immole à d'autres Amours ;
Accourez, venez tous, on vous rendra juſtice :
L'Amour tient ici ſes grands jours.

DEUX AVOCATS ſe préſentent & chantent.

LE PREMIER.

Je parle pour Tircis.

LE SECOND.

Je ſuis pour Célimene.

LE PREMIER.

Un rendez-vous étoit concerté comme il faut ;
Le fidéle Tircis attendoit l'inhumaine ,
Mais helas, l'attente fut vaine ,
Elle n'y vint pas aſſez-tôt.

LE SECOND.

L'impatient Tircis eſt lui ſeul en deffaut ;
L'Amour au rendez-vous fit courir Célimène ;
Mais helas! ſa courſe fût vaine ,
Tircis étoit parti trop tôt.

L'AMOUR prononce.

Ordonné que ſans perdre tems ,
Un nouveau rendez-vous finiſſe ,
Les plaintes de ces deux Amans ,
L'Amour en leur rendant juſtice ,
Veut leurs plaiſirs pour toute épice ,
Et compenſe entre eux les dépens.

LES DEUX AVOCATS en quittant leur robe.

Connoissez sous cet équipage,
Les deux Amans jugés qui vous rendent hommage.
Ah! que cet arrêt a d'appas!
Non, nous n'en appellerons pas.

REQUETE.

L'air des Robins déplaît aux Belles;
Plaise à l'Amour les bannir d'auprès d'elles,
Mais si quelque Robin prenoit les airs exquis;
Du petit Maître, ou du Marquis,
Qu'il pousse à bout les plus cruelles?

REPONSE.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

AUTRE REQUETE.

Plaise à l'Amour qu'il soit permis,
De décreter sur les Maris,
Dont l'humeur est sombre & jalouse,
Le cœur d'une charmante épouse!

REPONSE.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

SCENE DERNIERE.

LE PRESIDENT, ET LES ACTEURS PRECEDENS.

LE PRESIDENT.

ALlons, Madame, voilà le contrat tout dreſſé, faiſons ſigner les parties .. Mais que ſignifie tout ceci !

FATENVILLE.

C'eſt un divertiſſement que je donne à la compagnie, il ne pouvoit venir plus à propos.

LA COMTESSE.

Allons, Mr le Conſeiller, ſignez donc.

LE PRESIDENT.

Non, non, Madame, voilà le neveu pour qui le contrat eſt dreſſé, & à qui je donne tout mon bien. L'autre eſt un libertin indigne de vos bontés & de mon eſtime.

LA COMTESSE.

Je vous avoue, Monſieur, que je m'étois trompée; mais n'importe votre alliance m'eſt

toujours chere, je signe aveuglément...

FATENVILLE.

Je suis donc trahi! Mr Passepied suivez-moi.

FRONTIN.

Ah, Mr. l'Amour, de grace, encore un jugement prononncez.

Qu'au milieu des jeux & des ris,
Nérine & Frontin soient unis,
Que Nérine soit bientôt mere,
D'un fils, donc Frontin soit le pere!

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

AU PARTERRE.

Et vous, nos Seigneurs du Parterre,
Si notre piéce a sçû vous plaire,
Que des soins que nous avons pris,
Votre suffrage soit le prix!

LE PARTERRE

Soit fait ainsi qu'il est requis.

CONJECTURES

Sur le principal mérite d'Homère, & sur la fin qu'il s'est proposée dans ses Poëmes.

CE n'est point, Messieurs, pour renouveller la fameuse dispute sur les Anciens, que je me hazarde à parler d'Homère; ni pour prendre parti entre les Auteurs qui se sont efforcés d'en relever les beautés, ou d'en faire appercevoir les défauts. Les uns & les autres avoient leurs raisons; & leurs sentiments ne seroient peut-être pas si difficiles à concilier qu'on se l'imagine.

En effet, de ce que deux personnes ne s'accordent pas sur une chose, il ne s'ensuit pas toujours qu'elles en jugent au fond fort différemment; mais seulement qu'elles la regardent alors par différents côtés; & c'est ce qui arrive d'ordinaire dans les disputes. Car hors quelques principes de la derniére évidence, & qui sont trop simples pour offrir différentes vûes à l'esprit, tout le reste a diverses faces qui peuvent également frapper les hommes, & les porter à juger différem-

ment des mêmes chofes, felon qu'elles fe pré-
fentent d'un côté ou d'autre.

C'eft ce qu'ont fait les défenfeurs de l'une & de l'autre opinion fur les Anciens. Les uns ont allégué des raifons bonnes en un certain fens, que les autres ont crû détruire par des raifons bonnes auffi à de certains égards. Mais qui réuniroit ces raifons, & leur donneroit à toutes leurs juftes bornes, en tireroit peut-être la décifion la plus judicieufe, & que je crois au fond l'opinion commune de ceux qui paroiffent le plus contraire fur ce fujet.

En effet l'équivoque de cette difpute vient de l'attention que les uns font aux Auteurs, & que les autres font aux Ouvrages. Un Sçavant, par exemple, confidére Homère comme l'inventeur du Poëme Epique. Dès-là, la difficulté de l'invention, l'étendue du deffein, la nouvauté des idées, & le tems où Homère a écrit, rendent ce Poëte perfonnellement admirable. Mais quoique ces raifons ne rendent pas fes ouvrages plus parfaits en eux-mêmes, le Sçavant ne les fépare point de ces circonftances; & de quelque maniére qu'il s'explique, c'eft toujours dans ce fens qu'il en défend la perfection & la fupériorité.

Un autre au contraire lit Homère pour

ſon plaiſir. Il y trouve des beautés ; mais il n'en trouve pas toujours. Les répétitions fréquentes l'ennuient ; les comparaiſons quelquefois baſſes le rebuttent : le procédé des Héros lui ſemble ſouvent groſſier ; & celui des Dieux preſque toujours ridicule. Il eſt frappé de ces défauts ; & ſans conſidérer qu'Homère eſt peut-être le premier Ecrivain dans ſon genre, & que les fautes même qui choquent dans ſon Poëme, ne pourroient partir alors d'un eſprit médiocre ; il prononce ſur les choſes indépendamment de toutes ces circonſtances ; & c'eſt dans ce ſens qu'il trouve des défauts à Homère, qu'on ne ſauroit reprocher aux Modernes. Celui-ci prononce donc que les ouvrages d'Homère ſont très-imparfaits ; & celui-là aſſûre que ce ſont les chefs-d'œuvres de l'eſprit. S'ils ſe donnoient la peine de s'expliquer, ils verroient peut-être qu'ils jugent bien tous deux, mais ſur différents rapports ; au lieu qu'abuſés par la contradiction des termes ; ils vont s'engager dans la diſpute ; & bientôt d'excès en excès, ils iront juſqu'à ſoutenir, l'un que les fautes d'Homère vallent mieux que toutes les beautés des Modernes, & l'autre qu'Homère étoit un rêveur à qui le jugement droit, & la belle imagination ont également manqué. Il eſt

un milieu entre ces deux extrémités, où la raison trouve mieux son compte. Homère avoit sans doute un génie excellent ; & peut-être a t-il fait de son tems ce qu'on pouvoit faire de mieux. Mais il ne faut pas douter aussi qu'avec un génie égal, on ne fit dans nos jours, des ouvrages plus parfaits que les siens.

Je fais la même comparaison d'un Auteur Moderne à un Ancien, que d'un paysan & d'un Prince qui naîtroient avec de pareilles dispositions. Le premier avec des efforts extraordinaires, ne parviendroit qu'à peine aux plus légères connoissances ; tandis que l'autre par l'avantage de son éducation, enrichi pour ainsi dire, de l'esprit des autres, étaleroit bientôt une érudition qui ne laisseroit pas soupçonner qu'il n'y eût dans le Prince, plus de mérite personnel, que dans le paysan qui le suivroit de si loin. Nous sommes dans le même cas à l'égard des Anciens. Les moindres beautés leur coûtoient beaucoup d'attention & de travail. Il falloit se faire des principes, inventer des ressorts pour plaire ; & quelque délicat que fut leur goût, il n'étoit pas encore affermi par l'expérience. Au lieu que les Modernes ont un goût de comparaison qui leur abrége bien du chemin. Ils travaillent

travaillent ſur des principes établis ; ils peuvent ſe parer des beautés anciennes ; & leur imagination aidée de ce qu'on a fait avant eux, embellit encore ce qu'elle trouve. De plus une longue expérience a habitué les eſprits à juger preſque ſûrement de ce qui plaît, & de ce qui choque. Avec tous ces avantages, il faut avouer ou que les Modernes ſont bien ſtupides d'être encore au-deſſous des Anciens ; ou que les Anciens étoient d'une eſpéce différente de la nôtre, & leur ſuppoſer une intelligence d'un ordre ſupérieur à l'eſprit humain. Ces propoſitions ſont également inſoûtenables. La nature va toujours un certain train réglé ; & à quelque exception près, qui ne doit pas tirer à conſéquence, chaque ſiécle a ſes génies qui s'élevent plus ou moins, ſelon la barbarie ou le goût des climats & des tems où ils naiſſent.

Je ne ferai donc point voir une admiration outrée pour les ouvrages d'Homère ; & ſans me laiſſer aller à l'opinion de ceux qui voudroient profiter de la réputation qu'il s'eſt acquiſe, pour nous fermer les yeux ſur ſes défauts, j'examinerai ſans prévention, ſur quel mérite eſt fondée cette eſtime dont il jouit depuis tant de ſiécles, & s'il s'eſt effectivement propoſé dans ſes Poëmes, la

fin qu'on lui ſuppoſe ordinairement.

J'avoue, encore une fois, qu'Homère étoit un génie ſupérieur, né avec les plus heureuſes diſpoſitions pour la Poëſie, & qui avoit, pour ainſi dire, reçû le don de la fable; mais je doute fort qu'il ait plûtôt ſongé à s'en ſervir pour inſtruire, que pour plaire; & je croirois même que ſon principal mérite conſiſte dans le tour agréable qu'il donne aux choſes, & dans le choix des meilleurs termes d'une langue dont on peut ſuppoſer que toutes les beautés lui étoient connues.

Quand je dis que les tours & les termes d'Homère, étoient apparemment les plus beaux de ſa langue; je ne fonde point ce ſentiment ſur le témoignage univerſel de tous les ſiécles. Celui de la Gréce, & des tems voiſins d'Homère, me paroît ſeul conſidérable. Car ſuppoſé que les Grecs euſſent jugé eux-mêmes par prévention, de ce mérite particulier d'Homère; les ſuffrages n'en euſſent pas moins groſſi par la ſuite des tems; & chaque ſiécle ajoûtant toujours, comme il a fait, à la réputation d'Homère, eût rendu le ſiécle ſuivant encore plus prévenu, & moins hardi à examiner.

Les Sçavants n'apprennent une langue morte, que dans les Auteurs qui paſſent

pour l'avoir le mieux ſçue. Mais par quelle régle peut-on s'aſſûrer que les Auteurs l'ayent le mieux ſçûe en effet? Eſt-ce en comparant pluſieurs Ecrivains eſtimés enſemble? mais les ſtiles ſont différents. Sur quel principe diſcerner le meilleur? D'ailleurs peut-on connoître toute la force, & les délicateſſes d'une langue qui ne vit plus? Et n'eſt-on pas ſujet à prendre ſouvent le change, & à imaginer dans un Auteur des beautés où il ne penſoit pas, ſans ſentir celles qu'il a prétendu mettre?

Il en faut donc revenir pour juger du langage d'un Auteur, au jugement de ſes Contemporains, & examiner ſeulement le goût & la proximité des ſiécles où il a emporté tous les ſuffrages. Ainſi c'eſt préciſément dans Athènes floriſſante que je trouve la preuve de mon ſentiment ſur l'expreſſion d'Homère. Tout le reſte ne fait au plus qu'un léger préjugé.

Mais ſi ce témoignage ſuffit, comme je le crois, pour établir la perfection du langage d'Homère; je dis qu'il n'en a pas fallu davantage, pour lui attirer toute l'eſtime qu'il a acquiſe. Les choſes ne ſont que ce qu'on les fait valoir; c'eſt l'expreſſion qui leur donne tout leur prix. Je n'entens pas par-là leur

bonté essentielle, mais leur agrément. Je sçais qu'une chose bien ou mal dite est toujours la même; mais elle ne paroît pas la même. Et tout l'art de la Poësie & de l'éloquence, est de donner aux choses cette apparence agréable & séduisante. Racontez toute l'Iliade d'Homére, suivez sa conduite, ses pensées, ses caractéres; mais exprimez tout durement ou avec bassesse. Vous ferez un ouvrage qu'on ne pourra pas lire, ou qu'on ne lira que pour le ridicule. Conservez les mêmes choses, & changez l'expression. Soyez assez heureux pour la rendre noble & agréable. Vous emporterez tous les suffrages; & les mêmes choses qui paroissoient extravagantes dans votre premier langage, seront jugées alors sublimes, & peut-être inimitables.

Ce n'est pas que le choix de la matiére, & l'arrangement ne soient essentiels aux Poëmes. Je veux seulement dire que l'expression peut en couvrir les défauts, ou en étouffer les beautés. L'action de l'Iliade exprimée bassement, eût été oubliée dès sa naissance. Une action moins belle exprimée encore mieux, s'il eût été possible, eût fait peut-être plus d'admirateurs; & Aristote en eût tiré les régles du Poëme, comme il les a tirées

de l'Iliade : car je crois qu'originairement elles étoient aſſez arbitraires, & je doute fort que la fin du Poëme Epique ait été d'abord d'inſtruire, comme on le ſuppoſe ordinairement. Du moins ne m'a-t-il point paru par la lecture d'Homère, qu'il ait eu d'autre deſſein que de plaire.

Je crois même, que c'eſt fort mal entrer dans ſes vûes, & ne pas entendre ſes intérêts, que de prétendre qu'il a voulu former les mœurs, qu'il ait eû ce deſſein ; la maniére de l'exécuter ſeroit aſſez mauvaiſe : qu'il n'ait eû que le deſſein de plaire ; ſa conduite eſt ingénieuſe, & tout-à-fait ſenſée.

Je m'explique. Si Homère a voulu former les mœurs, pourquoi choiſit-il un Héros plein de vices, qu'il rend aimable par la valeur qui domine dans ſon caractére ? Achille au courage près, eſt le plus mauvais exemple qu'il put propoſer ; & cependant il a dans l'Iliade un certain éclat éblouiſſant qui entraine l'admiration du Lecteur, & qui pourroit bien le ſéduire.

Les vices & les vertus des autres Héros y ſont auſſi ſi agréablement confondus qu'on en eſtime l'aſſemblage. Et ainſi l'on ſe propoſeroit des caractéres entiers pour modéles, qui n'en devroient ſervir qu'en partie.

D'ailleurs, pourquoi Homère auroit-il fait des Dieux encore plus foibles, & plus ridicules que les hommes, dans le caractére desquels on ne peut puiser aucune idée de justice, ni de vertu? Enfin pourquoi auroit-il fait régner par-tout le caprice & la violence? Examinez tout le Poëme, vous en réduirez l'instruction à une proposition vague de morale qu'on pourroit trouver de même après tout, dans quelque action que ce fut, imaginée sans dessein.

Mais si au contraire Homère n'a eû que le dessein de plaire; tout est conséquent dans son ouvrage. Ces Héros mêlés de vices & de vertus, sont les seuls qu'il y devoit employer selon son principe. Les caractéres parfaits sont trop froids. Le vice seul, & reconnu pour tel, est trop odieux. Il faut pour frapper agréablement l'imagination des hommes, des vices éclatants, qu'ils soient faits à regarder comme des vertus. L'orgueil est de ce genre. C'est un vice; mais les hommes y trouvent de la grandeur. Dépouillez les Héros de ce défaut; le Poëme & la Tragédie perdent toutes leurs beautés.

Telle est encore la valeur quoique brutale, & qui va jusqu'à la férocité. Le mépris des dangers, & de la mort, quoiqu'extravagant, quand il n'est pas fondé sur le devoir,

paroîtra toujours héroïque. C'eſt cette férocité & cet orgueil qui forme le caractére d'Achille dans l'Iliade. La plûpart des autres Héros en tiennent un peu. C'eſt toujours la valeur & l'orgueil maniés diverſement ; mais c'eſt pour attacher toujours le Lecteur par des ſentiments qui lui plaiſent. Si les violences dominent dans le Poëme ; c'eſt pour exciter d'autant mieux les paſſions. Et ſi les Dieux y ſont quelquefois plaiſants , & y jouent , pour ainſi dire , la Comédie ; c'eſt pour égayer l'action & adoucir un peu les idées funeſtes dont elle eſt remplie. Homère ſavoit bien mieux que nous , ce qu'on penſoit de ſon tems , des Dieux qu'il introduiſoit ; ou peut-être les faiſoit-il lui-même , & tels qu'il convenoit à ſes vûes.

Je ne ſçais ſi je me trompe dans le deſſein que je donne à Homère ; mais du moins , c'eſt par la conduite qu'il a tenue , que je juge de la fin qu'il s'eſt propoſée. Au lieu que les autres lui ſuppoſant un deſſein plus noble , pour donner plus de gravité à ſon ouvrage , n'en peuvent juſtifier l'exécution , que par des penſées & des allégories forcées , qui ne lui font pas autrement d'honneur , & dont la raiſon ne s'accommode pas aiſément.

Fin du premier Tome.





